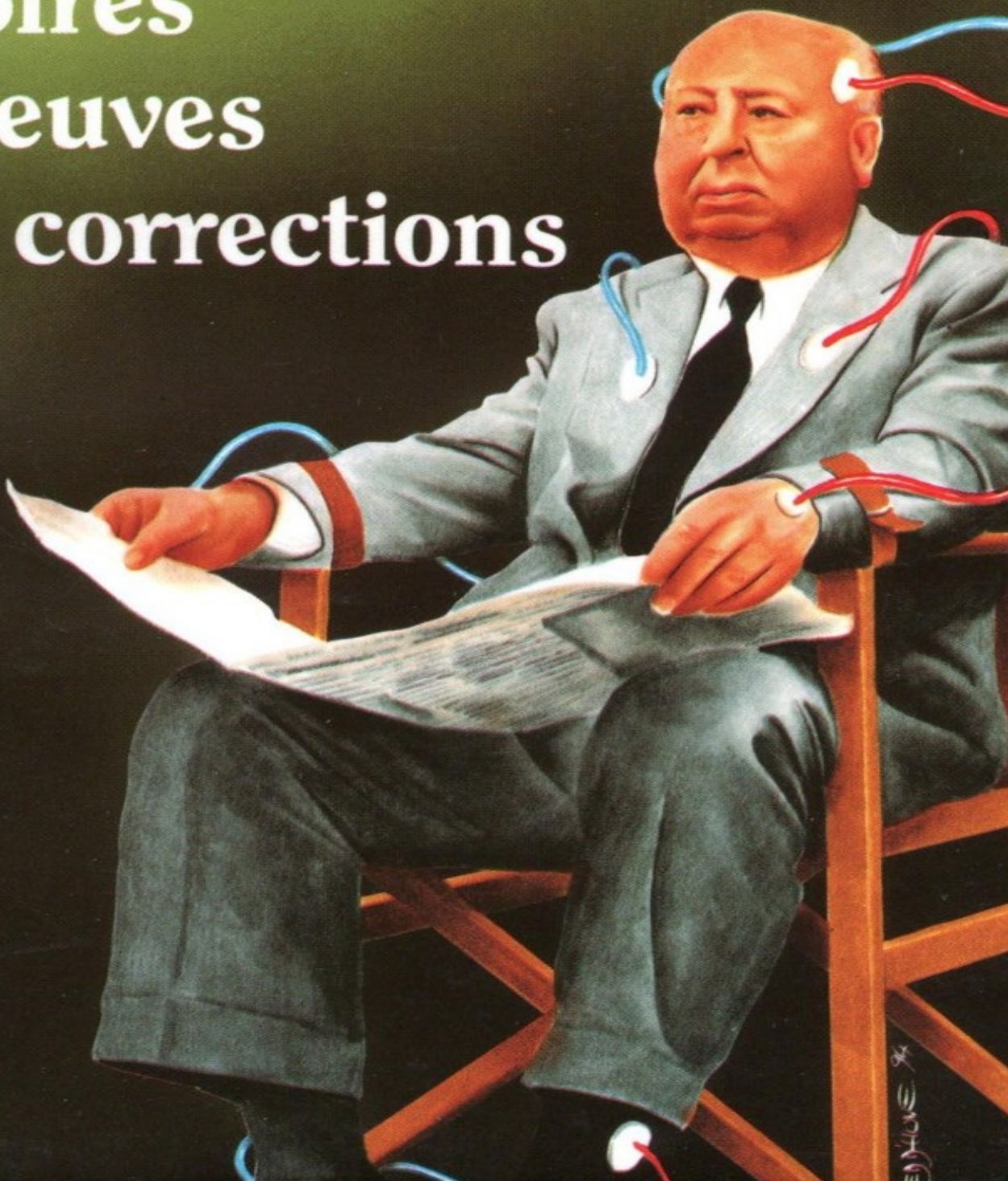
HITCHCOCK

présente

Histoires d'épreuves et de corrections



Le LIVRE de POCHE

ALFRED HITCHCOCK

présente:

Histoires
d'épreuves
et de corrections

LE LIVRE DE POCHE

LE CŒUR ET LA MAIN

par WILLIAM BANKIER

Marvin Kelly, le réceptionniste de l'hôtel, commençait à se demander si le sang se remettrait un jour à circuler dans son bras paralysé.

Pour affronter la dépression qui le minait peu à peu, il décida de faire partager son problème au groom, mais sur le mode humoristique, histoire de l'amuser. Le son laconique de sa voix résonna dans le hall d'entrée. Il jouait un vaudeville à lui tout seul au bénéfice d'un unique spectateur : Sammy Luftspring. C'était sa soupape de sécurité, une façon d'anesthésier son angoisse en se soûlant de paroles.

— Sam, il faudrait que tu m'aides à allumer ce cigare. Je ne suis pas fichu de tenir un briquet à deux mains, et pour cause, j'ai le bras gauche comme une chiffe molle. Merci, mon garçon, merci. Dis, Sam, en me voyant, avoue que tu ne croirais jamais que j'ai brisé le cœur d'une dame, hier soir ?

— Le cœur des dames ne se brise pas, répondit le groom. Il flanche un petit moment et repart aussitôt.

— C'est bien trouvé. Tu dois cacher une âme de philosophe sous ton apparence dépenaillée.

Il était vrai que l'aspect de Sammy Luftspring laissait à désirer. Avec ses cheveux longs luisant de brillantine, son spencer blanc taché, un pantalon en accordéon qui s'arrêtait au-dessus des chevilles et des chaussures informes, il avait l'air d'émerger tout juste de la rivière.

— N'empêche que, hier soir, miss Araby Fenn m'a dit que je la décevais énormément. À son avis, le fait qu'un homme dissimule son infirmité en arborant la mine d'un type abruti par l'alcool, ça s'appelle du suicide, ajouta Marvin.

Debout derrière le comptoir, il regarda par la fenêtre Market Square désert. Ses cheveux étaient d'un blond tellement pâle qu'il semblait chauve et la lumière qui se reflétait dans ses lunettes rendait les verres opaques si bien que l'on ne distinguait pas son regard.

Mince, les épaules rentrées, il traitait les difficultés qui se présentaient avec intelligence et diplomatie. Personne ne se doutait qu'il ne pouvait les régler par la force.

Sammy Luftspring s'effondra dans un fauteuil et fit aussi son numéro.

— J'ai de l'hydropisie et je suis cardiaque, dit-il. Dès que je tombe dans ce fauteuil, je n'ai plus le courage de me relever.

C'est ainsi que Marvin et Sammy, prisonniers de leurs existences monotones à Baytown, tuaient le temps le dimanche après-midi.

Alors qu'ils continuaient à échanger des plaisanteries sous lesquelles perçait le désespoir, la porte s'ouvrit à la volée. Un homme gigantesque pénétra dans le hall de l'hôtel qui parut subitement plus étroit.

Un sourire éclatant comme peint sur sa face rubiconde, le corps gonflé telle une baudruche, habillé du traditionnel costume noir et coiffé du chapeau mou, incongru pour la saison, il ressemblait à un de ces mannequins grotesques du Mardi Gras.

Toute son attitude suggérait la vision d'une cape flottant derrière lui.

— Monsieur Danforth, s'il vous plaît ? Monsieur Jack Danforth ? s'enquit-il.

Il retira son chapeau et le posa sur le comptoir en acajou. Son grand front hâlé était couvert de sueur. Il avait des cheveux grisonnants et portait la raie au milieu.

Sammy Luftspring estima qu'il avait fini de jouer la comédie avec le réceptionniste et se

permit de glisser une cigarette entre ses lèvres. Marvin Kelly recula de deux pas, fit face à l'inconnu, tête baissée, regard aveugle.

— Je regrette, M. et Mme Danforth sont à Montréal pour quelques jours. Ils prennent un petit congé.

L'autre frappa du poing.

— Quel dommage de l'avoir manqué ! Je pensais faire une surprise à ce bon vieux Jack.

Il se retourna, s'aperçut seulement de la présence du groom.

— Je m'appelle Raphaël Spicer, agent immobilier à Winnipeg. Jack et moi, on se connaît depuis un bon bout de temps.

Il s'installa dans un fauteuil, se lamenta un long moment sur le fâcheux concours de circonstances qui l'avait fait arriver à Baytown, après avoir conduit toute la journée, tandis que son ami était justement absent.

Puis il réclama de quoi écrire, griffonna quelques lignes, tendit l'enveloppe cachetée à Marvin.

— Pouvez-vous la remettre à Jack ?

Le réceptionniste acquiesça. Il trouvait le gros agent encombrant, espérait qu'il partirait bientôt. Mais celui-ci n'en avait pas terminé.

— J'aimerais bien quelque chose de frais. Si on s'offrait une bière ? proposa-t-il. C'est ma tournée, évidemment.

— Les bars sont fermés le dimanche dans l'Ontario, dit Marvin. Sammy, va nous chercher ça à la cuisine.

Le groom s'en alla et revint avec trois cannettes. Tout en buvant, ils se crurent obligés d'écouter Spicer raconter comment il avait rencontré Danforth, il y avait des années, alors qu'ils se faisaient soigner dans une clinique de Toronto au service de cardiologie. Ils suivaient le même traitement et, de retour chez eux, ils s'étaient écrit, revus à plusieurs occasions, liés par cette expérience commune.

— M. Danforth se porte remarquablement bien, dit Marvin. Il n'a plus eu d'attaque depuis.

— Parce qu'il fait attention à sa santé, comme toujours. (Spicer fit une mine tragique.) Si seulement je pouvais en dire autant de moi.

Rien ne retenait Sam à la réception. Il sortit en emportant les cannettes vides. Marvin l'envia. Il était libre de s'asseoir sur le parapet qui surplombait la rivière pour regarder les poissons-chats évoluer dans l'eau verte. À cette heure de la journée, le Bay Bridge s'argentait sous les rayons du soleil et une douce brise agitait les joncs au long des berges.

Spicer continua à le mobiliser, parlant base-ball, puis de l'inflation qui pesait sur l'immobilier, puis des aventures amoureuses d'une vedette de la télévision qu'il connaissait.

Marvin se contentait de pousser parfois des exclamations anodines, du genre : « Ah oui ? Mmmm… Haha ! » Spicer lui réservait pour la fin une nouvelle déplaisante. Il annonça qu'il restait à Baytown et l'invita à dîner.

Marvin s'apprêtait à refuser, en prétextant qu'il avait rendez-vous avec son amie Araby Fenn, lorsque Spicer se redressa, droit comme un piquet, le cou tendu en direction de la baie vitrée.

— Hé ! Hé ! hurla-t-il.

Il se précipita dehors à une vitesse spectaculaire pour un homme de sa corpulence. Son absence fut de courte durée mais, à son retour, il paraissait tout autre : la tête basse, et comme rapetissé dans son superbe costume noir.

— Ces sacrés gosses ! protesta-t-il, essoufflé. Ils étaient autour de ma voiture et

s'amusaient à tordre l'antenne.

Respirant d'une manière alarmante, il glissa la main sous sa veste, la pressa contre sa poitrine.

Marvin releva le battant du comptoir et quitta sa place.

— Vous vous sentez mal ?

Spicer ouvrit la bouche, happa l'air bruyamment.

— J'ai été idiot de courir… je sais que ça m'est défendu… que je risque une attaque.

— Vous seriez peut-être mieux étendu ?

— Merci. Il me suffit de prendre mes pilules, mais… elles sont dans mon sac qui est enfermé dans le coffre de la voiture. Je ne peux pas retourner jusque-là…

— Je vais les chercher.

— Ce n'est pas la peine. Jack doit avoir les mêmes. Conduisez-moi dans sa chambre, s'il vous plaît.

— Pouvez-vous marcher ?

— Oui, mais allons doucement, doucement.

Marvin appela Sam. Ils aidèrent Raphaël Spicer à gagner l'appartement des Danforth. Sam ouvrit avec le passe.

Le décor était plus raffiné que celui des autres suites réservées aux clients de l'hôtel. En s'allongeant sur le lit, Spicer fit tomber son portefeuille. Sam le récupéra par terre et le remit à son propriétaire.

Marvin se rendit dans la salle de bains, en rapporta les pilules et un verre d'eau. Spicer s'adossa aux oreillers.

— Cela ira maintenant. Vous m'avez sauvé.

— Je peux essayer de téléphoner à un docteur, dit Marvin, mais le dimanche ce n'est guère facile d'en trouver un.

— Inutile, je vais prendre une pilule et me reposer un instant. Encore merci.

Le son des sifflements qui s'échappaient de sa poitrine poursuivit Marvin et Sam jusque dans le couloir. Une fois dans le hall, Marvin fit part au groom de son inquiétude :

— Comment expliquerons-nous à M. Danforth que nous avons permis à un inconnu, qui allait peut-être mourir, de s'étendre dans sa chambre ?

— Un inconnu ? Mais non ! Spicer a dit qu'ils étaient de vieux amis, répliqua Sam.

Vue sous cet angle, leur initiative semblait normale.

De la façon dont les choses tournèrent, il aurait été préférable que Raphaël Spicer soit mort.

Le jeudi, Danforth traversa le hall d'une démarche allègre, assurée, un cigare éteint entre les dents. Marvin et Sammy étaient justement de service. Danforth promena un regard autour de lui. À première vue, il ne trouva rien à critiquer.

— Alors, les gars, tout s'est bien passé ? s'enquit-il.

Pour lui, le réceptionniste, le groom, les serveurs, le chef cuisinier et même l'employé qui s'occupait de la chaudière étaient tous « ses gars ».

Marvin jugea inutile de mentionner qu'il ne pouvait plus bouger le bras – le patron n'étant certainement guère enchanté d'avoir un handicapé pour accueillir les clients – d'ailleurs, depuis le début de la semaine, il éprouvait de légers picotements du poignet au coude.

— Ça a été très calme. Oh, j'oubliais ! Un certain monsieur Spicer a laissé ceci pour vous.

Il lui donna l'enveloppe. Danforth ne l'ouvrit pas et parut réfléchir.

— Spicer ? Spicer ?… Ce nom ne me rappelle rien.

Par contre, il résonnait comme un gong dans le crâne de Marvin, comme si le destin allait lui asséner un coup bas. Il regarda Sammy Luftspring qui détourna les yeux, l'air dégagé. Apparemment, il ne voulait pas être mêlé à cette affaire.

— Il nous a expliqué que vous étiez ensemble dans le service de cardiologie d'une clinique de Toronto, précisa Marvin. En fait, il a eu un malaise ici même et nous lui avons permis, Sam et moi, de s'étendre dans votre chambre, le temps qu'il se remette. Et il a pris deux de vos pilules. J'espère que cela ne vous ennuie pas ?

— Je ne vois aucun inconvénient que vous aidiez quelqu'un si vous l'estimez nécessaire, dit Danforth. Mais je n'ai jamais entendu parler de votre M. Spicer.

Marvin eut le désagréable sentiment qu'il le soupçonnait d'avoir inventé cette visite.

Mme Danforth entra à son tour, élégante, sexy, énergique. Elle avait le teint d'un bronze patiné comme celui des gens originaires du Moyen-Orient et semblait terriblement exotique à Baytown.

— Suis-moi, dit Danforth à son épouse.

Ils se dirigèrent vers leur suite.

— Tu n'as pas l'impression que nous avons fait une bêtise ? demanda Marvin au groom.

— Je l'ai chaque fois que j'enfile ce spencer, répliqua Sam.

Marvin s'élança en courant quand il entendit un hurlement au fond du couloir.

Mme Danforth était assise dans le salon et son mari se tenait devant la porte ouverte du coffre-fort scellé dans le mur.

— À quoi ressemble ce Spicer, Marvin ? Questionna-t-il.

Le réceptionniste n'eut aucune peine à le décrire.

— Je vois de qui il s'agit, maintenant, déclara Danforth. Je l'ai rencontré pour la première fois vendredi dernier dans une soirée à Montréal. Il est très habile et il a de l'imagination, beaucoup d'imagination.

— Il a donc menti sur toute la ligne. Vous croyez qu'il a simulé aussi son malaise ?

— Bien sûr. Le temps de boire quelques verres, il s'est arrangé pour m'aiguiller sur certains sujets. J'ai fait tous les frais de la conversation pendant qu'il se contentait de m'écouter. Finalement, il m'a dit qu'étant dans l'immobilier, il connaissait une affaire intéressante, mais qu'il fallait payer cash. Inutile de vous culpabiliser, Marvin, je suis encore plus stupide que vous. J'ai jacassé comme une vieille commère, me vantant de ne pas tout déposer en banque et de garder du liquide (il désigna le coffre) là-dedans, au cas où, justement, se présenterait une bonne affaire. Il m'a soutiré tout ce qu'il voulait savoir, comme s'il était psychiatre. Je suppose que l'alcool m'a délié la langue.

Marvin retint sa respiration, puis demanda :

— Combien vous manque-t-il ?

— Vingt mille dollars, mon gars, en coupures usagées, mais qui m'auraient bien servi.

Marvin alla jusqu'au téléphone.

— J'appelle la police et je vais demander à Don Cleary de venir.

— N'appelez personne, Marvin. Spicer… mais ce n'est peut-être pas son véritable nom… enfin, ce type savait ce qu'il faisait. Cet argent ne figure pas sur les livres de compte et n'est déclaré nulle part. Si je porte plainte, je m'expose à un contrôle fiscal. Il vaut mieux laisser tomber.

Une lueur de colère s'alluma dans les yeux de Mme Danforth. Ce fut très bref, cependant

Marvin était certain que dans le pays où elle était née, on l'aurait enterré jusqu'au menton dans le sable et livré aux fourmis rouges. Il soupira.

— J'en suis malade, monsieur Danforth. Je ne sais quoi dire…

— Eh bien, ne dites rien. Voyons plutôt ce que Spicer m'a écrit.

Il tira le message de l'enveloppe et lut d'un ton sarcastique :

— « Cher Jack, je regrette que nous ne nous soyons vus qu'une fois, mais cela en valait la peine. Merci de m'avoir fait bénéficier de cette jolie somme que vous avez cachée au fisc. Ne vous inquiétez pas de sa disparition : cela vous évitera d'être imposé dessus. Avec ma sincère gratitude. Raphaël Spicer (nom sous lequel vous me connaissez).

Cet après-midi-là, leur service terminé, Marvin et Sam burent un café au Paragon. Marvin avait très envie d'une bière, mais il voulait discuter avec le groom qui, à dix-sept ans, ne pouvait pas être servi au bar.

— M. Danforth s'est montré tellement compréhensif que je me tuerais ! dit-il.

— Danforth est un vieux lutteur, Marvin. Il sait que les erreurs sont humaines, qu'on ne peut pas gagner à tous les coups.

Les traits du réceptionniste se crispèrent.

— En tout cas, j'aurai ce Spicer. Je déteste qu'on me prenne pour un imbécile. Pourtant, il y a un problème : nous ne savons pas le vrai nom de ce type ni d'où il sort.

Sam but une gorgée de café.

— Le Capitol donne deux bons films. On y va ?

— Pourquoi tu changes de sujet, Sam ? Toi, tu me caches quelque chose.

Le jeune garçon finit par s'expliquer. Il avait empoché une carte de crédit qui était tombée du portefeuille de Spicer. Dans l'intention de la vendre à un copain. Celui-ci se servait des cartes volées ou perdues en dépensant le maximum avant que leur disparition soit signalée. Celle du faux Spicer portait les coordonnées suivantes : OTTO G. NOBLE, 911 Sherbrooke Street W., MONTRÉAL.

Le cœur de Marvin Kelly battait à grands coups tant il était surexcité. Pour la forme, il admonesta Sam.

— Tu n'ignores quand même pas que tu as eu tort d'avoir subtilisé cette carte ?

— Évidemment, ce n'est pas très beau, admit le groom.

Le soir même, Marvin retrouva Araby Fenn dans son petit appartement situé trois étages au-dessus de la bibliothèque municipale.

Il lui exposa la situation et sa décision de partir à Montréal avec Sam.

Le prénom d'Araby paraissait au moins aussi exotique que le physique de Mme Danforth. Il évoquait tous les parfums d'Orient, des danseuses évoluant en voiles transparents. Mais Araby Fenn ressemblait simplement à ce qu'elle était : la bibliothécaire de Baytown.

Les nattes enroulées en diadème sur la tête, elle avait un visage intelligent et s'habillait comme quand elle étudiait à l'université – chemisier et jupe. Marvin l'avait connue à cette époque à un thé dansant et entraînée dans un fox-trot, surpris qu'elle parvienne à suivre ses pas désordonnés.

Araby l'aimait et la force de ses sentiments effrayait Marvin Kelly.

Ils mangèrent à la cuisine et passèrent au salon après dîner. Araby avait gardé ses anciens 78 tours ; alors que maintenant presque tout le monde écoutait des cassettes de rock, elle mit

un disque de Harry James « *Velvet Moon* ». L'air plaisait également à Marvin.

— Pourquoi veux-tu retrouver cet homme ? demanda-t-elle. Il est peut-être dangereux ?

— J'en doute. Il est seulement… insaisissable.

— Donc, tu ne l'attraperas pas.

— Mais si, justement, parce qu'il ne s'attend pas à nous voir.

Assise à côté de lui, Araby feuilletait un magazine, tournant les pages, sans bruit. Marvin regrettait un peu qu'ils ne soient pas installés sur une terrasse dans des rocking-chairs.

— Comment va ton bras, Marvin ?

— Mieux… on dirait.

— Je me demande si c'est vrai. Tu ne m'as pas serrée contre toi, ce soir.

Il l'enlaça en faisant son possible pour oublier son infirmité. Les lèvres d'Araby étaient plus douces que jamais. Comme d'habitude, il lui sembla que les deux étages de la bibliothèque en dessous d'eux bouillonnaient tel un volcan prêt à faire éruption. Les livres enfermaient une énorme puissance d'énergie. Ils représentaient l'aventure, le danger, le défi : tout ce qui manquait dans l'existence actuelle de Marvin.

Cependant, tout espoir n'était pas perdu. Il était encore temps de faire en sorte que cela change, de quitter la ville, de devenir jusqu'à la fin de ses jours un homme satisfait de la vie qu'il menait.

Seulement, s'il épousait Araby, il s'enliserait définitivement à Baytown.

Il n'y avait qu'un train par jour de Baytown à Montréal. Marvin et Sam y montèrent, lancèrent leurs sacs de toile dans le filet.

— Marvin Kelly, Sammy Luftspring et leurs luxueux bagages, marmonna le réceptionniste.

— Si vous devez en avoir honte tout le voyage, je descends à Napanee, menaça Sam.

— Qui t'en empêche ? se moqua son compagnon. Mais je te préviens, le train ne s'y arrête pas.

La tension monta entre eux durant les quatre heures du parcours. Marvin s'obstina à ne pas vouloir révéler ses projets, ce qui n'arrangea rien. .

Tout en fixant les vaches qui broutaient les champs broussailleux du Québec, Sam risqua :

— En admettant que nous tombions sur Spicer, comment nous ferons pour l'obliger à nous rendre l'argent ?

— J'ai mon idée.

— Laquelle ?

— Tu verras…

Ce plan paraissait ridicule dans sa simplicité et Marvin avait peur en l'exposant à voix haute, de perdre l'envie d'aller plus loin.

Ils louèrent des chambres dans une auberge de jeunesse aux prix modérés, puis se rendirent dans un restaurant où ils commandèrent des saucisses aux haricots, du pain de seigle et de la bière.

On parlait français autour d'eux. Sam écoutait les conversations, arborant la mine ahurie d'un habitant fraîchement débarqué de Baytown et hors de son élément.

— Ces types ne parlent même pas canadien, remarqua-t-il. Vous entendez ?

Marvin approuva.

— Oui. D'un côté, c'est un avantage. Nous ne comprenons pas ce qu'ils disent, mais ils ne nous comprennent pas non plus.

Cela les mena au milieu de l'après-midi. Le soleil brillait quand ils sortirent. Par chance, Sherbrooke Street se trouvait à dix minutes de marche. L'immeuble neuf, de vingt-trois étages, était tout en vitres et béton.

Dans le hall d'entrée, le gardien en uniforme, assis derrière le comptoir, considéra d'un air soupçonneux les cheveux longs de Sam. Marvin aplanit cette mauvaise impression en le nommant, d'égal à égal, « mon vieux ».

L'ascenseur les conduisit chez Otto G. NOBLE au dix-neuvième étage.

— Je suis curieux de savoir ce que vous allez dire quand il nous ouvrira, murmura Sam.

— Je pensais, moi, à une autre éventualité. Si Spicer a, lui aussi, volé cette carte de crédit, il est évident que nous ne le trouverons pas à cette adresse.

Le doute se dissipa lorsqu'une jeune fille entrebâilla la porte. De toute évidence, elle était la fille du faux Raphaël Spicer. D'une taille impressionnante, elle avait les gros yeux ronds, le grand front et, de plus, l'allure théâtrale de son père. On se la figurait plutôt en robe à manches bouffantes, un voile attaché à son hennin, qu'en veste et pantalon de velours vert.

— Monsieur Noble habite-t-il ici ? demanda Marvin.

Quelque chose semblait l'inquiéter.

— Oui, mais il n'est pas là pour le moment, je suis désolée.

— Oh !… Nous sommes des amis et nous venons depuis Baytown pour le voir. C'est pour une question importante.

Elle fixa Marvin, d'un air absent, puis finit par dire :

— Entrez… Pardonnez-moi, je n'ai guère la tête à moi, aujourd'hui.

Ils lui emboîtèrent le pas. Le salon avait des panneaux lambrissés, de la moquette épaisse, des fauteuils profonds, et la climatisation ronronnait doucement. De la grande baie vitrée on avait une vue vertigineuse sur les toits, les flèches élancées des clochers d'église et les ponts.

Elle leur adressa un sourire avenant, se présenta comme Hazel Noble et déclara être enchantée de les connaître. Elle ressemblait physiquement à son père, mais paraissait avoir un caractère nettement plus agréable.

Hazel leur servit à boire et l'entretien se déroula à bâtons rompus sur les voyages en chemin de fer et les encombrements de la circulation à Montréal, puis à court de sujet, elle leur apprit que Noble était absent depuis la veille. Il n'avait pas l'habitude de partir sans la prévenir et elle craignait qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

C'est alors que le téléphone sonna. Hazel décrocha. La voix claironnante de Spicer crépita dans l'appareil :

— Hazel, ma chérie, écoute-moi attentivement et ne m'interromps pas. Je n'ai guère de temps…

— Oui, papa.

— J'ai un petit problème. Je suis avec des gens à qui je dois de l'argent et ils refusent de me laisser partir tant que je ne les ai pas remboursés. Alors, voilà ce que tu vas faire. Prends dans mon tiroir de table de nuit une enveloppe qui contient 10 000 dollars et apporte-la au 1740 Marchetti Street. C'est au nord de la ville. As-tu bien tout compris, Hazel ?

— Oui, papa, j'ai noté ce que tu m'as dit. Comment vas-tu ?

— Bien, mais dépêche-toi !

Hazel reposa l'écouteur.

— Je suis navrée, il faut que je parte…

— J'ai entendu, dit Marvin. Votre père a plutôt l'air secoué.

Elle vida un cendrier pour se donner une contenance. Quand elle releva la tête, son visage s'était durci.

— Il y a quelques jours, une femme est venue ici faire une scène. J'ai détesté le genre qu'elle avait.

— Ne la payez pas. Nous allons vous accompagner et nous trouverons le moyen de sortir votre père de là.

Hazel montra une certaine réticence, mais Marvin parvint à la persuader que c'était la meilleure solution. Lorsqu'elle se rendit dans la chambre de son père, une étincelle d'espoir brillait dans ses yeux.

Après son départ, Sam protesta.

— Bon sang ! Vous êtes fou, Marvin ? L'argent est à notre portée. Il nous suffit de sortir avec elle, de prendre l'enveloppe dans son sac et de filer.

— Jamais ! s'indigna Marvin. Nous ne prendrons pas cet argent alors que son père risque d'être tabassé. Je ne mange pas de ce pain-là.

Ils hélèrent un taxi qui gagna le nord de la ville. Pendant le trajet, Marvin regarda le paysage sans le voir, réfléchissant à ce qu'il ferait.

En arrivant dans Marchetti Street, il demanda au chauffeur de s'arrêter à un pâté de maisons de l'adresse indiquée et de les attendre.

— Sam, tu viens avec moi, décida-t-il. Hazel, vous resterez dans la voiture. Nous vous ramènerons bientôt votre père.

Ils marchèrent jusqu'au bungalow en stuc qui rappelait un de ces blockhaus occupés par des squatters.

— Vous n'espérez pas que je me batte ? dit Sam. Ce n'est pas du tout mon style. Et n'oubliez pas que vous êtes incapable de vous servir du bras gauche.

— Rassure-toi, tu te contenteras d'ouvrir les yeux et d'interpréter mes répliques. Je te promets une vraie symphonie de suggestions et de persuasions.

Une blonde, aux formes voluptueuses, leur ouvrit. Marvin dit qu'il voulait voir Otto Noble. C'était le genre de fille qui, sur une scène de théâtre, à l'issue de la représentation, déclenche les applaudissements du public, même si elle est restée en retrait comme simple figurante.

Pour l'instant, déconcertée, elle les fit entrer au salon.

Spicer Noble était enfoncé dans un gros fauteuil, surveillé par un homme assez costaud pour transporter un tonneau de bière à lui tout seul. Il n'avait pas besoin d'arme vu ses poings redoutables.

Marvin sortit de son portefeuille une carte dans son étui en plastique, la montra à Spicer, l'espace d'une seconde, et improvisa :

— Inspecteur en chef Kelly, des services du Fisc. Êtes-vous Otto G. Noble qui habite au 911 Sherbrooke Street West ?

— Oui.

Spicer les avait reconnus, mais il eut la présence d'esprit de laisser Marvin mener le jeu à sa guise. Celui-ci se tourna vers Sam.

— Faites très attention, monsieur. Cet homme est bien le même qui se fait appeler Raphaël Spicer ?

— C'est bien lui, approuva Sam.

— Ce même Raphaël Spicer à qui votre société a payé dix mille dollars en trop, cash, au cours de ces trois dernières années ?

— C'est exact.

Marvin s'adressa de nouveau à Spicer :

— Monsieur Noble, vous n'êtes pas pour l'instant en état d'arrestation, aussi je n'ai pas à vous lire vos droits. Cependant si j'appelle de ma voiture la Royal Canadian Mounted Police, elle peut être là dans une demi-heure. Je vous conseille de me suivre immédiatement jusqu'à mon bureau pour y faire votre déposition. Depuis cinq ans, vos déclarations d'impôts posent un grave problème. Mais si vous acceptez de coopérer, nous essayerons de vous rendre les choses moins difficiles.

Spicer se leva, étendit les bras au plafond et les laissa retomber en poussant un soupir dramatique.

— C'est bon, inspecteur, je vous accompagne.

Médusés, ne comprenant pas très bien ce qui s'était passé, les ravisseurs les regardèrent partir sans intervenir.

Dans l'appartement de Sherbrooke Street, Hazel s'empressa de servir à boire aux trois hommes, fixant Marvin Kelly comme s'il lui était poussé une auréole.

Spicer restait sur ses gardes, se doutant que ce prétendu inspecteur des impôts n'avait pas effectué le long voyage de Baytown à Montréal dans l'unique but de le sauver.

— Comment m'avez-vous retrouvé ? s'informa-t-il.

Sam mentionna la carte de crédit, puis il s'adressa à Marvin :

— À propos de carte, que leur avez-vous montré ?

— Ma carte de membre de la bibliothèque municipale. Araby en a des tas.

À cause de Hazel, ils échangèrent encore quelques banalités, puis Spicer envoya sa fille acheter des cigares. Lorsqu'elle fut partie, il alla droit au but.

— Alors, qu'y a-t-il ? Pour quelle raison êtes-vous ici ?

Marvin, lui non plus, ne tergiversa pas.

— Pour les dix mille dollars. La moitié de ce que vous avez volé à M. Danforth.

— Vous êtes cinglé si vous espérez que je vais vous les donner.

— Alors, nous appelons la police.

— Oh non ! vous ne ferez pas ça. Danforth n'est pas stupide et sait qu'au moindre bruit sur cette affaire, le fisc enverra un inspecteur contrôler ses livres. Voyez-vous, je prends soin d'arnaquer des escrocs. Ils ne peuvent pas se permettre de me dénoncer.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que nous agissons pour le compte de Danforth ? Ce sont nos propres intérêts qui ont la priorité. Nous nous moquons pas mal que les flics vous arrêtent tous les deux.

Sam n'était pas au courant de ce revirement, mais l'idée le séduisait beaucoup. Finalement, Marvin commençait à en avoir assez de jouer les minables.

— À votre place, je le croirais, dit-il.

— J'aurais dû deviner que ce n'était pas un désir de justice qui vous inspirait. Cette action porte la marque d'une initiative privée venant de deux bons vieux complices, constata Spicer à contrecœur.

Néanmoins, il y avait une certaine admiration dans son regard quand il tendit l'enveloppe à Marvin.

— Eh bien, voilà !

Devant l'ascenseur, ils croisèrent Hazel, les bras chargés de sacs d'épicerie. Sa mine

s'assombrit.

— Vous partez ?

— Notre travail est terminé, dit Marvin.

— Oh ! je voulais vous offrir une petite fête pour vous remercier d'avoir libéré mon père.

Elle questionna Marvin des yeux. Il ne sut que répondre et prit congé précipitamment :

— Excusez-nous, c'est bientôt l'heure de notre train.

Ils récupérèrent leurs bagages et attendirent dans le hall de la gare bondé, assis sur un banc.

— Ce serait mieux que vous me passiez ma part, dit Sam. Avec cette foule, ce n'est pas prudent d'avoir tout l'argent sur vous.

Marvin le considéra d'un air hautain.

— Tu as mal compris, Sam. Je vais le rendre à M. Danforth. C'est le moins que je puisse faire.

— Vous allez rendre les dix mille dollars ? Et nous ?

— Nous ne toucherons pas un cent.

Comme à chaque fois que Sam était en colère, son teint fonça, révélant ses ascendances indiennes.

— Vous êtes réellement fou ! Personne ne sait que nous les avons, sauf cette crapule de Spicer. Pourquoi les remettre à Danforth qui a fraudé la loi en les gardant dans son coffre ?

— Ce n'est pas parce que Spicer et Danforth sont malhonnêtes que nous devons suivre leur exemple.

Sam ne se contint plus.

— Espèce de lèche-bottes ! Imbécile ! Pauvre type ! Vous êtes peut-être bourré de bons sentiments, mais vous resterez toujours un employé miteux avec un salaire de misère et une existence étriquée. Pendant ce temps, Danforth s'enrichit et mène la belle vie.

Il bondit sur ses pieds, dominant son compagnon.

— Je vais vous arracher cette enveloppe, nom d'un chien ! Et ce n'est pas une menace en l'air.

— Je ne te conseille pas d'essayer, le défia Marvin. La force est revenue dans mon bras.

Si seulement c'était vrai ! pensa-t-il.

Ils montèrent dans le train en silence, somnolèrent pendant les douze heures du voyage et arrivèrent exténués.

Un agent de police passa devant eux à bicyclette pendant qu'ils attendaient un taxi. Sa vue eut le don de stimuler Sam qui insista une nouvelle fois.

— Peut-être que vous trouvez Danforth sympathique, Marvin, ou que vous vous sentez coupable à l'égard de Spicer, mais pas moi. Si vous ne me donnez pas mille dollars, j'appelle ce flic et je lui raconte tout. Enfin, comprenez-moi. J'ai besoin de ces mille dollars. Je les veux ! Il en restera neuf mille à Danforth puisque vous ne voulez rien.

Sous la lumière blafarde du réverbère, Sam avait une mine sinistre. Comme l'agent s'éloignait du côté de la brasserie de Baytown, Marvin compta dix billets de cent dollars. Ses doigts morts faillirent les laisser tomber.

Sam s'engouffra dans un taxi et maintint la portière ouverte. Son regard rusé brillait à l'intérieur de la voiture et il cria :

— Vous venez ? Je vous dépose chez vous. Marvin Kelly, le sac à ses pieds, ne bougea

pas.

— Non, merci. J'attends le prochain.

Le lendemain après-midi, M. Danforth se montra surpris en voyant l'argent. Assis à son bureau, il écouta Marvin qui raconta son aventure en préférant passer sous silence les exigences de Sam.

— J'apprécie tout ce que vous avez fait, dit le propriétaire de l'hôtel, cependant vous avez pris un gros risque. Admettons que Spicer s'énerve et aille trouver les services du fisc. Il y a peut-être des amis.

Marvin en fut sidéré. Après la tension subie à Montréal et déprimé d'être fâché avec Sam, il s'était attendu au moins à ce que Danforth lui témoigne sa gratitude.

— Quelle est cette histoire ? s'exclama-t-il. J'admets que nous vivons dans une sorte de jungle, pourtant je suis indigné si un tigre s'amène, met un type en lambeaux et que celui-ci n'ose pas crier de peur qu'il revienne l'achever. J'en pleurerais.

En sortant, il frôla Mme Danforth au passage. Elle semblait l'approuver.

Le lendemain après-midi, il emmena Araby danser au Park Pavilion. Durant la pause, ils allèrent s'asseoir dans les tribunes de l'ancien terrain de sport. Entourés de couples d'amoureux, ils burent de l'orangeade en contemplant le coucher du soleil. Il y avait autant de monde que s'ils avaient assisté à un match de base-ball entre les équipes de Baytown et de Napanee.

Marvin étendit son bras valide derrière Araby. Elle posa la tête sur son épaule.

— Tu ne parles pas beaucoup ces jours-ci, Marvin ?

— Je réfléchis. Je pense quitter ce job et partir pour trouver une place dans un hôtel de Montréal. Là, je pourrai faire toutes les choses irrationnelles dont un homme de mon âge a envie.

— C'est vraiment ce que tu souhaites ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que je deviens ?

— Tu pars avec moi.

Ils se marièrent quelques jours plus tard. La cérémonie très discrète passa à peu près inaperçue. Puis Marvin s'en alla à Montréal où un ami, voyageur de commerce, lui dénicha une place grâce à ses relations.

Il mit plusieurs semaines à organiser sa nouvelle existence et s'estima libre de se rendre au commissariat. Là, il donna tous les détails du vol, expliqua au sergent Don Cleary pourquoi Danforth refusait d'intenter une action en justice et comment, lui, avait récupéré les fonds.

Don Cleary, policier coriace, mènerait l'affaire jusqu'au bout.

Le dernier jour où Marvin termina son service à la réception, Danforth l'appela dans son bureau.

— Vous avez fait des vagues, Kelly, dit-il, j'en ai reçu les éclaboussures. Quelle raison vous a poussé à faire cela ?

— J'ai le bras paralysé, monsieur. Il est complètement mort. J'y ai vu une sorte d'avertissement.

— Ce qui signifie ?

Marvin Kelly sourit.

— Que je serai bientôt mort de la tête aux pieds. Oui, je crois que c'est cela. Donc, aussi longtemps que j'éprouverai des émotions, j'ai l'intention de suivre ce que me dictera mon cœur.

Den of Thieves□
Traduction de Dominique Sidot

© 1977, Davis Publications.

CHÂTIMENT□

par HUGH B. CAVE

Tout jeune déjà, Willie Elliot n'avait pas de chance.

À l'âge de neuf ans, voyant un aquarium dans la vitrine d'une boutique où l'on vendait des animaux de compagnie, il économisa sur l'argent du bus jusqu'à ce qu'il puisse en acheter un. Alors, il se confectionna une manière de filet avec un portemanteau et un bout de rideau ajouré, grâce auquel il put ramener chez lui onze petits poissons d'une mare voisine.

Pendant le week-end, la moitié des gosses du quartier vinrent admirer le tout dans la salle de jeux des Elliot. Puis le lundi matin, quand il entra dans la pièce, Willie y trouva l'aquarium par terre, en morceaux, cependant que, assise à proximité, la chatte de son frère Joe se léchait les babines.

Joe était d'un an l'aîné de Willie et il était le préféré des Elliot. Quand on parlait de ses fils à Matthew Elliot, il disait : « Ce sont deux bons garçons, mais Joe est le mieux et le plus intelligent. » Evelyn, la mère, se bornait à déclarer : « Vous comprenez, Joe nous l'avons voulu. Tandis que Willie, c'a été un accident, en quelque sorte… »

La chatte qui avait culbuté l'aquarium et dévoré son contenu, était une chatte de gouttière, au pelage d'un brun rougeâtre, dont les rayures n'étaient pas sans rappeler celles d'un tigre. Elle avait six mois environ et on l'appelait Miss Susie. Joe l'avait vue se prélasser dans la même vitrine où son cadet admirait l'aquarium. « Oh ! quel beau chat ! » s'était exclamé Joe. Du coup, ses parents avaient pensé qu'il adorait les animaux et en avait besoin d'un pour lui tenir compagnie.

Soit dit en passant, Willie avait dû longuement économiser pour acheter l'aquarium, alors que Joe reçut la chatte en cadeau.

Mais il ne fallut pas plus d'une semaine à Joe pour se désintéresser de l'animal, si bien que ce fut Willie qui s'occupa de lui donner à manger et de nettoyer sa litière.

À quatorze ans, au collège, Willie fut pareillement floué. Cette fois, il avait découvert une trompette toute brillante à l'étal d'un brocanteur et elle lui était apparue comme un moyen magique de mieux frayer avec ses camarades. S'il pouvait apprendre à jouer de la trompette et être admis dans la fanfare du collège, ce serait formidable ! Plutôt malingre, il n'avait aucune chance de faire partie de l'équipe de football, où son frère était déjà très apprécié comme arrière. Et son physique assez quelconque n'était pas de nature à attirer les filles qui, en revanche, papillonnaient autour de Joe.

Donc, avec l'argent gagné à tondre les pelouses des voisins ou à pelleter la neige qui couvrait leurs allées, Willie put acheter en cachette la trompette ainsi qu'une méthode et il entreprit d'en jouer.

Pas ouvertement, certes, car il savait que ses parents ne l'auraient pas toléré. Mais quand il restait seul à la maison, il gagnait en hâte le grenier, sortait l'instrument de sa cachette et se mettait au travail. Le plus souvent, il jouait assis sur une vieille chaise, tandis que, étendue sur un canapé bancal qu'on avait remisé là, Miss Susie semblait prendre plaisir au concert, ne réagissant même pas aux fausses notes, pourtant fréquentes dans les premiers temps.

Mais le jour même où Willie se sentit assez sûr de son jeu pour trouver le courage de montrer la trompette en annonçant son intention de postuler une place à la fanfare, sa lèvre supérieure se mit à lui faire si mal que le Dr Breckenbridge, leur médecin de famille, déclara absolument hors de question qu'il continue à jouer de la trompette. Et sur ces entrefaites,

portant à sa bouche l'instrument délaissé, Joe se révéla être un Louis Armstrong en herbe.

Joe n'avait aucune envie de faire partie de la fanfare, préférant de beaucoup s'illustrer dans l'art du ballon rond. Mais une fois encore Willie se trouva éclipsé par son aîné.

Et la chose ne cessa de se répéter au fil des ans. De toute la maisonnée, Miss Susie semblait être la seule à comprendre ce que pouvait ressentir Willie, mais lui se disait que c'était sans doute uniquement parce qu'il était celui qui s'occupait d'elle et l'emmenait chez le vétérinaire quand le besoin s'en faisait sentir. Et, rien qu'à la façon qu'elle avait de le regarder, Willie se rendait tout de suite compte quand elle avait quelque chose qui n'allait pas.

Quand Willie eut dix-neuf ans, Miss Susie en avait dix et demi mais, bien soignée, elle demeurait une belle chatte aux yeux brillants et au poil soyeux. « Si tu me l'amenais pour la première fois, comme une chatte trouvée dont tu voudrais me voir estimer l'âge, je te dirais probablement qu'elle a quatre ou cinq ans », avait un jour déclaré le vétérinaire en grattant l'animal derrière l'oreille. Ce fut cette année-là que Willie tomba amoureux.

Ayant maintenant son diplôme de fin d'études, il vendait des voitures d'occasion, alors que le talent dont il témoignait au football avait valu à Joe une bourse lui permettant de poursuivre ses études plus avant. Et la jeune personne en question était venue un jour regarder les voitures d'occasion. Elle se prénommait – les coïncidences, ça existe – Susan. Après quelques instants, elle s'était enquise : « Comment vous appelez-vous ? Moi, je suis Susan Wetherby.

— Willie Elliot, lui avait-il aussitôt répondu, en rougissant malgré lui.

Il ne lui vendit pas de voiture. En fait, cette première rencontre avait pris fin quand il lui avait chuchoté qu'il n'y avait rien là répondant à ce dont elle était en quête. Mais le soir même, il l'avait emmenée au cinéma et c'est ainsi que tout avait commencé.

D'emblée, Susan avait plu à la famille. Du même âge que Willie, elle était vendeuse dans une grande surface et elle avait des yeux bleus, une chevelure auburn, et une ligne qui eût fait honneur à n'importe quel mannequin professionnel. En dépit de quoi, elle était charmante et dénuée de toute affectation. Exactement le genre de femme convenant à Willie.

Mais un dimanche, six mois plus tard, alors que Willie était sur le point de lui demander de l'épouser, quelque chose se produisit. À présent, Susan venait tous les dimanches déjeuner chez les Elliot. Mais ce dimanche-là, une demi-heure avant qu'elle n'arrive, alors qu'il aidait sa femme dans la cuisine, M. Elliot plaqua soudain une main sur sa poitrine, devint blême et s'effondra sur une chaise.

— Matthew ! Qu'as-tu ? s'écria sa femme, affolée, en se précipitant vers lui.

— Mon cœur… haleta-t-il. Je crois que c'est mon cœur…

— Willie ! Appelle vite le Dr Breckenbridge !

Willie s'exécuta et, dès son arrivée, le médecin dit :

— Conduis-le à l'hôpital, Willie. Je vous rejoindrai là-bas.

Bien entendu, Mme Elliot voulut suivre son mari, si bien que Joe se trouva être seul à la maison lorsque Susan arriva.

Finalement, il s'avéra que M. Elliot ne souffrait que d'une indigestion, mais durant les deux heures que Willie et ses parents passèrent à l'hôpital, quelque chose se produisit à la maison en leur absence. Willie ne sut jamais quoi, mais à compter de ce dimanche, Susan ne fut plus exclusivement à lui.

Quand ils allaient au cinéma ou au MacDo manger un hamburger, Joe s'invitait d'autant plus facilement qu'il était toujours dans les parages : vu que son lycée était en ville, il vivait chez ses parents.

Quand il eut décroché son diplôme avec mention, il fut engagé par une entreprise locale – mais mondialement connue – de haute recherche technique. Dès lors, se substituant graduellement à son frère, il devint le chevalier servant de Susan, et Willie en fut de nouveau réduit à jouer les seconds violons.

Un soir que tous trois étaient allés assister à un match de basket-ball et que les deux frères étaient de retour chez eux, Joe entra sans frapper dans la chambre de Willie et referma la porte derrière lui. Les parents étaient dans la salle de séjour, occupés à regarder un vieux film de Ginger Rogers et Fred Astaire que diffusait la télé.

En pyjama, Willie était sur le point de se mettre au lit. Joe, lui, était encore tout habillé. Il s'installa à califourchon sur une chaise, croisant les bras sur le dossier et déclara d'un air renfrogné :

— Willie, il faut que nous causions tous les deux…

— Non, inutile, rétorqua Willie, car je sais déjà ce que tu vas me dire.

— Ah ?

— Tu veux me la prendre, hein ? Tu veux l'épouser ?

— Comment l'as-tu deviné ?

Willie se borna à hausser les épaules de façon expressive.

— Je suis vraiment navré pour toi, dit Joe. Mais elle est tombée amoureuse de moi et je n'y pouvais rien, tu comprends ? Je veux dire : c'est arrivé comme ça,

— Et tu voudrais que je m'efface ?

— Ben oui… Tu sais ce que c'est…

— D'accord, je m'effacerai.

— Merci, mon vieux, t'es vraiment un frère !

Au passage, Joe ébouriffa les cheveux de Willie et la porte claqua derrière lui.

Pendant que les deux frères parlaient, Miss Susie était restée confortablement répandue au creux du lit. Lorsque Willie se coucha et étendit la main pour éteindre la lampe de chevet, la chatte tigrée eut une réaction qui ne lui était pas habituelle.

Cela faisait des années qu'elle dormait sur le lit de Willie, le plus souvent blottie contre les pieds du jeune homme. Mais ce soir-là, elle gagna posément la tête du lit et se glissa sous les couvertures, se lovant contre le flanc de Willie. Comme si elle avait compris tout ce qui s'était dit.

Lorsque ses larmes se tarirent, Willie s'endormit, un bras autour de l'affectueux animal.

Le lendemain, Susan – l'autre Susan – se rendit où Willie continuait à s'occuper de vendre des voitures d'occasion, et s'efforça de trouver les mots pour expliquer comment tout cela s'était passé. Elle n'avait jamais cherché Joe, elle continuait d'aimer Willie et l'aimerait toujours.

— Mais c'a été plus fort que moi ! balbutia-t-elle. Je ne sais comment cela s'est fait, mais je n'ai pu résister…

Willie lui assura qu'il comprenait. Et, en un sens, c'était vrai. Après tout, depuis sa naissance, il était le défavorisé, le second violon, le laissé-pour-compte, toujours rejeté dans l'ombre de son aîné. Ce qui s'était produit n'était pas la faute de Susan.

— Cela ne nous empêchera pas de rester bons amis, lui assura-t-il en l'embrassant sur la joue.

Elle lui dit alors que Joe et elle avaient choisi la date de leur mariage. Ce serait pour dans deux mois environ, le quinze septembre.

— Et Joe souhaite que tu sois notre témoin, Willie… Tu veux bien, dis ?

— Le souhaites-tu, *toi ?* demanda Willie.

— Mais… Oui ! Bien sûr !

— Alors, d'accord, acquiesça tristement Willie. Si c'est ce que tu souhaites…

— Tu le lui diras toi-même, Willie ? implora-t-elle. Dis-le-lui ce soir.

— Je le lui dirai, promit Willie.

Quand, ce soir-là, bien à contrecœur, Willie se décida à tenir sa promesse, Joe se trouvait au sous-sol, dans ce qui avait été la salle de jeux où, bien des années auparavant, Miss Susie avait culbuté l'aquarium.

Depuis qu'il était diplômé de l'École Supérieure de Physique et travaillait dans cet organisme de recherche très réputé, Joe avait complètement transformé la pièce pour en faire son laboratoire personnel, où les autres étaient aimablement priés de ne pas mettre les pieds. Cela faisait plusieurs mois qu'il y passait ses soirées, occupé à des recherches dont sa famille n'avait aucune idée.

S'affairant autour de ce qui avait été la table de ping-pong et que recouvrait à présent une toile cirée, le jeune homme avait l'air de jouer dans un film de science-fiction. Procédant à d'ultimes ajustements sur une machine qui ressemblait à un manipulateur des premiers temps du télégraphe : l'instrument dont on se servait alors pour transmettre des tirets et des points, sauf que celui-ci était d'un rouge éclatant à une de ses extrémités et vert à l'autre. Joe mit ensuite la dernière main à un assemblage de tubes qui n'étaient pas sans rappeler une sarbacane ; après quoi, il gagna l'autre bout de la table où était posée une boîte de flocons d'avoine Kellogg's.

Prenant la boîte, il s'en fut la poser un peu plus loin, sur une chaise pliante en métal, dans l'alignement de la pseudo-sarbacane.

— Allons-y ! dit-il alors avec une sorte de rage contenue. Et que ça marche !

De retour à la table de ping-pong, il demeura quelques secondes à considérer la boîte de flocons d'avoine sur la chaise métallique, puis appuya sur l'extrémité rouge de son engin.

Un bourdonnement sourd s'ensuivit, tout juste audible, qui dura – Joe observait la trotteuse de sa montre-bracelet – exactement dix-sept secondes. Lorsque ce bourdonnement cessa, la chaise n'avait plus que quinze millimètres de hauteur et la boîte Kellogg's n'était pas plus grosse qu'un grain de poussière.

S'approchant de la chaise, Joe la considéra avec attention, sans y porter la main. Puis il revint à la table et appuya sur l'extrémité verte de son transmetteur.

De nouveau le bourdonnement dura exactement dix-sept secondes et – hop ! – la chaise comme la boîte retrouvèrent leurs dimensions premières.

— Hourrah ! exulta Joe en sautant de joie. Enfin, ça y est !

Il renouvela l'expérience avec une coupe que lui avait value un match de football où il s'était particulièrement distingué. Au bout de dix-sept secondes, la chaise était de nouveau miniaturisée et le trophée, de la taille d'une graine de moutarde, mais une pression sur le bout vert les ramena à leurs proportions normales.

Alors, sortant de sa poche un portefeuille de cuir noir, Joe lui fit prendre sur la chaise la place du trophée, sans se soucier le moins du monde que le portefeuille contînt quelque cent dollars en billets. Après être devenu presque invisible sous l'action de la machine, le portefeuille sortit lui aussi intact de l'expérience.

À cet instant, alors que Joe cherchait sur quoi se livrer à un nouvel essai, il entendit frapper à la porte de la pièce.

— Oui ? lança-t-il avec impatience. Qui est-ce ?

— C'est moi, Willie. Je peux entrer ?

Les mots « Non ! Je suis occupé ! » n'allèrent pas au-delà des lèvres de Joe, cependant que son regard prenait un soudain éclat.

— Mais oui, bien sûr ! Entre, Willie !

La porte pivota sur ses gonds, livrant passage à Willie suivi de Miss Susie. Joe vit bien la chatte se faufiler dans la pièce mais, surexcité comme il l'était, il n'en eut cure.

— Qu'y a-t-il, Willie ? Qu'est-ce que tu veux, mon gars ?

— J'aimerais te parler, si ça ne te dérange pas…

— Mais voyons ! Pourquoi cela me dérangerait-il ?

Allant au-devant de son frère, Joe le poussa doucement vers la chaise où il avait précédemment posé les flocons d'avoine, la coupe et le portefeuille.

— Assieds-toi, Willie. Qu'est-ce qui te tracasse ?

S'asseyant docilement, Willie se mit à parler du mariage, disant que Susan lui avait demandé d'être leur témoin. Hochant la tête et égrenant des « Euh, bien sûr… Pourquoi pas, Willie ? » Joe, mine de rien, était retourné près de la table de ping-pong.

Et là, tout en disant « C'est une excellente idée, Willie ! Quel meilleur témoin pourrions-nous choisir ? Tu es mon frère, non ? » Joe appuya subrepticement sur le bouton rouge.

Le bourdonnement se déclencha.

Miss Susie, qui avait tout observé avec une fixité attentive, poussa soudain un miaulement suraigu et, tel un missile lancé par un Scud de Saddam Hussein, se jeta impétueusement contre la poitrine de Willie, le faisant choir de son siège, renversant la chaise du même coup. Elle-même reprit contact avec le sol quelque deux mètres plus loin, la queue gonflée, tandis qu'un feulement digne d'un tigre du Bengale jaillissait entre ses crocs étincelants.

Avec un « Merde ! » trahissant sa contrariété, Joe se précipita pour relever la chaise et y faire rasseoir son frère. La machine continuait à bourdonner.

Treize secondes… Quatorze… Quinze.

Joe se pencha pour redresser la chaise. À un mètre de là, Willie demeurait étendu par terre, pas encore revenu de sa surprise.

Seize.

Joe remit la chaise bien en place et se tourna vers Willie.

Dix-sept.

Et soudain tant Joe que la chaise devinrent dignes d'une maison de poupée. Une petite, une très petite maison de poupée.

Au même moment, Willie chercha péniblement à se relever, si bien qu'il ne vit pas Miss Susie jaillir comme une flèche de sous la table de ping-pong et n'entendit pas davantage le « crunch » que fit la mâchoire de la chatte en se refermant. Tout ce dont il eut conscience lorsqu'il se retrouva debout, c'est que la machine sur la table de ping-pong avait cessé de bourdonner et que son frère Joe s'était éclipsé, cependant que sa chatte bien-aimée était assise près d'une réplique miniature de la chaise qu'il avait précédemment occupée.

Et Miss Susie se léchait les babines, comme après un bon repas.

Le mystère de la disparition de Joe Elliott ne fut jamais élucidé. Les journaux en firent leurs choux gras et à la télévision, un *reality-show* lui fut consacré. Les producteurs de cette émission insistèrent même pour que Willie et Susan – à présent mariés – y viennent discuter des faits, et l'argent qu'ils touchèrent pour cette participation les aida à meubler leur nouveau

home.

Le sentiment général était que durant que Willie gisait hébété sur le sol, juste après que Miss Susie l'avait fait tomber de la chaise, Joe avait finalement décidé qu'il ne tenait pas à s'engager dans les liens du mariage en épousant Susan et qu'il avait profité des circonstances pour aller se perdre dans la nature.

Le lendemain de sa disparition, Miss Susie, la chatte, parut avoir des ennuis d'ordre digestif et, bien sûr, Willie la conduisit aussitôt chez le vétérinaire.

— Si je ne te connaissais pas si bien, Willie, dit l'homme de l'art, je penserais que tu lui as donné quelque saleté à manger, le contenu d'une boîte ouverte depuis trop longtemps, par exemple. Mais ce qui a probablement dû se produire, c'est qu'elle aura bouffé un insecte ou je ne sais quoi, comme cela arrive parfois aux chats les plus avisés.

Mais Miss Susie se remit aisément de cette indisposition et elle vit maintenant heureuse avec Willie et Susan, dans leur nouvelle maison, de l'autre côté de la ville.

N'ayant aucune idée de ce que pouvait être l'appareil installé sur la table de ping-pong et ne sachant qu'en faire, M. et Mme Elliott le bazardèrent chez un brocanteur, auquel ils vendirent aussi la chaise minuscule, dont ils s'étaient demandé d'où elle pouvait bien provenir.

Six mois se sont maintenant écoulés depuis la disparition de Joe, Susan enseigne dans une école et Willie continue de vendre des voitures. Mais à présent ce sont des voitures neuves, dans un centre de premier ordre, et il manifeste de telles qualités qu'il ne saurait tarder à monter en grade.

Comme quoi, on ne saurait jurer de rien, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, le poète John Gay n'a-t-il pas écrit :

Tout me paraissait démontrer que la vie est une plaisanterie
Mais, à présent, j'en ai la certitude et vous le garantis !

The Hard-Luck Kid□
Traduction de Maurice Bernard Endrèbe

© 1992, Bantam Doubleday Dell Magazine.

PERDU DE VUE

par CAROLINE B. COONEY

« Pour l'amour du ciel, Jennie ! cracha Garth entre ses dents, est-ce que tu ne pourrais pour une fois, rien qu'une seule fois, *laisser les meubles à leur place !*

— Oh, Garth chéri, je suis désolée que tu te sois écorché le tibia. Je ne…

— Écorché le tibia ! J'ai failli me casser la jambe, oui ! Et tu l'as fait exprès.

— Non, Garth, je ne l'ai pas fait exprès. Tu ne trouves pas qu'on circule beaucoup plus facilement dans la pièce avec la table basse à cet endroit ? Ce n'est tout de même pas ma faute si tu n'as pas pris la peine d'allumer la lumière avant d'entrer.

— Tu organises une course d'obstacles ou quoi ? Si j'ai le malheur de rentrer chez moi sans lampe électrique et sans un plan, je risque à tout instant de me blesser.

— Garth, je t'ai dit que j'étais sincèrement désolée. Montre-moi ta jambe. Regarde, la peau n'est même pas égratignée et…

— Ça suffit, Jennie.

Elle se tut, remplaçant le flot de paroles par un flot de larmes. Mais elle les cacha à Garth. Se relevant d'un pas mal assuré, elle retourna dans la cuisine pour faire réchauffer le dîner de son mari. Ils ne se parlaient plus, malgré tous les efforts de Jennie. Elle ne comprenait pas la raison de la froideur de Garth, à moins que ce ne fût à cause des jumeaux.

Dès le départ, il ne voulait pas d'enfant, et l'arrivée des jumeaux lui était apparu comme le comble de la trahison.Ces deux petites créatures faméliques et braillardes, le corps couvert d'éruptions cutanées de toutes sortes représentaient aux yeux de Garth l'insulte suprême.

Jennie avait ri tout d'abord, quand il l'avait accusée d'avoir volontairement fait brûler les lasagnes (elle avait conduit un des jumeaux chez le médecin pour une violente douleur à l'oreille et oublié d'éteindre le four) ou quand il l'avait accusée d'avoir laissé traîner délibérément une couche sale dans les toilettes (personnellement, Jennie estimait qu'une seule couche sur trois douzaines par jours, et cela en dix-sept mois, constituait un excellent record), en revanche elle ne put s'empêcher de protester quand Garth lui reprocha d'avoir volontairement donné naissance à des jumeaux. Mais quand elle avait voulu lui faire remarquer qu'il faut être deux pour ce genre de choses, il lui avait répondu « Ferme-la, Jennie », et c'est à partir de ce moment-là qu'il avait commencé à rentrer tard du travail. Tous les soirs. Toute la semaine. Si bien que lorsque les jumeaux étaient au lit et qu'elle disposait enfin d'un moment de repos bien mérité, Jennie n'avait personne avec qui partager ce silence.

C'est à cette époque qu'elle décida de se consacrer à l'aménagement des pièces.

Jennie aurait été bien en peine de définir la satisfaction que lui procurait le fait d'agencer des meubles. Un beau matin, elle décidait que le salon serait beaucoup plus accueillant si, au lieu de faire face à la cheminée, le canapé était disposé face à la baie vitrée au sud, et si elle installait les deux étagères de chaque côté du piano, au lieu de les faire se regarder comme deux sentinelles, ou si elle mettait le tableau dans la chambre pour accrocher la broderie à la place.

Quant à l'effort nécessaire au déplacement des meubles, en appliquant les principes bien adaptés de la dynamique des corps, elle n'était jamais fatiguée, au contraire, elle se sentait étrangement purifiée. Quand elle nettoyait avec l'aspirateur une portion de moquette mise au jour par la nouvelle disposition de la pièce ou qu'elle époussetait les surfaces des meubles orientées différemment, elle éprouvait un sentiment de propreté et d'épuisement.

Garth détestait cette manie. Mais c'était la seule distraction de Jennie, outre la vue que lui offrait sa baie vitrée (Oh, comme elle aimait cette vue), le seul petit plaisir qu'elle s'autorisait, mais Garth ne cessait de la critiquer. « Tu le fais exprès pour me mettre en colère ! » criait-il.

« Non, c'est faux ! Je t'assure ! La pièce est plus agréable comme ça, Garth. Viens donc t'asseoir près de moi sur la causeuse, mon chéri. »

« Les causeuses sont faites pour causer. Je parie qu'il n'y a plus de bière au frais ? »

— Où étais-tu passée ? rugit Garth. Je rentre à cinq heures et demie comme tu me le demandes sans cesse, et qu'est-ce que je trouve ? La maison sens dessus dessous, des meubles dans tous les coins, la porte du palier grande ouverte, et personne dans l'appartement.

— Je… je suis désolée, Garth.

Elle se débattait avec les jumeaux. Garth ne fit rien pour l'aider.

— Qu'est-il arrivé à Kate ? demanda-t-il.

— Oh, Garth, c'était affreux. J'étais en train de déplacer les meubles, et tu sais que, d'habitude, je place toujours le petit banc contre le mur avec les oreillers empilés par-dessus, et tu n'ignores pas combien Kate et Alec aiment se jeter contre les oreillers, comme toi tu te jettes dans ton fauteuil inclinable ; ils adorent t'imiter, tu le sais, et…

— Dépêche-toi d'en venir au fait, s'il te plaît. Je découvre ma fille avec des points de suture au menton, et toi tu me parles de la disposition des meubles !

— Justement, Garth !

Au bord des larmes, Jennie essayait d'asseoir les enfants dans leurs chaises hautes, en cherchant ce qu'elle pouvait bien leur donner à manger rapidement, avant que Kate ne se remette à hurler.

— C'est entièrement ma faute, Garth. J'ai déplacé le petit banc, et quand Kate a voulu imiter son papa et se jeter contre les oreillers, il n'y avait plus rien derrière, alors elle est passée à travers les oreillers et son menton a cogné contre le coin du meuble stéréo. Oh, c'était affreux !

Renonçant à chercher un plat compliqué, chaud et nourrissant, Jennie remplit deux bols de corn flakes.

— … Il y avait du sang partout, ajouta-t-elle ; la pauvre chérie était ouverte jusqu'à l'os. Elle souffrait, et c'était entièrement ma faute. Et chez le docteur, ils l'ont attachée sur cette abominable petite table avec des bandes de tissu pour l'empêcher de gigoter, ensuite ils lui ont fait quatre points de suture sans même lui donner un médicament contre la douleur.

Elle versa le lait sur les céréales et ajouta dans chaque bol une grosse cuillerée de compote de pommes. Aussitôt, Alec s'empressa de retourner le sien et tout le contenu éclaboussa la chaussure de son père.

Garth, qui n'avait pas eu le temps de retirer son pied, regardait la compote de pommes goutter sur ses lacets noirs.

— Dieu m'est témoin, Jennie, tu le fais exprès !

Elle n'eut pas la force de lui répondre.

D'un geste brusque, il ouvrit la porte du réfrigérateur.

— Il n'y a plus de bière au frais, Jennie. C'est la deuxième fois cette semaine. Pourquoi est-ce que je me tue au travail à ton avis ? Pour que tu te prélasses dans le luxe ? Sincèrement, je commence à en avoir plus qu'assez, Jennie.

— Mais, Garth…

— Arrête un peu avec tes « Mais, Garth… » Tu prends un malin plaisir à me gâcher la vie. Puisque c'est comme ça, je vais dîner dehors.

L'appartement se composait seulement de quatre pièces, mais elles étaient vastes, et Jennie estimait qu'elle avait ainsi déjà suffisamment de ménage à faire. La cuisine était une sorte de couloir étroit, orange et blanc, pouvant accueillir deux chaises de bébé dans le coin repas. Jouxtant la cuisine, il y avait le living-room en L, la pointe du L servait d'entrée, l'angle faisait office de salle à manger, la barre la plus longue était un agréable rectangle ensoleillé qui dominait la ville.

L'immeuble se dressait au bord d'une colline abrupte, source d'inquiétude chaque fois qu'elle sortait les jumeaux ; heureusement, ils se contentaient pour l'instant de s'amuser dans les limites du terrain de jeux grillagé. La vue offerte par la grande baie vitrée qui allait du sol au plafond ravissait Jennie, et quand les jumeaux faisaient la sieste, elle se préparait un petit en-cas sur un plateau avec le minuscule service à thé en porcelaine que sa mère avait acheté lors de la vente des fournitures du « Queen Mary ». Et elle s'asseyait face à la fenêtre pour regarder passer les trains, le port rempli de bateaux de plaisance, la fumée s'échappant de la centrale électrique, les enfants qui jouaient dans la cour de l'école primaire. Elle aimait ce décor. Elle le connaissait par cœur.

Maintenant que Garth était ressorti, que les jumeaux étaient couchés, elle inspecta le living-room et, de nouveau, ressentit le besoin de changer des choses. Elle épousseta et déplaça un cendrier. Elle échangea un bouquet de fleurs séchées contre une pile de magazines. Mais ça ne suffisait pas ; elle n'était pas satisfaite.

Elle contempla la vue magnifique. Garth avait envie de déménager. Il ne supportait plus ces grands immeubles bâtis à moindres frais. Il rêvait de vivre dans une de ces résidences en copropriété, avec des jardins comme à Stamford. Où elle aurait des portes-fenêtres coulissantes donnant sur un bout de pelouse, et faisant face au même bout de pelouse et aux mêmes portes-fenêtres coulissantes de leurs voisins. Jennie pensait qu'elle ne pourrait pas le supporter. Très bien, répondit Garth, il restait les copropriétés de Greenwich. Où elle pourrait contempler toute la journée un carrefour, en écoutant la circulation sur la voie express.

« Tu fais exprès de ne pas être d'accord avec moi ! déclara Garth quand elle émit des réserves. Dieu m'en est témoin, Jennie, tu fais exprès de me contrarier. »

Elle but une gorgée de thé. Il avait refroidi. Dehors, en contrebas, un train débarqua ses passagers.Les mouettes virevoltaient dans la fumée de la centrale électrique, une voiture de police s'arrêta devant un vieil immeuble abandonné au pied du précipice.

Finalement, Jennie décida de changer les bibelots qui décoraient la pièce. Sur la petite étagère au-dessus du canapé, elle installa la grosse pendule ancienne que Garth avait achetée à l'automne dernier dans une vente aux enchères. Quant au plat et à l'assiette d'étain qui se trouvaient à cet endroit, elle les emballa dans un morceau de tissu pour les ranger dans un placard. Quand elle les ressortirait dans quelques mois, elle aurait le plaisir de les retrouver, comme si elle venait de les acheter.

Mais maintenant la pièce lui semblait déséquilibrée, aussi déplaça-t-elle le canapé de quelques dizaines de centimètres, elle redressa légèrement le fauteuil inclinable, et orienta différemment la table basse. Voilà. C'était beaucoup mieux.

Il était inévitable qu'en rentrant tard, dans le noir, et voulant se laisser tomber dans son

fauteuil inclinable, Garth se cogne violemment contre l'étagère.

— Jennie ! beugla-t-il.

Elle tomba du lit, le vacarme résonnait encore dans ses oreilles endormies par les somnifères.

— Oh, Garth, se lamenta-t-elle en entrant dans le living-room, la pendule est cassée.

Garth alluma l'électricité. Les morceaux de la pendule étaient éparpillés sur le sol. Il y avait du verre partout. La fine barre du balancier s'était brisée et un des contrepoids, en tombant, avait ébréché la table basse. Apercevant enfin son fauteuil, Garth s'y précipita avec sa force habituelle, et il poussa un cri de fureur lorsque le dossier vint heurter le mur.

— Bon sang, Jennie, tu l'as encore mis trop près du mur. Combien de fois devrai-je te supplier de ne plus déplacer les meubles. La pendule est brisée et tu l'as fait *exprès !*

— Non, Garth, je t'assure ! Je suis désolée !

Pendant plusieurs semaines, elle ne déplaça plus le moindre meuble. Alec et Kate se mirent à grandir, ils firent une crise de diarrhée, et à peine leur achetait-elle des paires de chaussures que celles-ci étaient déjà trop petites.

Garth ne pouvait supporter de les voir aussi sales.

« Fais-moi signe quand ils auront cinq ou six ans, dit-il, à ce moment-là, j'accepterai de m'occuper d'eux. » Le soir, il ne rentrait jamais à la maison avant neuf ou dix heures, et le matin, il partait avant que les enfants se réveillent. Les journées de Jennie se fondaient dans une succession ininterrompue de couches et de nez pleins de morve.

Son seul réconfort, elle le trouvait dans sa grande baie vitrée. Admirant la vue de Norwalk Harbor, elle songeait que les jumeaux deviendraient rapidement d'adorables petits enfants, avant même qu'elle s'en aperçoive. Garth cesserait d'être de mauvaise humeur et tout redeviendrait comme avant.

— J'ai pris une option d'achat sur cette résidence en copropriété, déclara Garth. Fini de payer des loyers. On a suffisamment jeté l'argent par les fenêtres.

Jennie le regarda d'un air hébété.

— Quelle résidence ?

— Celle de Greenwich. J'ai dégoté un appartement bon marché au rez-de-chaussée. Personne n'en veut à cause de la vue.

Il se jeta dans son fauteuil et avala une grande rasade de bière.

— Sur quoi donnent les fenêtres ? interrogea Jennie.

— Sur le parking, répondit Garth.

Il ferma les yeux, avec un grand sourire, et il s'endormit en tenant à la main sa canette de bière.

Quand le soleil se leva le lendemain matin, Jennie s'approcha de sa baie vitrée. Des traits de lumière scintillaient sur les eaux bleu foncé de l'embouchure de Long Island. Un train se remplissait de banlieusards matinaux. De minuscules filaments de nuage décoraient un ciel pâle.

Garth était déjà parti. Les jumeaux n'étaient pas encore levés.

Par automatisme, elle ramassa la canette de bière par terre et s'en fut la jeter dans la poubelle. Une vue sur un parking. Soudain, elle eut envie de briser quelque chose appartenant à Garth, ou bien de s'en prendre à Garth lui-même, et elle fut effrayée par la violence de sa

réaction. Ses mains tremblaient. Elle s'empara d'une tasse à café pour essayer d'y remédier, sans résultat.

Jennie se surprit ensuite à passer l'aspirateur, à déplacer les meubles, les livres, à changer les cadres. Sa colère se dissipa. Comme toujours, le nouvel aspect de la pièce lui donnait l'impression d'être purifiée. À l'aide du produit à vitres, elle effaça les traces de doigts qui se trouvaient entre elle et la vue de Norwalk Harbor. Résultat, elle était épuisée avant même que les jumeaux ne se réveillent.

Pour une fois, Garth rentra de bonne heure ; la porte à peine refermée, il s'exclama :

— Ça y est, j'ai obtenu le crédit ! On va pouvoir déménager. Tu peux commencer à faire les cartons. Tu peux même déplacer tous les meubles que tu veux. Pour une fois, je m'en contrefiche.

Abasourdie, Jennie, qui s'apprêtait à lui sortir sa bière, resta plantée devant le réfrigérateur ouvert. Il avait programmé leur déménagement sans même lui demander son avis. Son seul plaisir dans la vie était la vue qu'elle avait de sa fenêtre, et voilà qu'il la lui enlevait. *Il le faisait exprès.*

Appuyée contre la blancheur lisse du réfrigérateur, elle se mit à pleurer. Les jumeaux cognèrent avec leurs cuillères sur leurs chaises de bébé, projetant une giclée de purée de petits pois sur le linoléum.

Jennie pénétra dans le salon pour apporter sa bière à Garth, juste à temps pour le voir se jeter dans son fauteuil inclinable. Mais elle l'avait placé trop près de la fenêtre. L'élan de son corps lourd suffit à projeter le fauteuil à travers la vitre, et tous deux, Garth et son cher fauteuil, se trouvèrent précipités dans le vide, avant de s'écraser dans l'allée de l'immeuble situé tout en bas.

D'un pas mal assuré, Jennie s'approcha de la fenêtre brisée. Déjà Norwalk Harbor réagissait. Des gens qui avaient assisté au drame se rassemblaient. Un train qui déversait ses banlieusards sembla s'arrêter plus longtemps que d'habitude.

Finalement, nous n'irons pas vivre dans cette résidence, songea-t-elle. Quelle bonne idée j'ai eue. Et je ne l'ai même pas fait exprès.

Elle remit la bière au frais, essuya un peu de pomme de terre dans l'oreille de Kate, remplit la bouilloire d'eau pour son thé, puis elle appela une ambulance.

The View of Norwalk Harbor□
Traduction de Jean Esch

© 1978, Davis Publications.

JUSQU'À MARDI

par JEREMIAH HEALY

1

La ville de Cambridge, dans le Massachusetts, abrite l'université d'Harvard, des restaurants installés dans des boutiques et des gens persuadés que les éditoriaux d'Anthony Lewis ont vraiment un impact sur les lecteurs. Les deux hommes assis en face de moi vivaient à Cambridge, mais ils me donnaient plutôt l'impression d'être le genre à lire le *Wall Street Journal* que le *New York Times.*

Celui de droite, Michael Atlee, était architecte. Un grand maigre tout en angles, avec des cheveux bruns qui commençaient à grisonner aux tempes. Sa luxueuse veste de tweed bleu, sa cravate rouge vif et son pantalon un peu trop clair par rapport à la veste ne lui allaient pas si bien que ça. Il tenait sa pipe par le fourneau, sans manifester la moindre intention de l'allumer.

Son voisin suintait l'avocat par tous les pores. Thayer Lane, Esq., lisait-on sur sa carte de visite, suivi des noms des quatre partenaires de son cabinet d'avocats et d'une adresse huppée. Mince, les cheveux noirs, il portait l'uniforme du pouvoir, un costume trois-pièces anthracite à fines rayures blanches et une cravate à impression cachemire d'un ton discret.

Je leur donnais une petite cinquantaine d'années. Ni l'un ni l'autre ne semblait particulièrement enchanté d'avoir rendez-vous le lendemain du 1er mai dans le bureau composé d'une seule pièce de l'agence JOHN FRANCIS CUDDY, ENQUÊTES CONFIDENTIELLES, comme on pouvait le lire sur la porte.

Les présentations faites, Lane prit la parole :

— Monsieur Cuddy, nous sommes ici pour une affaire qui ne peut être portée devant la police. Vous nous avez été hautement recommandé, en particulier sur le plan de la loyauté et de la discrétion.

— Je vous remercie.

— Je dois vous préciser quelque chose. Bien que M. Atlee soit votre client, il éprouve certaines difficultés à s'expliquer en détail. Aussi m'a-t-il demandé de l'accompagner aujourd'hui.

Je regardai Atlee et lui demandai :

— Quel est votre problème ?

Atlee répondit :

— Thayer ?

Lane saisit la perche.

— M. Atlee, Michael, est architecte. Peut-être connaissez-vous certaines de ses réalisations ?

Lane cita cinq tours commerciales récemment construites. J'en connaissais deux. Selon moi, elles ressemblaient surtout à des poteaux électriques revêtus de robes de Tina Turner, mais je gardai mon opinion pour moi.

— Le problème aurait-il un rapport avec une de ces constructions ?

— Non, monsieur Cuddy, dit Lane. Je vais essayer de vous exposer la situation.

— Allez-y. Et je vous en prie, appelez moi John.

— John. (Lane répéta mon nom comme s'il avait peur de l'oublier.) John, êtes-vous marié ?

— Je suis veuf.

— Ah, désolé. Eh bien… (Lane prit une profonde inspiration.) Michael est marié. Mais il entretient également depuis trois ans une liaison avec une femme, Gina Fiore. Michael pense que Mme… que Gina a disparu. Il aimerait que vous la retrouviez.

Je regardai Atlee, qui tira sur sa pipe éteinte et souffla dans ma direction une fumée imaginaire. L'expression de son visage ne reflétait aucune émotion.

— Depuis combien de temps a-t-elle disparu ?

— Ce n'est pas très précis. Michael l'a vue pour la dernière fois jeudi passé, mais il n'a pas réussi à la joindre hier.

— Raconte-lui tout, demanda Atlee à son ami.

Lane lui jeta un coup d'œil et soupira.

— Chaque année, pour le 1er Mai, Michael organise une réunion familiale dans sa résidence d'été de Parker Pond, dans le Maine. Nous y partons tous le jeudi soir, grattons et repeignons les lieux pour les protéger des intempéries. Ensuite, nous nous reposons et tirons des pigeons d'argile le dimanche et le lundi.

— Vous tirez des pigeons d'argile sur le lac pendant le week-end du 1er Mai ?

— J'ai cinq hectares de terres, intervint Atlee. Nous ne gênons personne.

— Donc, elle pourrait aussi bien avoir disparu depuis six jours ? demandai-je, m'adressant à Atlee.

— Absolument.

— Ou seulement depuis une vingtaine d'heures.

— C'est justement là où je voulais en venir, intervint Lane.

— Peu importe, dit Atlee. Elle est partie.

— Où habite Gina ?

Atlee fit un signe de tête à Lane, qui reprit la parole.

— Gina habite dans un appartement de Revere Beach que Michael a acheté comme placement. L'un des termes de leur… arrangement est qu'elle doit être disponible à tout moment. Par téléphone et physiquement.

Charmant. Je m'adressai à Lane.

— Il y a un instant, vous avez dit « nous ».

— Pardon ?

— Vous parliez de cet événement familial, le week-end du 1er Mai au lac, mais vous avez dit « nous partons tous le jeudi soir ».

— Oh, oui… Michael est notre client mais c'est aussi mon meilleur ami. Nous partagions la même chambre à Harvard et avant cela, nous avons fait notre prépa ensemble à Choate. Michael et Winnie nous considèrent comme de la famille, ma femme et moi, et Seth est mon filleul.

— Winnie est votre femme et Seth, votre fils ? demandai-je à Atlee.

Il acquiesça de la tête et mordit le tuyau de sa pipe.

— Gina avait-elle une raison de partir ?

— Aucune.

Le ton était sans appel.

— Qui d'autre est informé de votre liaison avec Gina ?

— Une femme nommée Maria – nous ne connaissons malheureusement pas son nom de famille. Elle habite l'appartement voisin de celui de Gina, répondit Lane. Il semble qu'elle soit au courant de… euh…

— Quelqu'un d'autre ?

Atlee s'agita sur sa chaise. Je crus d'abord que c'était d'impatience. Mais il déclara :

— Seth est au courant. Ou il a des soupçons. Ce qui revient au même, j'imagine. Il nous a vus ensemble dans un bar du coin, voici quelque temps. Il traînait par là avec un copain de son équipe de natation. Ce n'est pas de chance, mais les choses sont ainsi.

J'eus l'impression d'avoir eu droit à l'un des discours les plus longs qu'Atlee ait prononcés depuis dix ans.

— Cela pourrait être utile que je lui parle ?

— Non.

Sans réplique.

— De toute manière, John, cela serait plutôt difficile, précisa Lane.

— Et pourquoi donc ?

— Voyez-vous, Seth est en troisième année à Stanford et le lendemain du 1er Mai, il part toujours aux aurores pour arriver à temps là-bas.

— Cet idiot tient à conduire sa Jeep pendant quatre mille kilomètres, expliqua Atlee. Il ne peut pas prendre l'avion comme tout le monde.

— Toujours est-il, poursuivit Lane, qu'il m'a téléphoné hier soir. Il se trouvait près de Pittsburgh et ne savait pas encore où il irait ensuite.

— Il vous a appelé ? m'étonnai-je.

— Je suis son parrain, répondit Lane d'un air offensé.

— D'accord. Bien, je vais avoir besoin d'une photo de Gina et de son adresse à Révère.

— Je n'ai pas de photo, dit Atlee.

— Je suis sûr que vous comprenez pourquoi, précisa Lane.

Avant que j'aie pu répondre, Atlee se pencha vers moi et déclara, en tapant sa pipe sur ma table pour souligner son propos :

— Vous devez comprendre une chose. Je tiens vraiment à cette fille. Je ne le laisse peut-être pas voir, mais j'y tiens. Et je veux que vous la retrouviez.

2

Révère Beach est un drôle de ramassis de cabanes de pêcheurs de clams alternant avec des tours modernes le long d'un ruban de plage et d'océan passablement pollués à une quinzaine de kilomètres au nord de Boston. Je brandis la clé que m'avait donnée Atlee sous le nez du gardien chargé de la sécurité, qui me sourit avec déférence et agita son magazine pour m'indiquer que je pouvais entrer dans le hall. Je pris l'ascenseur jusqu'au neuvième étage.

L'appartement 9A se trouvait au bout du couloir. J'eus quelque difficulté avec la serrure, qu'il me fallut titiller, ainsi que le bouton de porte, à deux reprises avant qu'elle ne cède. À l'intérieur, l'appartement était spacieux, bénéficiant d'une vue époustouflante sur l'océan Atlantique grâce à la baie vitrée qui ouvrait sur un petit balcon. Style Ikea pour le canapé et les fauteuils, rampe de spots au plafond et étagères murales abritant la chaîne stéréo, la télévision et même quelques livres.

Je passai dans la chambre et m'approchai de deux ou trois photos encadrées, sur la commode, qui avaient attiré mon regard, lorsque je crus entendre un bruit furtif du côté de la porte d'entrée. J'avais à peine fait deux pas qu'une femme impeccablement bronzée apparut en bikini dans l'embrasure de la porte du salon. Elle leva un minuscule automatique vers moi et

déclara : « Mon petit ami m'a dit de simplement continuer à tirer jusqu'à ce que le type s'effondre. »

J'ai immédiatement saisi l'allusion.

— Gina et moi surveillons mutuellement nos appartements, vous comprenez ?

— Excellent système.

— Écoutez, je pourrais au moins vous préparer un verre, non ?

Elle se donnait un mal fou, un peu trop, même, pour faire oublier la scène du revolver. Ma carte d'identité de détective privé l'ayant convaincue que je n'étais pas un véritable voleur, elle se présenta gentiment : Marla, la voisine de palier. J'avais tout vu, sauf la penderie de la chambre, et n'avais rien trouvé d'intéressant. Marla me regardait maintenant fourrager dans les robes, les pantalons et les chaussures de Gina.

— Alors, comme ça, Mikey s'imagine que Gina l'a plaqué, hein ?

J'aimais bien sa façon de l'appeler « Mikey ». Par dessus mon épaule, je lui demandai :

— C'est ainsi que vous voyez les choses ?

— Sans me prévenir ? Et en laissant toutes ses affaires derrière elle ? (Elle marqua une pause.) C'est difficile à dire. Pourtant, Gina était assez agitée, ces derniers temps.

Je cessai de fouiller et me retournai vers elle.

— Agitée ?

— Ben, ce n'est pas toujours facile d'être le repos du guerrier de quelqu'un, vous savez. Attendre un coup de fil, organiser toute sa vie en fonction d'un déjeuner ici ou là, d'un après-midi de délices.

— Est-ce qu'elle aurait pu partir de son plein gré ?

— Ça m'étonnerait. Gina aimait bien que quelqu'un s'occupe d'elle, même si ça devait être un taré comme Mikey.

— Que voulez-vous dire ?

— Bah. Nous avons fait une sortie à quatre il y a quelques mois. Avec elle, Mikey, et ce type qui se faisait appeler Jim. Nous sommes allés faire de la voile à Swampscott, comme s'ils avaient peur de se montrer dans un endroit chic comme Marblehead, des fois qu'un de leurs copains de la haute les surprendrait en compagnie de deux minettes de Révère, peut-être.

— Et ce Jim, vous l'avez revu ?

— Non, mais comme je vous disais, c'était pas son vrai nom. Cet imbécile, il nous a conduits jusque là-bas dans sa grosse Mercedes verte, en s'imaginant sans doute qu'on était trop bêtes pour vérifier sa plaque minéralogique.

— Vous vous êtes renseignée sur sa plaque ?

— Ouais. Il se trouve que c'est un autre gros bonnet de Cambridge, affublé du nom de, tenez-vous bien, « Thayer Lane ».

(Tiens, tiens, M. Lane.)

— Et ce Lane, il avait l'air de s'intéresser à Gina ?

— Peut-être bien. Remarquez que je me suis drôlement occupée de lui, ce jour-là, vous pouvez me croire. Pourtant, je n'en ai plus jamais entendu parler. Ce bon vieux Jim.

— Gina vous a déjà parlé du fils d'Atlee ?

— Pas vraiment. Sinon pour dire que le père et le fils ne s'entendaient pas très bien.

— Ça arrive dans les meilleures familles.

— Ça, vous pouvez le dire. (Son ton s'altéra.) Vous avez des rendez-vous urgents, cet

après-midi ?

Je replongeai la tête dans le placard. Il contenait trois sacs de voyage assortis, mais il paraissait en manquer un, juste au-dessus du plus petit.

— Eh bien, vous ne m'avez pas répondu.

— Marla, dis-je en désignant les sacs, est-ce que Gina possède toute la série ?

Elle s'approcha de moi, plus caressante que ma question ne le nécessitait. « Euh… Gina se sert du deuxième quand elle se déplace pour la journée. » Marla s'était enduit le corps d'une lotion à la noix de coco.

— Vous voulez dire, quand elle ne passe pas la nuit dehors ?

Marla recula sans répondre. Lorsque ses jambes rencontrèrent le lit, elle se laissa aller en arrière en s'appuyant sur les coudes d'un mouvement fluide et langoureux, puis baissa les paupières d'un air suggestif.

— Ça ne prend pas forcément la nuit entière, mon chou.

J'allai vers la commode et saisis une des photos. Une fille aux cheveux bouclés, plus ou moins de l'âge de Marla, qui clignait de l'œil à l'objectif.

— C'est Gina ?

Elle passa sa langue sur ses lèvres.

— Oui.

— La photo est récente ?

— Elle a les cheveux un peu plus courts. Maintenant, parlons de vous – et de moi.

Je crois qu'elle était en train de rire quand je sortis par la grande porte.

J'étais debout, les mains dans les poches. « Mme Feeney m'a dit leur nom, mais c'était en latin, et j'ai oublié. »

Que reste-t-il de tout ce que tu as appris en servant la messe ?

Mon regard alla des fleurs pourpres dont les pétales viraient au jaune à la pierre tombale. Elizabeth Mary Devlin Cuddy.

Ce n'est pas ainsi que tu vas m'aider, Beth.

Quel est le problème ?

Je le lui dis.

La maîtresse d'un architecte. Sordide.

Et ça ne va pas s'arranger.

Pourquoi ?

Demain, j'ai l'intention d'aller voir sa femme pour lui parler de leur fils.

3

Le lendemain matin, je m'arrêtai au bureau pour prendre un dossier en papier kraft et quelques documents. Ensuite, j'empruntai Mémorial Drive en direction de Cambridge. La maison des Atlee se trouvait dans une de ces petites rues qui donnent dans Brattle. Un mini-manoir agressivement conventionnel, entouré d'une clôture presque aussi haute que les arbres qu'elle protégeait. Arrivé au portail de fer forgé, j'appuyai sur un bouton d'interphone et, une minute plus tard, entendis une voix féminine et métallique :

— Oui ?

— Mme Atlee ?

— Oui ?

— Je m'appelle John Cuddy. Je suis détective privé et je viens vous voir au sujet de votre fils.

— Mon fils ? Il s'est passé quelque chose ?

— Non, madame, pas du tout. C'est seulement que, eh bien, ce serait plus facile si je pouvais vous montrer le dossier.

Je perçus une hésitation, puis le grésillement du vibreur et enfin le déclic après lequel on peut pousser la grille.

— Ainsi, selon vous, mon fils aurait été témoin d'un accident ?

— Oui, madame.

Je fis glisser le dossier jusqu'à elle, retenant avec l'index une feuille qui se trouvait au milieu de la liasse maintenue par une reliure spirale. L'ayant trouvée, elle commença à lire.

Elle avait à peu près le même âge que son mari et des cheveux blond cuivré sévèrement tirés en arrière. Sa robe toute simple soulignait la fermeté de sa charpente. Une femme saisissante, pas vraiment belle, qui devait être très performante à cheval, vu la quantité de coupes de bronze alignées sur les étagères. Les autres trophées devaient récompenser des victoires en natation et au tir à la cible.

— Mais ceci n'est pas l'écriture de mon fils !

— Non, madame, c'est l'écriture de notre M. Green, qui n'est d'ailleurs plus notre M. Green, vu qu'il a commis tellement de gaffes, en particulier ce jour-là, quand il a recueilli la déclaration de votre fils sans la dater ni la lui faire signer.

Elle secoua la tête et me rendit le dossier.

— Eh bien, monsieur, je suis sûre que si Seth était, là, il serait ravi de vous aider, mais il est parti mardi pour la Californie.

Mon visage s'allongea.

— Mon Dieu, madame Atlee, cette affaire va bientôt passer devant le tribunal… Vous n'avez pas un numéro de téléphone où je pourrais le joindre ?

— Si. Enfin, non… Pas pendant quelques jours. Voyez-vous, il retourne à Stanford en voiture en passant par là, mais ce qu'il aime, en fait, c'est prendre les petites routes et s'arrêter où il veut.

— Est-ce qu'il vous appelle ?

— Cela arrive. Pas toujours. Si nous avons de ses nouvelles, nous pourrions lui demander de vous téléphoner, mais ce sera probablement tard dans la nuit, ou peut-être même pas du tout.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre qu'il soit susceptible d'appeler ?

Elle réfléchit.

— Oui. Son ami Doug Cather. Seth et Doug ont fait partie de la même équipe de natation quand ils étaient en prépa. Doug est à Harvard, maintenant.

Mon regard la dépassa pour atteindre une photo, sur la cheminée. Un portrait de famille représentant Atlee, plus jeune, avec sa femme et devant eux, assis, un adolescent.

— Est-ce lui, sur la photo ?

Elle se détourna un instant, puis me regarda : « Oui. » Se rembrunit et demanda : « Y a-t-il autre chose ?

— Non, non. Il a l'air sympathique.

Doug Cather habitait Kirkland House, une résidence universitaire nichée près de la rivière Charles. C'était un grand type bien baraqué, mais complètement chauve.

— Nous nous rasons le crâne.

— Mais pourquoi ?

— Pour la natation. Cela réduit l'effet de freinage de l'eau sur notre corps.

On ferait n'importe quoi pour notre bonne vieille université, n'est-ce pas ? Enfin, Cather goba parfaitement mon histoire d'accident bidon.

— Non, je n'ai aucune nouvelle de Seth. D'ailleurs, c'est bizarre.

— Vous êtes si souvent que ça en contact ?

— Pas vraiment. Mais il me téléphone toujours au moment de repartir pour la fac, et je m'attendais plus ou moins à ce que ce soit hier. J'ai manqué des cours et tout.

— Attendez une minute. Je croyais que Seth était parti pour la Californie mardi. Hier, c'était mercredi.

Le visage de Cather s'assombrit.

— Vous êtes en train de me cacher quelque chose, lui dis-je.

— Oui, mais c'est quelque chose qui, à mon avis, ne vous regarde pas.

— Quelque chose concernant Seth ?

— Oui.

— Écoutez, je ne vais pas vous chanter le grand air de la discrétion. Vous ne me connaissez absolument pas et vous vous demandez si vous pouvez me faire confiance.

— Exactement.

— Bien. Mon problème, en ce qui me concerne, c'est que je dois trouver votre ami. Soit vous m'aidez, soit j'emploie les grands moyens. Je m'adresse à d'autres gens, à son père, par exemple. Et du coup, je risque de déterrer des choses bien pires que celles qui m'intéressent. Tout ce que je peux dire, c'est que si vous me rencardez sur la situation, je ferai mon possible pour ne rien ébruiter.

Cather ne réagit pas.

— Nous avons besoin de Seth pour témoigner sur cet accident. Je ne vais pas répandre des bruits qui risqueraient de lui nuire.

— Ce n'est pas… (Pendant quelques secondes, il parut chercher du secours en lui même.) Je veux votre parole quoi qu'il arrive. Vous ne direz rien à personne ?

— Juré !

Il poussa un soupir de soulagement.

— Bien, voilà ce qui se passe. Après avoir eu notre examen de sortie de Choate, Seth et moi sommes partis en virée tout l'été. Un jour, nous décidons d'aller à Révère Beach, pour voir comment c'est de l'autre côté, vous me suivez ? Et puis, nous nous décidons à entrer dans ce bar. Je veux dire que nous étions loin d'avoir l'âge légal et que personne n'allait nous servir de l'alcool sans papiers d'identité, mais nous essayions quand même. Tout de suite, je repère le vieux de Seth, installé dans un box avec une nana vraiment dure, je veux dire aux dents drôlement longues, à peine plus vieille que nous. Au moment où j'allais dire quelque chose, Seth les voit et se fige. C'est un garçon plutôt impulsif. Alors il sort de là comme une fusée et n'ouvre plus la bouche pendant tout le trajet de retour.

— Qu'est ce que cela a à voir avec son expédition en Californie ?

— Écoutez, il ne fallait pas être Einstein pour comprendre ce que son père faisait là avec la fille, et je veux bien croire que Seth et lui ont eu une explication orageuse à ce sujet. Toujours

est-il que Seth a décidé de ne pas nager en compétition pour Stanford, comme s'il voulait punir son père. Seulement, chaque année, la famille se réunit à l'occasion du premier Mai, pour faire plaisir à sa mère. Or, voilà, chaque année, après être rentré à la maison à la fin du week-end, Seth retourne là-bas.

— Seth retourne là-bas ?

— Exactement. Il raconte à ses parents qu'il part à la fac, ce qu'il fait, à sa manière, mais pas sans être retourné à Parker Pond pour nager.

— Pour nager ?

— Oui. Il nage de la propriété à la petite île et il revient de même. C'est une sorte de rituel, j'imagine, pour se prouver qu'il peut encore couvrir la distance. Et peut-être pour évoquer le temps où il était plus jeune, et qu'il ignorait, hum, enfin, au sujet de son père…

— Et Seth aurait dormi dans le Maine mardi soir ?

— Certainement. Il faut près de quatre heures pour s'y rendre et il n'a pas dû quitter la maison de ses parents à Cambridge avant le déjeuner.

— Vous y êtes déjà allé, à cette maison de Parker Pond ?

— Bien sûr. Plusieurs fois.

— Pouvez-vous me dessiner un plan ?

4

Même avec le croquis de Doug Cather, j'ai dû m'arrêter dans une auberge au bord de la route pour demander des indications supplémentaires. Après un tournant, la chaussée pavée devenait du gravillon, auquel succédait vite la terre tassée. Puis je vis des traces de pneus sortir de la route, un chemin primitif qui passait sous une barrière blanche. Laissant la voiture, je marchai jusqu'à la barrière. Une seule barre horizontale, repeinte tout récemment, tenait par des gonds à l'un des poteaux. Il suffisait de la pousser vers l'intérieur.

C'était une belle journée chaude et il n'y avait d'autres bruits que ceux du vent dans les arbres et d'un pivert creusant un trou non loin de là. J'optai pour une approche plus discrète que ne l'aurait permis ma vieille Fiat. Je jetai ma veste de sport sur le siège avant et allumai les feux de détresse. Puis, me glissant sous la barrière, je commençai à marcher.

Le chemin faisait un crochet à droite pour assurer un peu d'intimité et quelques écarts de ci, de là, pour éviter des pins particulièrement impressionnants. J'aperçus l'arrière de la maison en dépassant le dernier gros arbre.

Une Jeep Wrangler était garée devant l'entrée d'un cabanon adjacent.

Me déplaçant sous le couvert des buissons, je m'approchai de l'appentis en veillant à ce qu'il reste entre moi et l'espèce de gros chalet qui se dressait derrière. Je m'arrêtai un instant pour écouter. Pas un seul bruit provenant de l'intérieur.

Arrivé devant la façade, je jetai un coup d'œil par la vitre de la porte couverte de toiles d'araignée. Des seaux de peinture, un râteau et une tondeuse à gazon, un bidon d'essence, etc. La Jeep était bourrée jusqu'au toit d'un ramassis de cartons et de cantines comme en ont les étudiants qui rejoignent leur fac.

Je contournai la maison. Chaque porte, chaque fenêtre semblait hermétiquement fermée. Le vent grondait sur le lac, poussant de petites crêtes blanches vers le rivage.

Je frappai à la porte de derrière, attendis, frappai derechef, plus fort cette fois. J'avais vue sur la cuisine. Je me servis d'une pierre pour briser la vitre et fus pris à la gorge par l'odeur

pestilentielle dès que la porte s'ouvrit. Hoquetant, je dus me boucher le nez. Puis j'attrapai un torchon qui séchait au-dessus de l'évier et fonçai vers le cabanon où j'imprégnai le tissu d'essence avant de m'en recouvrir le bas du visage. Ainsi paré, je retournai dans la maison.

Il gisait par terre dans la grande salle, sous une immense voûte. Un maillot de bain sec et une serviette étaient posés sur une chaise à côté de lui. Contre le corps, un fusil à double canon, dont la crosse était délicatement sculptée. L'index était encore sur la détente. Le visage avait volé en éclats, la tête n'était plus rattachée au cou que par les rares tendons épargnés par la déflagration. Seth Atlee, une marionnette irréparable.

Gina se trouvait sur les marches de bois de l'escalier qui reliait la salle à l'étage supérieur. Nue, elle avait pris l'autre balle entre les omoplates. Quand son nez avait heurté la dixième marche, elle était déjà morte.

La température ambiante de la maison était nettement plus élevée que celle de l'extérieur. Je décidai, malgré mon masque imbibé d'essence, de ne pas braver le destin en téléphonant de l'intérieur.

Je fermai la porte et redescendis lentement le chemin. Arrivé devant la barrière, je remarquai ce qui ressemblait à une traînée d'herbe sur la barre pivotante, du côté de la maison. La couleur verte se détachait ostensiblement sur la peinture blanche. Comme si quelqu'un avait éraflé la carrosserie de sa voiture en franchissant la barrière..

Je fis démarrer la Fiat et roulai jusqu'à l'auberge, où j'allais découvrir comment opéraient les représentants de la loi dans l'État du Maine.

5

L'enterrement fut fixé au samedi après-midi. La cérémonie devait commencer au funérarium de Massachusetts Avenue à Cambridge. J'y arrivai avec un peu d'avance et garai ma voiture à une rue de là. De nos jours, les gens viennent pleurer les suicidés et les assassinés en grand nombre. J'assistai à l'arrivée de Michael et Winnie Atlee, de Doug Cather, puis de Thayer Lane accompagné d'une femme qui devait être la sienne.

Quarante minutes plus tard, la foule ressortit de l'établissement funéraire et se répartit dans les voitures pour commencer la procession. Je laissai ma Fiat et me postai près de la Mercedes de Lane. De là, je voyais très bien l'avocat qui se trouvait sous le portique du funérarium. Légèrement penché en avant, il serrait des deux mains celles d'une petite femme âgée. Je captai son regard. Ses yeux lancèrent des éclairs. Je souris et m'inclinai. Il s'excusa et vint vers moi d'un pas raide.

— Maître.

— Monsieur Cuddy, vous ne trouvez pas un peu déplacé de venir ici aujourd'hui ?

— Ce que j'ai trouvé, c'est que Seth n'a pas tué Gina et qu'il ne s'est pas suicidé.

Lane cessa aussitôt de faire le bravache.

— Combien de temps espériez-vous gagner avant qu'on ne les découvre ? lui lançai-je.

— Je vous demande pardon ?

— Les corps, évidemment. Bien à l'abri dans la maison. La fac aurait fini par constater l'absence de Seth, mais qui aurait eu l'idée d'aller voir du côté du lac ?

— Puis-je savoir où vous voulez en venir ?

— Voyez-vous, plus on attend longtemps, plus il est difficile de déterminer avec précision l'heure d'un décès. Au bout de quelques semaines, personne ne s'avance au-delà d'une

estimation à un ou deux jours près.

— Monsieur Cuddy, il faut vraiment que je retourne…

— Vous n'aviez pas tellement envie que je me précipite à la recherche de Gina, après qu'Atlee eut perdu sa trace. Vous avez fait une sortie à quatre, un jour, avec lui, Gina et Maria. Gina était plutôt agitée, à l'époque, et vos regards se sont accrochés.

— C'est absurde.

— Mais Atlee est un gros client, et un vieil ami. Il vous fallait donc un endroit discret pour abriter vos ébats. Or rien n'était plus sûr que la maison d'été que vous aviez fermée la veille avec votre ami.

— Je ne vais certainement pas…

— En écouter davantage ? Pourtant, vous avez bien écouté jusqu'à maintenant, Lane. Un innocent aurait tourné les talons depuis longtemps.

Lane serra les mâchoires.

— Eh bien, terminez, alors.

— Vous ignoriez tout du bain rituel de Seth. J'imagine que vous étiez au lit avec Gina quand votre filleul a fait irruption au rez-de-chaussée. Il avait dû voir votre voiture. Est-ce qu'il vous a appelé : « Hé, oncle Thayer ? Tu es là-haut ? »

Lane avait maintenant l'air très mal à l'aise.

— Vous bondissez hors du lit, vous hâtez d'enfiler quelque chose. Mais Seth tient la forme, il grimpe les marches deux par deux. Vous prend pour ainsi dire la main dans le sac avec une femme en qui il reconnaît la maîtresse de son père. Il perd la tête, redescend comme une flèche au rez-de-chaussée, saisit un fusil. L'ayant chargé, il va remonter à l'étage pour laver la tache qui souille le seul lieu qu'il considérait comme inviolable, le sanctuaire familial.

— Non, non…

— Vous descendez dans la grande salle et vous essayez de le raisonner. Gina vous a suivi, elle est dans l'escalier. Vous en venez aux mains, le fusil oscille entre vous, il est pointé sur Seth au moment où le coup part. Seth s'effondre et Gina s'écrie : « Tu l'as assassiné ! » A moins qu'elle ne se mette à hurler, qu'elle hurle jusqu'au moment où vous la visez et elle…

— Vous ne pouvez pas prouver un mot de ce que vous avancez !

— Ah non ? dis-je en désignant le capot de la Mercedes. Ces éraflures, vous les avez faites en déplaçant la barrière pour repartir, mardi.

Il cligna des yeux, commença à frotter les traces pour les effacer.

— Elles… elles…

Une barrière fraîchement repeinte, deux jours plus tôt. Si vous aviez abîmé la carrosserie en repartant le lundi, votre femme s'en souviendrait. C'est le genre de chose qui gâche un week-end.

— Mais Seth m'avait téléphoné…

Je secouai la tête.

— Personne ne vous a appelé mardi soir, car Seth n' a pas appelé son copain mercredi matin comme celui-ci s'y attendait. Je suis persuadé que le médecin légiste a pu examiner les corps suffisamment tôt pour pouvoir situer les deux décès dans l'après-midi de mardi. L'excuse du téléphone aurait été parfaite d'ici quelques semaines. Mais aujourd'hui, elle va vous valoir la potence.

— Thayer ? Thayer !

Nous nous retournâmes en même temps.

Michael Atlee était en train de désigner la limousine de tête. À l'intention du parrain de son fils. Lane me dit à voix basse :

— Qu'allez-vous…

— Faire ? Je vais vous laisser une chance, Thayer. Mikey est votre meilleur ami, n'est-ce-pas ?

— Je… Oui, c'est vrai, mais…

— Eh bien, dans le courant des deux jours qui viennent, vous allez tout lui raconter.

— De l'argent ! C'est ça, vous voulez de l'argent !

— Je ne veux pas un sou, Thayer. J'ai été engagé pour trouver Gina Fiore. Je l'ai trouvée et j'ai été payé. Maintenant, vous allez faire ce que vous avez à faire. Vous serez le premier à dire à votre meilleur ami comment sont réellement morts son fils et sa maîtresse.

— Thayer ! cria de nouveau Atlee, marchant résolument vers nous.

— Mais pour l'amour du ciel, Cuddy, ça ne s'est pas passé ainsi ! Ce que vous avez raconté, ce n'était pas comme ça.

— Peut-être pas. Je vous donne quand même jusqu'à mardi pour nous fournir une meilleure version.

Et je regagnai ma voiture.

Till Tuesday□
Traduction de Marie-Caroline Aubert

© 1988, Davis Publications.

L'OBSESSION DE L'AGENT O'ROURKE

par EDWARD D. HOCH

Par une chaude matinée d'avril, alors qu'il était en train de régler la circulation à son carrefour habituel, l'agent O'Rourke aperçut Sam Dresdon au volant d'une Cadillac blanche flambant neuve. C'est de là que naquit son obsession. Dresdon était un petit truand de seconde zone qui, deux ans auparavant, avait récolté cinq ans de prison pour le braquage d'une épicerie. Mais comme il avait reconnu les faits, il n'avait pas tardé à être remis en liberté conditionnelle pour bonne conduite. O'Rourke fut cependant stupéfait de le voir parader aussi rapidement dans un véhicule de douze mille dollars.

Mais ça n'était qu'un commencement.

Une dizaine de jours plus tard, l'agent O'Rourke mastiquait un hamburger dans un fast-food faisant des prix aux policiers, lorsqu'il aperçut un autre ancien taulard au volant d'une voiture de sport étrangère bleu roi qui coûtait encore plus cher que la Cadillac. L'homme s'appelait Chris Cohen et O'Rourke le connaissait suffisamment pour pouvoir lui adresser la parole.

— Salut, Chris ! Heureux de te retrouver !

— Ce vieux Mike ! C'est pas pour dire, mais après deux ans de placard, même toi, je suis content de te revoir !

Ils se serrèrent la main et O'Rourke invita Cohen à sa table.

— Assieds-toi !

— Si ton sergent te voit en compagnie d'un ex-taulard, il va en faire une jaunisse !

— Qu'il aille se faire foutre ! Alors, raconte. Comment tu t'es débrouillé pour dégoter cette tire ?

— Je l'ai achetée… J'avais un peu de thune à gauche.

— T'avais réussi à braquer une banque sans qu'on s'en aperçoive ? lança O'Rourke d'un ton badin.

— Jamais de la vie. Tu sais, je gagnais bien ma vie avant de tomber.

— Justement ! Qu'est-ce qui t'a pris d'aller casser la boutique de ce tailleur minable de Smith Street ? C'est pas ton genre.

— Je sais pas. Probable que j'avais bu un coup de trop ce jour-là.

— Alors, c'est pour ça que tu es venu te livrer aussi sec et que tu nous as craché le morceau ?

— T'as tout bon. Je me suis dit que je trinquerais moins en prenant les devants.

O'Rourke liquida son hamburger.

— Par hasard, tu connaîtrais pas un autre ex-taulard du nom de Dresdon ? Sam Dresdon.

— Non. Pourquoi ? Il a été à Attica ?

— Pas que je sache.

— Alors, je le connais pas. Jamais entendu ce nom-là.

— Parce qu'il s'est acheté une caisse neuve lui aussi.

— La même que la mienne ?

— Non. Une Cadillac.

* * *

Simple coïncidence. O'Rourke n'y pensa plus pendant quelques semaines, jusqu'à ce dimanche soir à la fin du printemps où – événement rare – il sortit sa femme et l'emmena dîner

au bord du lac dans un restaurant qui venait d'ouvrir pour la saison. On pouvait accéder à la terrasse par un ponton où, l'été, bon nombre de clients amarraient leur bateau le temps d'aller boire un verre ou de dîner tranquillement avec leurs amis.

Michael O'Rourke, qui examinait un bateau de plaisance amarré tout au début de la jetée, lança soudain :

— Regarde là-bas. On ne dirait pas Frank Lamont ?

— Mais je ne connais personne de ce nom, chéri.

— Non, bien sûr que non. Il a passé ces dernières années en prison. Je me demande si ce bateau n'est pas à lui.

— Si tel est le cas, la prison rapporte plus que je ne pensais.

— Je reviens tout de suite.

D'un pas vif, il se rendit à la jetée et aborda Lamont.

— Ce bateau est à vous ? Une vraie beauté !

— Ouais, il est à moi, confirma Frank Lamont en toisant le policier d'un œil méfiant. On se connaît ?

— Michael O'Rourke.

— O'Rourke… Vous ne seriez pas flic, par hasard ?

— Quand je suis en service oui, mais pas aujourd'hui. (Il continua de s'extasier devant le bateau.) Ça va chercher dans les combien, un bijou pareil ?

— Probablement dans les trente mille tickets neuf. Mais j'ai acheté celui-ci d'occasion. Une affaire en or.

Michael se demanda comment Lamont avait bien pu se procurer ne fût-ce que la moitié de la somme. Il avait le vague souvenir d'une condamnation pour vol à main armée. Le commerçant avait été assommé d'un coup de crosse de pistolet.

Une fois de retour en compagnie de Maggie, il se mit à réfléchir à haute voix.

— Voilà le troisième ex-détenu que je rencontre ce mois-ci… et ils se sont tous les trois payé une voiture ou un bateau hors de prix. Je me demande où ils ont bien pu trouver le fric…

Maggie hocha la tête.

— Michael, n'oublie pas que tu es à la circulation. Tu n'es pas Sherlock Holmes.

— Peut-être pas, mais n'empêche qu'il y a du louche dans tout ça. Et s'ils faisaient partie du même gang ?

— Oh, Michael !

*□ * *

Bien que le lundi fût son jour de repos, il se rendit au commissariat et discuta de l'affaire avec le sergent Fenner. Celui-ci, un homme trapu qui fumait des cigares bon marché et avait tout l'air d'un prisonnier en cavale dans une série policière, ne fut pas impressionné outre mesure.

— Des types qui s'appellent Dresdon, Cohen et Lamont dans la mafia ? Avec des noms pareils ? Tu te fous de moi ou quoi ?

— J'ai jamais parlé de mafia, sergent ! J'ai dit crime organisé. Il y a un rapport, j'en suis sûr. Tout ce que je demande, c'est d'avoir accès à leurs dossiers.

Finalement, plus pour faire plaisir à O'Rourke que par conviction, Fenner alla aux archives dont il revint avec trois épaisses chemises qu'il laissa tomber sur les genoux de son collègue.

— Voilà, vieux ! Maintenant, au boulot.

Michael passa l'heure suivante à éplucher les dossiers. Bien qu'étalés sur une période de deux ans, les braquages présentaient de surprenantes similitudes. Dans chaque cas, le vol à main armée avait eu lieu dans un petit commerce – épicerie, tailleur, vins et liqueurs. Et dans chaque cas, l'agresseur était masqué et armé. D'un revolver dans deux cas et d'un Luger dans le troisième. Aucun coup de feu n'avait été tiré, mais le marchand de vins et liqueurs avait été assommé avec la crosse du Luger.

Cependant, la coïncidence la plus stupéfiante était que dans chaque cas l'agresseur avait avoué de sa propre initiative.

On interrogeait Frank Lamont à propos de tickets de pari clandestins trouvés dans sa voiture quand il avait soudain craché le morceau sans qu'on lui ait rien demandé. Chris Cohen était venu au commissariat en compagnie de son avocat raconter son histoire. Dresdon, quant à lui, avait bien été interrogé ; mais, après avoir été relâché faute de preuves… il était revenu plus tard avouer son forfait. Les trois hommes avaient un casier judiciaire, mais pour des délits mineurs ; essentiellement des histoires de jeu. Les juges avaient donc été indulgents, et les trois agresseurs s'en étaient tirés avec des peines allant de deux à trois ans.

Ils étaient maintenant en liberté et apparemment plutôt à l'aise du point de vue financier.

Le sergent Fenner revint dans le bureau et écouta le compte rendu d'O'Rourke.

— Des aveux ? Nous en avons tout le temps, fit-il. Je n'ai rien contre les aveux, moi ! Parce que quand il y a aveux, les contribuables font l'économie d'un procès.

— Les victimes n'ont jamais identifié les agresseurs.

— Parce qu'ils se dissimulaient le visage derrière une écharpe ou un passe-montagne. Mais grosso modo, les signalements collent.

— Seulement parce que nos lascars sont tous les trois d'une taille et d'une corpulence moyennes. Dans ce cas, moi aussi je corresponds aux signalements grosso modo.

— Tu les crois assez cons pour avouer un forfait qu'il n'ont pas commis ?

O'Rourke réfléchit un instant.

— Pourquoi pas ?

— Tu es décourageant, lâcha Fenner en secouant la tête.

— Dites-moi, sergent, il y en a eu d'autres, des vols de ce genre ?

— Évidemment ! Des centaines chaque année, dans une ville comme celle-ci ! Et la plupart sont restés impunis. C'est d'ailleurs pour ça que nous n'avons rien contre les aveux.

— Je me fiche des cas non résolus. Ce qui m'intéresse, ce sont les affaires classées. Je veux les dossiers de tous les vols à main armée de ces cinq dernières années.

— Là, tu flippes complètement. Tu ferais mieux de retourner t'occuper de ton carrefour, vieux.

— Allez, sergent, faites un effort. Puisque je suis prêt à y passer mon jour de congé !

Fenner fronça les sourcils.

— À mon avis, tu commences à faire une obsession, grommela-t-il.

Mais il emmena pourtant O'Rourke dans la salle des archives et lui montra les tiroirs des affaires classées.

Michael se mit allègrement à la tâche et eut tôt fait de trier les dossiers en deux piles dont celle qui l'intéressait contenait tous les cas de vol à main armée commis dans un magasin où le voleur était venu se livrer de lui-même peu de temps après.

En cinq ans, il y avait eu huit affaires de ce type. Il en élimina trois qui avaient été l'œuvre d'un seul et même homme – un malfrat patibulaire qui, lorsqu'il avait été pris en flagrant délit à

son troisième coup, avait alors avoué les deux autres. Un quatrième cas se révéla être une simple escroquerie de la part du commerçant qui s'était volé lui-même pour toucher la prime d'assurance.

Mais il restait tout de même quatre vols à main armée pratiquement identiques aux trois précédents. Une caisse de cinéma, un magasin de chaussures et deux autres épiceries. Dans chaque cas le gangster était masqué et l'arme était soit un revolver à canon court soit un automatique de type Luger.

Quant aux aveux, ils étaient également venus tout seuls. Les hommes étaient des délinquants minables, en général sans famille ou séparés de leur femme. Deux d'entre eux étaient encore en prison, un autre était parti s'installer en Floride après sa libération. Le quatrième était un homme nommé Max Clovis. O'Rourke décida de partir à sa recherche.

*□ * *

Pour Clovis, qui avait une boutique de matériel stéréo dans un centre commercial non loin de la ville, les affaires semblaient très bien marcher quand O'Rourke arriva.

— Vous voulez me parler ? À quel sujet ?

Le policier lui montra rapidement son insigne. Si l'autre le prenait pour un inspecteur, tant mieux.

— Au sujet de ton casse d'il y a quelques années.

— J'ai tiré ma peine. Je suis rangé des voitures, maintenant.

— Ça fait combien de temps que tu as été libéré ?

— Dix-huit mois.

— Et ce magasin, tu l'as depuis quand ?

— Un peu plus d'un an.

— Tu l'as ouvert dès ta sortie ?

Max Clovis haussa nerveusement les épaules.

— À quelques mois près. (Il attira O'Rourke dans un coin à l'écart des clients.) Dites donc, qu'est-ce que c'est que cette salade ? J'ai payé, je suis réglo, moi, maintenant !

— J'ai découvert qu'il y a eu sept affaires comme la tienne en ville ces cinq dernières années. Petit vol à main armée par un homme masqué, aveux, deux ans de taule suivis d'une soudaine rentrée d'argent. Qui est-ce qui a financé ton magasin, Max ?

— Mes économies. De l'argent que m'avait laissé un oncle en mourant, quand j'étais gamin.

— Si tu avais tant de pognon que ça, pourquoi avoir braqué un magasin de chaussures pour trente-six dollars ?

— Mais j'en sais rien, moi ! C'est arrivé, un point c'est tout.

— Si tu me crachais plutôt le morceau, Max ?

— Puisque je vous dis qu'y a rien ! Maintenant, ça suffit. Sortez d'ici et foutez-moi la paix.

Michael O'Rourke rentra chez lui déprimé.

— Je *sais* que ces affaires sont liées, dit-il à son épouse. Et c'est un gros coup, tu peux me faire confiance.

— N'en fais pas une obsession quand même, mon chéri, dit Maggie en secouant la tête.

— Obsession ! Voilà maintenant que tu répètes les mots du sergent Fenner ! La seule chose qui compte pour les inspecteurs, c'est les aveux, parce que ça leur permet de boucler leurs affaires en deux temps trois mouvements et que ça leur évite de devoir aller y regarder de plus près.

— Mais à quoi cela leur servirait-il ? rétorqua Maggie. Personne n'a intérêt à avouer quelque chose qu'il n'a pas fait. Il faudrait être fou.

— C'est bien ce qui me chagrine. Tous ces types ne sont pas fous du tout, avec leurs voitures, leurs bateaux et leurs magasins de hi-fi.

— Mais alors, pour quelle raison auraient-ils avoué ?

— Peut-être pour de l'argent.

— Tu veux dire qu'ils auraient accepté de faire deux ou trois ans de prison pour un crime qu'ils n'auraient pas commis, et ce, pour de l'argent ?

— Je n'en sais pas plus que toi, soupira O'Rourke. Peut-être.

Cette nuit-là, il lui fallut longtemps pour trouver le sommeil.

*□ * *

Pendant plusieurs jours, il ne parla plus de son obsession ni à sa femme ni à l'inspecteur Fenner. Mais l'idée continuait de lui trotter dans la tête. Finalement, vers la fin du mois de mai, alors qu'il venait tout juste de terminer son service, il remarqua Sam Dresdon qui marchait sur le trottoir.

Il lui emboîta immédiatement le pas.

— Salut, Sam. Alors, comment va la nouvelle voiture ?

— Quoi ? Ah oui, très bien. Vous êtes O'Rourke, hein ? Le flic qui fait la circulation au carrefour ?

— Exact. Je me souviens quand tu t'es fait choper pour le braquage de l'épicerie.

— Ah ouais ?

— Le mois dernier, je t'ai vu au volant de ta Cadillac blanche. Sacrée bagnole !

— J'en suis dingue.

— Elle a dû te coûter un paquet.

Dresdon devint soudain nerveux.

— Bon, ben salut, fit-il, accélérant le pas à un coin de rue pour tenter de se débarrasser du policier.

Mais O'Rourke l'agrippa par le coude.

— C'était comment, la prison, Sam ? Aussi dur qu'on le dit ?

— Ça s'est très bien passé. Ecoutez, il faut que j'y aille, maintenant !

— J'ai été plutôt surpris quand on m'a dit que c'était toi qui avais avoué, pour le braquage de l'épicerie. Je t'imaginais plus ambitieux.

— Euh… je…

— Risquer la prison pour une poignée de dollars (il accentua sa pression sur le coude de Dresdon) et cracher le morceau…

— C'est mon avocat qui m'a conseillé de m'allonger.

— Ton avocat ? Qui ça ?

Sam se tourna vers O'Rourke, l'air désespéré.

— Écoutez, je peux pas en dire plus. Alors, lâchez-moi les baskets, d'accord ?

O'Rourke desserra son étreinte et regarda le truand détaler. Il aurait mis sa main à couper que Sam Dresdon n'avait pas eu le courage de braquer une seule épicerie de sa vie.

En attendant, où en était-il, maintenant ?

Son obsession se faisait plus pressante.

Sept braquages étalés sur une période de cinq ans. Sept confessions de malfrats de

seconde zone. Quelqu'un les avait-il payés ? Quelqu'un qu'ils craignaient aujourd'hui ?

*□ * *

Le lendemain, Michael O'Rourke fut convoqué au commissariat. L'inspecteur Fenner l'attendait dans son bureau, tirant sur son cigare infect qui fumait comme une locomotive.

— Qu'est-ce que tu mijotes encore, O'Rourke ? L'avocat de Dresdon m'a téléphoné ce matin. Il paraît que tu harcèles son client.

— Je n'ai fait que lui parler.

— De ton idée débile ?

— Sergent, je suis convaincu que nos sept lascars sont innocents. Tous autant qu'ils sont.

— Et qu'on les a payés pour avouer un crime qu'il n'ont pas commis ?

— Exactement.

— Pourquoi ?

O'Rourke avait évidemment réfléchi à la question.

— Les sept braquages présentent des points communs : petit magasin, allure générale de l'agresseur, son visage masqué, et l'arme – toujours un revolver ou un Luger. Si ces affaires n'avaient pas été classées, un enquêteur astucieux aurait fini par voir qu'il y avait un lien entre elles.

— Astucieux comme toi, O'Rourke ?

— Je ne suis qu'un préposé à la circulation, sergent.

— Alors ne l'oublie pas. (Fenner mâchonna son trognon de cigare.) Et plus d'incident de ce genre, ou je crache le morceau au patron.

— Sergent, je peux vous demander une petite chose ?

— Quoi, encore ?

— Qui c'est, l'avocat qui a cafté ?

Krassey. Du cabinet Pride and Ridgeway, dans Tower Building.

— Krassey, répéta O'Rourke, l'air pensif. Pride and Ridgeway… Sergent, je peux jeter un dernier coup d'œil aux dossiers ?

— Pas question ! Et maintenant, du balai !

Il était inutile de discuter. Pourtant, en traversant le parking pour rejoindre sa voiture, O'Rourke ne parvenait pas à se défaire de l'idée que plusieurs des braqueurs avaient été défendus par un certain Krassey. Et que le nom du cabinet Pride and Ridgeway apparaissait aussi dans les dossiers. Il ne pouvait pas en jurer, mais il était bien possible que les sept hommes avaient été défendus sinon par Krassey du moins par un autre avocat du même cabinet.

Mais maintenant qu'il semblait en gêner certains, il ne pouvait plus s'arrêter. Il décida de rendre visite à M^{e} Krassey.

*□ * *

Comme ce jour-là son service se terminait à quatre heures, O'Rourke eut le temps de rentrer se mettre en civil et d'arriver au cabinet avant l'heure de la fermeture. La réceptionniste ne savait pas si Krassey était disponible, mais lorsqu'elle l'eut au bout du fil, l'avocat accepta de recevoir le policier. O'Rourke traversa la réception luxueuse et entra dans un bureau impressionnant semblant sortir tout droit d'un film. Dans ce cadre grandiose, Krassey, qui était déjà petit, avait tout du nain.

— Ainsi, vous êtes l'agent de police Michael O'Rourke ?

— Oui, Maître. Comme vous le savez, je m'intéresse à quelques-uns de vos clients.

L'avocat pinça les lèvres.

— Parce que Dresdon ne vous suffit pas ?

— Il y a aussi Chris Cohen, Frank Lamont, Max Clovis, Jim…

— Ces gens-là ne sont pas mes clients.

— Mais c'est bien votre cabinet qui les a défendus, risqua O'Rourke. En tout, ils sont sept, et ils ont tous avoué un vol à main armée durant ces cinq dernières années.

— Même si ce que vous dites est vrai, je ne vois là rien d'étonnant, Pride and Ridgeway étant le premier cabinet de la région. Il est probable que nous assurions la défense de plus de la moitié des inculpés qui comparaissent devant le tribunal de cette ville.

— Aucune des personnes que j'ai mentionnées n'a comparu devant le tribunal, fit remarquer O'Rourke.

L'avocat écarta l'argument d'un revers de main.

— Je ne vois rien d'étonnant à ce que nous représentions ces personnes. Ce qui est par contre étonnant, c'est l'intérêt que vous leur portez. Si vous vouliez bien m'expliquer ?

— Je pense que ces hommes ont été payés – et grassement – pour avouer, afin de faire classer toute une série d'affaires qui autrement auraient mis la police sur la piste d'un seul coupable.

— Comme c'est intéressant ! Vous ne manquez pas d'imagination, monsieur l'agent. Ça ne vous dirait rien d'écrire des romans policiers au lieu de régler la circulation ?

— Les agressions ayant rapporté très peu d'argent et les hommes en question ayant apparemment touché des petites fortunes, la personne qui les paye doit être particulièrement riche – du genre à avoir les moyens de se faire défendre par le plus gros cabinet d'avocats de la ville, pour qui trouver des pigeons ayant besoin d'argent est un peu d'enfant.

Krassey poussa un soupir et se leva.

— Monsieur l'agent, comme vous n'êtes pas en uniforme, je suppose que vous êtes venu ici de votre propre initiative. Je suggère donc que vous quittiez les lieux si vous ne voulez pas que je fasse part de votre visite à vos supérieurs.

— Ne craignez rien, je m'en vais. Je voulais seulement vous mettre au courant. Quant à mes supérieurs, n'hésitez pas à les mettre au parfum. Eux au moins pourront obtenir de vous le nom de votre richissime client, puisque manifestement vous refusez de me le dire à moi.

— Sortez !

O'Rourke s'exécuta. La journée n'avait pas été très propice aux conversations raisonnables.

*□ * *

Le soir même, il tenta d'orienter la conversation sur le sujet, mais Maggie se rebiffa.

— Michael, cette histoire commence à prendre des proportions inquiétantes. Ça fait des semaines que tu ne parles plus que de ça. Tu ne pourrais pas faire un effort pour oublier ?

Il fit de son mieux.

Les jours suivants, il enterra l'affaire dans un coin de son esprit et l'y maintint. Comme Fenner ne lui en toucha mot, il en conclut qu'il n'y avait pas eu de nouvelle plainte contre lui. Apparemment, Krassey avait dû décider de laisser tomber.

Mais une semaine exactement après son entretien avec l'avocat, O'Rourke se fit renverser par une voiture alors qu'il faisait la circulation à son carrefour.

*□ * *

Quand il reprit conscience au service des urgences de l'hôpital de la ville, Maggie était penchée au-dessus de lui, les yeux pleins de larmes.

— Arrête de pleurer, dit-il. Je suis encore vivant.

— Je suis venue dès que j'ai reçu le coup de téléphone…

À part un horrible mal de tête, il n'eut pas l'impression d'avoir grand-chose. L'image de Maggie disparut et fut remplacée par celle d'un médecin en blouse blanche.

— Comment vous sentez-vous, monsieur l'agent ?

— Ça pourrait aller mieux. Il y a beaucoup de dégâts ?

— Vous avez eu une chance insensée. En vous heurtant, la voiture vous a fait faire un vol plané et vous êtes retombé sur la tête, mais heureusement de côté. C'est pourquoi vous n'avez pas été écrasé. Vous souffrez de contusions multiples et probablement d'une légère commotion, mais ça ne va plus loin. Nous allons vous garder une nuit par mesure de précaution, mais vous devriez pouvoir rentrer chez vous dès demain.

O'Rourke ferma les yeux pour se reposer. Quand il les rouvrit, son mal de crâne avait un peu diminué et le sergent Fenner était debout devant le lit.

— Je savais que tu avais la tête dure, mon petit vieux, mais je ne me doutais pas que ça te sauverait la vie. T'en fais pas, fiston, ça va aller.

— Vous avez chopé le conducteur de la bagnole ?

— Sans problème. Il s'est arrêté immédiatement en déclarant qu'il ne t'avait pas vu. Mais je ne sais pas si le juge le croira.

— En tout cas, moi, je ne l'ai pas vu. Qui c'est ?

— Un jeune mec d'une vingtaine d'années. Pas de casier, pas même une contredanse. Mais il va avoir un bon avocat pour le défendre. Son père s'appelle Ridgeway – du cabinet Pride and Ridgeway.

O'Rourke s'assit dans le lit.

— Et le type qui m'a renversé, il s'appelle comment ?

— Je viens de te le dire. C'est le fils Ridgeway (Fenner consulta son calepin), Steven Ridgeway.

— C'était prémédité, sergent. Il a essayé de me tuer.

— Quoi ?

— C'est lui l'auteur de tous les petits braquages ! Et pour le couvrir, son père engage au fur et à mesure des petits malfrats qui avouent et font de la prison à sa place – moyennant compensation à la sortie, évidemment. Ça s'est produit sept fois en cinq ans.

— Alors là, tu débloques complètement, fiston. Personne n'accepterait d'aller en prison à la place d'un autre. .

— Si, à condition que ça vaille le coup. Cinquante mille dollars pour deux ans de tôle, ça en attirerait plus d'un. Ridgeway est milliardaire. En plus de son cabinet, il a hérité d'une fortune énorme. Je suis sûr qu'il n'hésiterait pas à les allonger pour sauver son fils de la prison.

— Et tu crois que le gamin continue ses braquages minables ?

— Dur comme fer. C'est un psychopathe. D'abord, il vole pour le plaisir, et ensuite, il raconte à papa pour le mettre dans tous ses états. Peut-être qu'il fait ça pour briser son père, ou pour le ruiner à la longue.

— Je ne suis toujours pas convaincu.

— Pas même après ce qui vient de m'arriver ? La semaine dernière, je suis allé chez Pride and Ridgeway voir l'un de leurs avocats vedettes.

— Krassey.

— Exact, celui-là même qui a défendu plusieurs de nos soi-disant agresseurs. De toute évidence, c'est lui qui les a recrutés, parce qu'il ne fallait pas que le nom de Ridgeway apparaisse. Il a dû aller raconter au père ou au fils que j'étais sur la piste. C'est alors que le fils a dû décider de prendre l'affaire en main. Tuer un flic au grand jour, c'est le superpied, comparé à un casse minable.

— On ne pourra jamais rien prouver. Devant un tribunal, ça sera un jeu d'enfants pour l'armée d'avocats du père de ridiculiser l'accusation.

— Vous ne me croyez toujours pas ? Ça n'a pourtant plus rien d'une hypothèse ou d'une obsession. C'est un fait, et on peut le prouver.

— Comment ?

— En faisant parler l'un des sept pigeons.

— Même si par hasard tu avais raison, tu te doutes bien qu'on doit les payer sur plusieurs années de façon à leur couper toute envie de l'ouvrir. De plus, je suis prêt à parier qu'ils ne savent même pas qui les paye. L'argent doit passer par Krassey ou par un autre avocat du cabinet.

O'Rourke soupira profondément et se rallongea.

— Alors maintenant, vous me croyez ? Hein, sergent ?

— Pour être franc avec toi, Michael, je ne sais plus que croire. Peut-être que tu tiens quelque chose, mais je ne vois vraiment pas comment le prouver.

— Moi, je le prouverai ! En filant Steven Ridgeway jour et nuit.

— Et comment t'y prendras-tu ? Tu feras ça pendant le service ?

— Je vais avoir droit à un congé de maladie suite à ce prétendu accident. Ainsi, ça ne coûtera rien au contribuable, comme vous n'arrêtez pas de le dire.

Le sergent Fenner secoua la tête d'un air triste.

— Tout ce que tu vas réussir à faire, c'est t'enfoncer davantage. Pourquoi tu ne laisses pas tomber ?

— Jamais, s'exclama O'Rourke. Pas après ce qu'ils m'ont fait.

*□ * *

Quelques jours plus tard, suffisamment d'aplomb pour pouvoir s'aventurer dehors, Michael vit pour la première fois celui qui avait tenté de le tuer.

Steven Ridgeway habitait dans l'immense maison de style colonial de ses parents située dans la banlieue la plus huppée de la ville. Il ne semblait pas avoir d'emploi régulier et ne sortait jamais avant midi. Trois après-midi par semaine, il allait suivre des cours d'économie non loin de son domicile dans un centre universitaire où il était plus âgé que la majorité des étudiants. Bien qu'il lui arrivât parfois de bavarder avec des jeunes femmes à la fin des cours, il ne semblait pas avoir de petite amie.

Après une semaine entière de filature assidue, c'étaient là tous les renseignements que O'Rourke avait pu glaner sur Steven Ridgeway. Celui-ci semblait terne à tous égards. Taille et corpulence moyennes, allure quelconque, pas d'habitudes sortant de l'ordinaire. Sa Buick – ni haut de gamme ni bas de gamme – portait encore à l'aile droite les traces du prétendu accident.

Les deux hommes n'échangèrent quelques mots que le troisième jour, lorsque Ridgeway apostropha Michael à la sortie d'un bar où il était allé boire un verre.

— Vous êtes l'agent O'Rourke, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Vous me suivez ?

— Je me suis dit qu'il valait mieux pour moi me trouver derrière vous que devant vous, surtout quand vous conduisez.

Une lueur vite éteinte passa dans l'oeil de Ridgeway.

— C'est-à-dire… Je suis désolé pour l'accident. Ravi que vous en soyez sorti indemne.

Il tourna les talons et s'éloigna.

*□ * *

Ce fut pendant la deuxième semaine que Krassey téléphona à O'Rourke chez lui et prit rendez-vous pour venir le voir dans la soirée. Quand l'avocat arriva un peu après huit heures, O'Rourke était seul car Maggie était sortie rendre visite à sa mère.

— Heureux de vous retrouver en pleine forme, monsieur l'agent.

— Si ça n'avait tenu qu'au fils Ridgeway…

Krassey s'assit et ouvrit sa serviette.

— J'irai droit au but. À ce jour, vous ne nous avez pas encore attaqués pour réclamer des dommages et intérêts, mais M. Ridgeway m'a demandé de représenter son fils dans cette affaire. Si vous acceptez de signer une déclaration de renonciation à toutes poursuites ultérieures, nous sommes prêts à vous verser cinquante mille dollars en liquide.

O'Rourke prit le document que Krassey lui tendait. Après l'avoir soigneusement examiné, il demanda :

— Est-ce que les autres ont touché la même somme ?

— Les autres ?

— Lamont, Max Clovis et tous ceux qui ont fait de la prison ? Vous trouvez normal que j'aie droit à autant qu'eux ?

— Je ne suis pas venu ici pour discutailler, monsieur O'Rourke. Dois-je comprendre que vous refusez notre offre ?

— C'est de la corruption.

— Non, c'est une proposition de règlement à l'amiable.

Krassey lui tendit son stylo.

— Pas avec moi. Allez-vous faire voir, avec vos propositions, Krassey. Et profitez-en pour dire à Ridgeway de garder son argent la prochaine fois que son fils braquera une épicerie.

— Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur l'agent.

Michael se pencha en avant.

— Je vais vous dire une chose, Krassey. Ça ne fait pas longtemps que je suis flic et j'ai à peu près le même âge que Steven Ridgeway. Mais je ne m'accorderai pas une minute de répit tant qu'il ne sera pas sous les verrous.

Krassey rangea le document dans sa serviette qu'il referma.

— En ce cas, je n'ai plus rien à vous dire.

Après avoir raccompagné l'avocat à la porte, O'Rourke alla à la cuisine se servir quelque chose de fort.

Quand Maggie rentra, il lui raconta ce qui s'était passé.

— Peut-être que tu aurais dû accepter l'argent, dit-elle.

— Tu le penses vraiment ?

Elle se pencha pour l'embrasser.

— Bien sûr que non. Mais avec les remboursements du prêt pour la maison et tout le reste…

— Maggie, ce type est dangereux. Il a essayé de me supprimer, et tôt ou tard il finira par tuer quelqu'un. Il faut absolument qu'on arrive à le mettre à l'ombre, même si son père est prêt à payer la terre entière pour que ça ne se fasse pas.

— Tu es bien certain d'avoir raison, Michael ? Il n'y a pas le moindre risque que tu te sois trompé ?

— Peut-être une chance sur cent.

— S'il subsiste un petit doute dans ton esprit, tu ne crois pas que le fils Ridgeway doit en bénéficier ?

— Tu veux que j'abandonne ?

À court d'arguments, elle secoua la tête.

— Je veux que tout redevienne comme avant, finit-elle par chuchoter, avant que cette obsession ne s'empare de toi.

*□ * *

Le lendemain, O'Rourke reprenait la filature de Steven Ridgeway. Comme il ne lui restait plus qu'une semaine avant de reprendre son service, il lui fallait faire vite. Ridgeway savait parfaitement qu'il était suivi, mais si O'Rourke avait vu juste, cela n'avait aucune importance. Puisque l'argent n'était pas le mobile, il ne pouvait y avoir que deux explications à ses casses à répétition : ou il était amateur d'émotions fortes, ou il cherchait à punir son père pour une raison connue de lui seul. En tout état de cause, quelles que fussent les motivations de Ridgeway, la présence d'un policier sur ses talons le pousserait d'autant plus à agir.

O'Rourke continua donc de le filer.

Lorsqu'un soir, après ses cours, Ridgeway pénétra dans un drugstore, O'Rourke l'imita et se posta près de la porte, la main sur son revolver de service qu'il avait sous son veston.

Il ne se passa rien. Ridgeway acheta un paquet de cigarettes et sortit sans le moindre regard en direction de O'Rourke.

Deux jours avant de reprendre le collier, O'Rourke suivit Ridgeway dans une boutique de vins et spiritueux d'un grand centre commercial de banlieue. Il était presque neuf heures, et le fils à papa était entré brusquement, aussitôt après avoir donné un coup de fil de la cabine située en face du magasin.

O'Rourke ne le lâcha pas des yeux lorsqu'il prit une flasque de scotch et se dirigea vers le caissier. Quand la main de Ridgeway se glissa sous son imperméable, O'Rourke saisit son pistolet sous sa veste.

— On ne bouge plus ! tonna une voix derrière lui. (Michael se retourna et fixa avec stupéfaction les deux policiers qui étaient entrés derrière son dos.)

Avant même qu'il ait pu dire un mot, le premier l'avait immobilisé et le second lui avait arraché son arme.

— Arrêtez ! protesta-t-il. Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis O'Rourke, préposé à la circulation !

— On nous a signalé un homme armé.

— Prenez ma carte d'identité dans mon portefeuille.

Pendant que l'un des deux hommes s'exécutait, l'autre regardait attentivement Michael :

— Oui, il me semble bien vous avoir vu dans le coin. Vous ne seriez pas le type qui a été renversé par une voiture, par hasard ?

— Si, c'est moi. Allez, rendez-moi mon revolver.

— Qu'est ce que vous fichez ici ?

— Je… (Se souvenant brusquement de Steven Ridgeway, Michael se retourna, le cherchant désespérément du regard.) Nom de Dieu ! Envolé ! Qui est-ce qui vous a signalé ma présence ici ?

— Le standardiste a reçu un appel au commissariat. On était de l'autre côté de la rue quand on a reçu son message radio.

Michael se rappela le coup de fil que Ridgeway avait passé de la cabine en face du magasin. En fait, Ridgeway s'était arrangé pour se débarrasser de lui, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose.

— On y va ! hurla-t-il sans même prendre la peine de récupérer son revolver.

Il enfila à toutes jambes l'allée de boutiques dont beaucoup avaient déjà fermé, sans savoir dans quelle direction Ridgeway était parti.

Tout ce dont il était sûr, c'était qu'il allait se passer quelque chose maintenant. Ça ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Il était presque arrivé à la sortie du centre commercial quand il aperçut les lumières du bowling et se souvint que c'était là que Ridgeway avait garé sa voiture à l'aile enfoncée. O'Rourke s'approcha du véhicule. Quand il vit les plaques minéralogiques soigneusement barbouillées de boue, il comprit qu'il avait raison.

Il avait raison depuis le début.

Franchissant en trombe la porte du bowling, il aperçut la silhouette familière dans son imperméable. La tête se retourna vers lui, recouverte d'un passe-montagne aux couleurs criardes dissimulant le visage. Puis il vit le Luger jaillir dans la main et cracher le feu.

L'impact de la balle dans son épaule gauche le renvoya tournoyer contre la porte.

C'est alors que le sergent Fenner apparut avec les deux policiers. Les trois hommes Ouvrirent le feu à leur tour. L'affaire fut réglée en quelques secondes.

Michael pressa un mouchoir contre son épaule pour tenter de contenir le flot de sang. Assis par terre dans l'entrée, il regarda Fenner retirer le passe-montagne du visage sans vie de Steven Ridgeway.

— Cette fois-ci, l'argent de son père ne pourra pas le tirer d'affaire, dit le sergent.

— Comment avez-vous fait pour rappliquer si vite ? s'étonna O'Rourke.

Fenner se pencha vers lui pour s'occuper de sa blessure.

— Ça fait un moment que je te file le train, fiston. Cette putain d'affaire était devenue une véritable obsession pour moi aussi.

The Obsession of Officer O'Rourke□
Traduction de Dominique Wattwiller

© 1978, Davis Publications.

LE DERNIER COUP DE CASEY□

par ROBERT LOY

Évidemment, j'aurais pu dire à Casey que ce client-là, il avait pas l'allure du bon jobard moyen. Dès qu'il est entré dans le bar et qu'il a commandé un martini-vodka, le gars, je l'ai classé dans la catégorie des gens sérieux et pontifiants, voyez ? Le genre de mec qu'aime pas qu'on le fasse tourner en bourrique.

Mais moi, Casey, je lui donne pas de conseils. Pourquoi se fatiguer, je vous demande un peu ? C'est vrai, quoi, faut reconnaître ce qui est : ce type a la caboche aussi dure que les mots croisés du dimanche du *Times* de Tokyo. Du moins, il *l'avait.*

D'autre part, je vends davantage de consommations quand il fait son numéro.

Bref, je pose le martini-vodka de l'étranger sur le zinc quand, soudain – pfffuit ! – voilà-t-il pas que Casey surgit de nulle part et plaque son vieux melon tout mité sur le verre du client.

— Holà ! Qu'est-ce que vous fabriquez ? proteste le gars.

Il a pas l'air amusé du tout, et je peux pas dire que ça m'étonne franchement.

— Mes salutations, monsieur, fait Casey. Je m'appelle Casey K. McVail. Le K signifie « King », que vous le croyiez ou pas. Et vous, c'est comment, votre nom ?

— Mon nom ne vous regarde pas, grommelle le gars.

— Ah ! je vois. Monsieur est un homme de mystère, un homme qui tient à son quant-à-soi. Eh bien ! sachez que j'ai un grand respect pour la vie privée d'autrui. Et si je vous appelais tout simplement M. X ?

— Et si vous alliez voir ailleurs si j'y suis ? réplique le gars.

Là-dessus, il prend le melon de Casey entre le pouce et l'index, voyez, comme s'il le repêchait dans une cuvette de W.-C. ou un truc dans ce genre-là.

Casey retient vivement sa main :

— Attendez un instant, dit-il. Combien êtes-vous prêt à parier que je peux boire votre martini-vodka sans déplacer – sans même toucher – mon chapeau ? Vous voulez parier mille dollars ? Deux mille, peut-être ?

L'étranger fait partie de ces types qui baissent la voix quand ils s'énervent : on en connaît tous des comme ça. Voilà qu'il se met presque à chuchoter, les dents drôlement serrées.

— Tout ce que je veux, dit-il à Casey, c'est boire mon verre en paix sans être importuné par des bouffons.

— Bon plan, fait Casey. Ça m'a l'air d'une agréable façon de passer la soirée. Et quand vous m'aurez soulagé de mille ou deux mille dollars, vous pourrez vous en donner à cœur joie. Pensez donc : vous pourrez vous offrir des centaines de martinis-vodkas et les savourer en paix jusqu'au dernier, à l'abri des bouffons ! Qu'est-ce que vous en dites, monsieur X ? C'est d'accord ?

Mr. X lâche un soupir. On voit qu'il commence à piger que Casey fait partie de ces types à qui leur religion interdit de recevoir un message cinq sur cinq, si vous voyez ce que je veux dire.

— Non, ce n'est pas d'accord.

Au début, il parle d'un ton drôlement calme, comme je vous le disais, mais à la fin, il se met à hurler comme une personne normale :

— Maintenant, allez-vous-en et laissez-moi tranquille ! Je n'ai pas mille dollars à dépenser, et même si je les avais, je ne les gaspillerais pas dans un pari stupide ! De quel droit harcelez-vous les gens avec vos défis absurdes ? Boire ce martini sans déplacer le chapeau ! Allons

donc ! Et comment faites-vous ? Vous enfoncez une paille dans le melon ?

Moi, j'essuie des verres dans mon coin en faisant celui qu'écoute pas, voyez ? Mais je rigole intérieurement quand je l'entends dire ça, parce que ça prouve qu'il commence à mordre à l'hameçon. Si Casey s'y prend bien, que je me dis, ça sera pas long.

— Une paille ? Ce serait de la triche, cher monsieur X ! proteste Casey en prenant l'air choqué du type qui vient d'entendre sa grand-mère lâcher un gros mot à l'église. Je ne toucherai pas le melon et ne le déplacerai en aucune façon. Je vous en donne ma parole d'honnête homme. Sinon, je perds le pari. D'ailleurs, si ça peut vous tranquilliser, je me tiendrai un peu à l'écart, à un mètre cinquante du bar. Alors, monsieur X, qu'est-ce que vous en dites ?

M. X hésite deux secondes, mais on voit bien que le poisson est ferré. Il dit :

— Si je parie avec vous – et il est hors de question que je mise plus de dix dollars – me laisserez-vous ensuite boire mon verre en paix ?

Casey fait oui de la tête et ramène sa prise.

— D'accord, fait le gars. Topez là. Je sais que vous travaillez du chapeau, voyons maintenant si vous pouvez boire à travers.

Je pose le verre que je suis en train d'essuyer et je me retourne pour profiter du spectacle, parce que ça fait un bout de temps que j'ai pas vu Casey faire son tour. Une bonne moitié des clients fait comme moi. Pardi ! Y avait rien d'autre à regarder, vu que c'était la mi-temps du match de foot à la télé.

Remarquez, même si c'avait été les deux dernières minutes de la finale, c'aurait pas changé grand-chose à l'affaire. Pour ce qui est de la distraction pure, les Chiefs et les Bengals, à côté de Casey, ils peuvent toujours aller se rhabiller.

Il commence par reculer de deux pas, puis il lève la main pour réclamer le silence au bar… Et il l'obtient, en plus ! Même le vieux Warren Holiday met une sourdine à son monologue sur les misères que lui font sa bourgeoise et son percepteur. Alors Casey ferme les yeux et plisse son front comme s'il se concentrait vachement fort. Rien ne se passe pendant quelques secondes, puis il ouvre une bouche en O – voyez ce que je veux dire ? – et il se met à faire *glou-glou* comme s'il éclusait bruyamment un godet. Il glougloute comme ça pendant une bonne minute et demie, à peu près. Et finalement, il ouvre les yeux et il me dit – à *moi,* hein, bien que je lui aie demandé cinquante mille fois de pas me mêler à ses salades ! – bref, il me dit :

— Tous mes compliments, Archie. C'est certainement le meilleur martini-vodka que j'aie jamais goûté.

Le M. X, il en revient pas. Il grogne d'un air méprisant, deux fois de suite. Il regarde Casey, il regarde le chapeau, il regarde Casey, et puis il secoue la tête, l'air de dire « À d'autres ! », voyez ? Puis il ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais il va pas plus loin que :

— Voulez-vous sérieusement me faire croire… ?

À ce moment-là, il se décide enfin à faire ce que Casey et les autres types assis au bar attendaient qu'il fasse. Il soulève le chapeau pour voir par lui-même si le martini-vodka est toujours là, oui ou non.

Et il est toujours là, évidemment, visible comme le nez au milieu de la figure. Mais il y reste pas longtemps. Dès que M. X a soulevé le melon, Casey bondit vers le zinc, s'empare du verre et le sèche d'une seule lampée.

Après quoi il s'essuie la bouche et tend la main à M. X en disant :

— Dix dollars, je vous prie.

— Mais… mais… bredouille l'autre. Vous avez dit…

— J'ai dit que je ne déplacerais pas le chapeau et j'ai tenu parole, dit Casey. C'est vous qui l'avez soulevé.

— Mais… mais…

M. X jette un œil le long du bar, il voit que la plupart des gars ont plus de muscle que de graisse, que certains d'entre eux ont une queue de billard à la main et qu'ils sont tous convaincus qu'il doit payer à Casey son dû. Il râle encore un peu, mais il tire son portefeuille et jette à Casey un billet de dix.

— C'était un attrape-nigaud, dit le gars.

Il aurait pu économiser sa salive. Tout le monde le savait bien, pardi, que c'était un attrape-nigaud !

— Vous avez raison, dit Casey, et j'ai grand-honte d'avoir abusé d'un être confiant tel que vous. Tenez ! Je vous rends vos dix dollars.

Et il tend le billet au gars… pour le reprendre aussitôt.

— Non, pardonnez-moi. Je suis navré. Vous avez trop d'amour-propre, je le sais, pour accepter comme un don – une aumône ! – cet argent que j'ai gagné en toute honnêteté.

Mais je peux vous dire que Casey, là, il se fourre le doigt dans l'œil. Le gars cherchait à attraper son billet comme un dauphin courant après un poisson. J'entends par là qu'il sautait littéralement pour l'attraper.

Bref, Casey dit au gars :

— Au lieu de vous rendre cet argent, ce qui serait une insulte à votre dignité, nous allons faire un autre pari…

— Alors là, pas question !

— Attendez, monsieur X. Je vous parle d'un pari que vous ne pourrez pas perdre. Une simple formalité. Un moyen pour moi de vous restituer cet argent sans blesser votre fierté. Nous allons trouver quelque chose de ridiculement facile, quelque chose du genre : « Quelle est la couleur du cheval blanc d'Henri IV ? », quelque chose de… je ne sais pas, moi, à vous de me dire… attendez, ça y est, j'y suis ! Quitte ou double : je vous parie que vous ne pourrez pas me dire quel est le président dont le portrait illustre le billet de dix dollars que vous venez de me donner. Ça, c'est un pari imperdable ou je ne m'y connais pas ! Qu'est-ce que vous en dites, monsieur X ?

Et Casey agite le billet comme qui dirait sous le nez du gars – en cachant le portrait avec son pouce, vous pensez bien !

M. X avait l'air assommé, et c'était pas à cause du deuxième martini-vodka que je venais de lui servir… mais vous voyez que c'est vrai, que je vends plus de consommations quand Casey se lance dans ses petites affaires.

— Mettons-nous bien d'accord, dit le gars. C'est quitte ou double, et tout ce que j'ai à faire, c'est de vous dire quel est le président dont l'effigie illustre ce billet que vous m'avez extorqué ?

— En dépit d'une formulation des plus regrettables (Casey a toujours adoré les mots comme « regrettable »), l'idée générale est exacte.

— Ah ! fait le gars. C'est Alexander Hamilton ! *Le* Alexander Hamilton qui naquit aux Antilles, fit ses études à l'Université de Columbia, à New York, fut le premier secrétaire du Trésor des États-Unis et trouva la mort au cours d'un duel avec Aaron Burr ! Figurez-vous, monsieur, que je suis historien de formation. (Il se met à articuler, en détachant bien les syllabes, comme ça :) Al-ex-an-der-Ham-il-ton ! Et maintenant, rendez-moi mon argent, petit escroc !

Mais Casey secoue la tête d'un air tout ce qu'il y a de triste.

— Je crains fort que ce ne soit *mon* argent, monsieur X, dit-il en rempochant le billet. Et vous m'en devez un autre tout pareil.

— Qu'est-ce que vous racontez ? braille le gars. Vous perdez la tête ? Le premier imbécile venu sait que le portrait d'Alexander Hamilton figure sur le billet de dix dollars.

Sur quoi il sort de son portefeuille un autre billet.

— Là, regardez ! dit-il en plaquant le billet sur le bar. Alexander Hamilton, comme je vous le disais !

Casey s'approche, reluque le billet, le prend, l'examine sous toutes les coutures pendant un bon moment, puis :

— Voui, pas de doute, c'est bien Alexander Hamilton.

— Évidemment que c'est lui ! fait l'autre. Maintenant, rendez-moi mon…

— Toutefois, poursuit Casey, le pari ne portait pas sur le personnage – né aux Antilles, étudiant à Columbia, secrétaire du Trésor des États-Unis, destiné à mourir lors d'un duel avec Aaron Burr – qui illustre le billet de dix dollars. Le pari portait sur le *président* qui l'illustre. La réponse exacte, c'est qu'il n'y a pas de portrait de président sur le billet de dix dollars. (Casey fourre le second billet dans la même poche que son jumeau.) Alexander Hamilton n'a jamais été président. En tant qu'historien de formation, vous devriez le savoir.

Le gars reste là, immobile, histoire de voir combien de couleurs de l'arc-en-ciel peut prendre sa figure – surtout dans la gamme des rouges. Finalement, il me dit – et je jure qu'il a l'air sur le point de chialer :

— Ce n'est pas honnête, dites ? Ce n'est pas honnête, hein, ce qu'il m'a fait ?

À vrai dire, je pense que là, il a peut-être pas tout à fait tort. Mais vous savez ce que c'est, hein ? Un barman se doit de rester impartial en toutes – je dis bien : *toutes* – circonstances. Rappelez-vous ce qui est arrivé quand on a raconté que j'avais voté pour Mondale ! J'ai failli me retrouver au chômage. Voilà pourquoi je me contente de regarder le gars en haussant les épaules, voyez ?

Je croyais qu'il allait exploser – franchement, je le croyais ! Mais il se contente de marmonner qu'Alexander Hamilton est un fils de pute – encore un échantillon de ses connaissances d'historien, je suppose – et il se dirige d'un pas furieux vers la vieille barre d'exercice qui sert de portemanteau à tous mes clients.

— Attendez ! hurle Casey. Ne partez pas !

Le gars fait la sourde oreille. On pourrait difficilement le lui reprocher, pas vrai ?

— Attendez, dit Casey. Je m'en veux terriblement de vous avoir ainsi délesté de votre argent.

— Ben voyons ! fait l'autre.

— Si, si, c'est vrai. Laissez-moi me racheter, je vous en prie. Quitte ou double. À vous de choisir le pari. N'importe quoi. Pariez-moi que vous êtes capable de citer votre couleur préférée ou de lacer vos chaussures tout seul. *N'importe* quoi.

— Je n'ai nullement l'intention de faire d'autres paris avec vous. J'ai l'intention de mettre mon pardessus et…

— Soit ! Adjugé. Je parie que vous n'y arriverez pas.

— Que je n'arriverai pas à quoi faire ?

Malgré lui, le gars est intéressé. Je pense que son problème, il est là. Ce que je veux dire, en fait, c'est qu'il était trop curieux.

— Je parie que vous ne pourrez pas mettre votre pardessus tout seul, dit Casey.

— Monsieur, fait le gars, vous êtes un imbécile. Un imbécile qui va perdre un pari de vingt dollars. Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours mis mon manteau tout seul. Observez plutôt.

Il attrape son pardessus et passe son bras dans l'une des manches.

Comme de bien entendu, Casey prend lui aussi son pardessus – ou celui de quelqu'un d'autre, plus vraisemblablement, quand on connaît Casey – et enfile *son* bras dans l'une des manches.

Le gars enfile l'autre manche. Casey enfile l'autre manche.

Le gars termine d'endosser son pardessus. Casey termine d'endosser le sien.

C'est seulement quand Casey et lui ont à moitié boutonné leur pardessus que le gars pige l'astuce.

Ce coup-là, il regarde même pas les clients assis au bar. Dommage pour lui, en fait, parce que c'est probable que cette fois ils auraient fait un jury plus compréhensif. Tous ces types-là, ils se sont déjà fait posséder par Casey, et ça les amuse de voir une autre victime se faire rouler dans la farine. Du moins, ça les amuse un petit moment, le temps de se rendre compte qu'ils étaient un brin stupides de s'être laissé mener en bateau comme ça. Les mecs, dans l'ensemble, ils commencent à penser que le vieux Casey en rajoute quelques kilos de trop, voyez ce que je veux dire ?

Enfin bref, comme je le disais, le gars regarde même pas les autres clients pour voir ce qu'ils pensent de tout ça. Il injurie pas Casey, il gueule pas non plus. Il est drôlement calme, soudain, comme tout à l'heure, vous savez : je vous ai dit qu'il devenait très calme quand il était en rogne. Donc, il tend à Casey le billet de vingt en disant :

— Il faudrait que quelqu'un se paie votre petite tête de mariole, un jour.

Mais il dit ça tellement bas que personne peut l'entendre à part Casey et moi, et Casey est trop occupé à essayer de calculer combien de whiskies il va pouvoir se payer avec ses quarante kopecks. Là-dessus, le gars sort en claquant la porte.

Moi, évidemment, je me dis que c'est un client qui risque pas de revenir prendre un martini-vodka chez moi. Et pourtant – je vous le donne en mille ! – le voilà qui rapplique pas plus tard que le lendemain soir.

Il s'imagine peut-être que Casey sera pas là, c'est possible. Comment est-ce qu'il pourrait savoir que Casey se fait quasiment expédier son courrier dans mon bistrot, hein ? En tout cas, le vieux Casey, il saute pas tout de suite sur le gars pour l'emmener en bateau. Il le surveille simplement du coin de l'œil – ça fait belle lurette qu'il a bu les quarante dollars – histoire de s'assurer qu'il s'éloigne pas du quai, si vous voyez ce que je veux dire. Le gars en est à son second martini-vodka quand Casey s'approche de lui sans se presser.

Alors là, moi, je cours vers le miroir pour le décrocher du mur, au cas où les chaises et les clients se mettraient à voler bas. Il est ancien, mon miroir, et j'ai pas envie qu'on me le casse. Mais le gars, il est tout ce qu'il y a de poli. Casey et lui se serrent la main et tout, le grand jeu. Casey, menteur comme pas deux, raconte qu'il était trop ivre la veille au soir pour se rendre compte de ce qu'il faisait.

— N'en parlons plus, lui dit l'autre.

Ils discutent le bout de gras pendant une petite demi-heure, et le seul mauvais tour que Casey joue au gars, c'est de lui faire payer les consommations. Pour Casey, c'est ça, l'hospitalité ! Mais quand je retourne derrière le zinc après avoir flanqué dehors le vieux Warren Holiday (il gueulait que le juke-box lui avait volé son fric et qu'il allait le flinguer, il avait dégainé son revolver et tout), bref, quand je reviens, Casey et le gars sont repartis à causer paris.

Casey dit :

— Je parie que votre chaussette est trouée. Tenez, je parie même que vos *deux* chaussettes sont trouées.

— Non, fait le gars, elles sont toutes neuves.

— Si elles n'ont pas de trou, dites-moi donc comment vous avez fait pour les enfiler ?

Et Casey continue :

— Je vous parie que je peux sauter plus haut que le bar.

— Tenu, dit le gars.

Casey fait un saut d'environ vingt-cinq centimètres – peut-être trente. Puis il se retourne et, s'adressant au bar, il dit :

— Bon, à ton tour. Saute !

Comme de juste, le bar bouge pas d'un poil. Et Casey empoche la mise. Ensuite, Casey dit :

— Je vous parie que j'ai plus d'argent que vous dans ma poche.

Alors là, pour être franc, j'aurais pu être assez dingue pour me laisser tenter de parier là-dessus, parce que je sais que Casey doit pas avoir plus de vingt-cinq ou cinquante *cents* maxi sur lui.

— Tenu, fait le gars. Casey vide ses poches, dit :

— Voyez : j'ai quarante-sept *cents* dans ma poche, et vous… vous n'avez pas un sou dans ma poche.

Ils continuent ce petit jeu pendant un moment. Moi, pensez, je les surveille du coin de l'œil, et je surveille aussi mon miroir, parce que le gars, là – M. X – il a pas un comportement normal. Il se marre et jette son argent par les fenêtres comme s'il était à Disneyland. Ça me rend rudement nerveux, vous pouvez me croire, parce qu'on voit que ce type, il est pas comme ça au naturel. C'est le genre de mec sérieux comme un pape, voyez ce que je veux dire ? Mais après tout, si ça le dérange pas, ça me dérange pas non plus. Ce qui est sûr, c'est qu'il arrête pas de remplir le gosier de Casey de whisky et de lui remplir les mains d'oseille.

Casey fait encore quelques tours du même tabac, des tours que vous avez sans doute déjà vus, et puis il dit au gars :

— Je parie que je peux traverser cette pièce, sauter sur le billard, boire ce whisky-soda – avec une paille – et revenir ici, sans courir, dans un délai de dix secondes.

— Tenu, fait l'autre.

Casey emprunte au gars sa montre, attend que dix secondes soient passées, puis il se dirige peinardement vers le billard, prend le temps de vérifier que personne a oublié vingt-cinq *cents* dans la fente, il saute sur le tapis vert, il sirote son scotch avec une paille, tranquille comme Baptiste, et puis il revient vers le bar.

— Ah, ah, elle est bien bonne, fait le gars.

Et il le dit exactement sur ce ton-là. Il fait « ah, ah » sans rigoler, si vous voyez ce que je veux dire. Il tend à Casey un autre billet, en disant :

— Oui, pas de doute, elle est bien bonne.

Pour le coup, je deviens carrément nerveux. Se faire mener en bateau, c'est une chose. Mais fournir les rames au plaisantin et le féliciter pour la croisière, c'est une autre paire de manches.

— Vous avez beaucoup de talent, fait le gars. Casey rougit. S'il y a une chose qui lui plaît encore plus que d'avoir dans sa main un scotch gratis et dans sa poche le fric d'un autre, c'est de recevoir des compliments. Pour ça, c'est un vrai gogo.

— Bah ! bredouille-t-il.

— Si, si, je le pense vraiment, dit l'autre. Et pas seulement à cause de votre façon d'inventer toutes ces superbes astuces – qui requièrent, j'en suis conscient, beaucoup de finesse d'esprit et d'intelligence – mais aussi à cause de la façon dont vous avez sauté sur le billard. Seriez-vous un gymnaste professionnel ?

— Non, répond Casey, mais j'essaie de garder la forme.

Là, ça me fait bien rigoler, parce que j'ai jamais vu Casey faire le moindre exercice, sauf quand il se mesure au bras de fer sur le zinc avec Warren Holiday. Et encore : il triche en soufflant à la figure de Warren ou en lui sortant une blague pour le déconcentrer.

— Ouais, fait le type, vous avez le don de trouver de bonnes astuces. Mais dites-moi, êtes-vous capable d'en inventer comme ça, au débotté ? Par exemple, si je vous pariais que vous ne pouvez pas tenir au plafond, pourriez-vous trouver un moyen de le faire ? Sur le coup ?

— Sans problème, dit Casey.

— Très bien, fait le type. Alors, je vous parie cinq cents dollars que vous n'arriverez pas à tenir au plafond.

Et il sort de son portefeuille un billet comme j'en ai encore jamais vu. Le type qui est représenté dessus, c'est William McKinley. Je ne sais pas s'il a été président des États-Unis ou pas, celui-là.

Le bruit du billet de cinq cents dollars qui claque sur le zinc attire l'attention générale. Je veux dire par là que, en un clin d'œil, le bar passe du tohu-bohu habituel du mardi soir au silence de plomb de la conscience d'un politicien. Même quand l'établissement est fermé, il n'est pas aussi calme. Tous les regards sont braqués sur Casey, sauf le mien, qui est toujours fixé sur le billet de cinq cents dollars.

— Topez là, monsieur X, dit Casey.

Moi, je pensais qu'il allait trouver une astuce, un truc quelconque pour tenir au plafond sans *vraiment* tenir au plafond, si vous voyez ce que je veux dire. Mais pas du tout. Peut-être qu'il est pas capable de dégoter des idées aussi vite qu'il le prétend, finalement. Ou alors, peut-être que c'est le gars qui lui a donné l'idée en parlant du gymnaste professionnel.

Toujours est-il que Casey prend l'un des tabourets du bar et le pose à l'envers sur un autre tabouret, siège contre siège. Jusque-là, rien d'extraordinaire : je fais la même chose quand je donne un coup de balai par terre. Mais voilà qu'il prend un autre tabouret et se met sur la pointe des pieds pour le mettre en équilibre par-dessus le tabouret retourné. Vous voyez le tableau ? Il a devant lui trois tabourets superposés : un à l'endroit, un à l'envers, un à l'endroit.

Maintenant, il recule de deux pas pour examiner son échafaudage, en essayant d'évaluer la distance entre le plafond et le coussin du tabouret du haut. Faut croire que ça lui paraît OK, parce qu'au lieu de rester planté là, il grimpe sur le premier tabouret, à l'endroit où les deux sièges se touchent, il fait une petite pause, puis il se hisse avec les mains tout en lançant ses pieds pardessus sa tête.

Dans le bar, tout le monde retient son souffle – et je dis ça au sens propre, hein ! Si Casey avait mis une seconde de plus à trouver son équilibre, on serait tous tombés en syncope, la figure toute bleue, sans blaguer !

Mais Casey réussit son coup, me demandez pas comment. Il est maintenant en équilibre sur la tête, sur le tabouret supérieur. Il attend que le tabouret cesse de tanguer et alors, lentement – très lentement – il allonge les jambes. Nous autres, sur le plancher des vaches, on est sur le point d'avoir les yeux qui nous sortent des orbites par manque d'oxygène, quand

soudain Casey plante solidement ses deux pieds au plafond.

— Zut ! fait le gars. J'ai encore perdu, semble-t-il.

Et, d'un grand coup de pied, il envoie valser le tabouret du bas à l'autre bout de la salle.

Casey's Last Ride
Traduction de Gérard de Chergé

© 1988, Davis Publications.

LA FOLLE DU LOGIS

par J.P. McLaughlin

Alma nettoyait le sol de la cuisine, balayant le carrelage avec la serpillière de manière nonchalante, au rythme de la musique que diffusait la radio. Elle n'avait aucun rendez-vous, personne ne l'attendait, elle était libre de son temps ; aussi en profitait-elle pour faire les choses en toute tranquillité, elle qui toute sa vie avait dû se presser. Aujourd'hui retraitée en Floride, à la résidence Funky Flamingo, elle jouissait d'un repos bien mérité après des années passées à supporter des maris, des amis et le lot habituel de fréquentations.

Elle songeait justement à la chance qu'elle avait eue de ne pas faire d'enfants quand un gros hanneton marron doré et brillant se précipita vers elle. Retenant son souffle sous l'effet de la surprise, elle s'apprêtait à l'écraser avec la serpillière lorsque l'insecte se dressa tout à coup sur ses pattes arrière, agita celles de devant et s'écria :

« Non !

— Hein ? Quoi ? fit-elle, stupéfaite, arrêtée dans son geste.

— Ne m'écrase pas, Alma. Tu as déjà fait suffisamment de dégâts.

Alma se pétrifia, comme si elle jouait à ce jeu d'enfant qu'on appelle « La statue », et elle jeta un regard furieux au hanneton.

— Tu as l'air bête comme ça, Alma, dit celui-ci. Pose ta serpillière et bavardons. Nous n'avons jamais eu véritablement l'occasion de parler du temps où nous étions mariés…

— … Reggie ?

— Ah, je me demandais si tu reconnaîtrais ma voix. Oui, c'est bien moi.

— Mais… qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Ça faisait longtemps que j'avais envie de te parler. Je pensais que tu comprendrais peut-être le message quand j'ai brisé ce vase dans la maison de Long Island en 79. J'espérais que tu irais consulter un médium. J'ai deux ou trois choses à te dire et…

— Si Marty arrive, il va penser que je débloque complètement… voilà que je parle avec un hanneton, nom de Dieu !

— Marty ? C'est le dernier en date ?

— Puisque tu me suis depuis tout ce temps, tu m'as forcément vue avec Marty hier soir aux courses de lévriers.

— Alma, je suis entré dans ce hanneton hier soir seulement. Si Marty est un nouvel homme dans ta vie, j'ai dû louper son arrivée.

— Voyons, Reggie, tu es mort il y a dix-huit ans. Pourquoi est-ce que tu n'es pas au paradis… ou… en bas ?

— Je n'ai pas été assez bon, ni assez mauvais. Il faut que je mérite ma place au ciel, si je puis dire.

— En devenant une sorte de cafard amélioré ?

— Non. En ayant une vraie conversation avec toi, ce que je n'ai jamais fait de mon vivant. Il faut que je me rattrape.

Alma s'approcha de la table, prit une chaise et s'assit, appuyant le balai contre la table. Elle regardait fixement Reggie, cet insecte, ce hanneton qui prétendait être Reggie.

Reggie le hanneton avança vers elle et s'arrêta à quelques dizaines de centimètres de la serpillière.

— Alma, je t'aimais tant.

— Je sais. Tu étais d'ailleurs ridicule.

— Pour toi, l'amour était une chose ridicule. Pour moi, c'était très important. Je me sentais responsable de toi, et ça me rendait heureux.

— Oui, tellement heureux que tu es devenu un vrai fardeau. Tout ce qui t'intéressait, c'était de faire des choses avec moi, n'importe quoi. Et tu voulais un enfant. Alors que je t'avais dit que je n'en voulais pas.

— J'en voulais six, Alma. Mais j'aurais été heureux avec un.

— Eh bien, pas moi.

Elle prit un air boudeur.

— Tu ne voulais jamais aller danser quand je te proposais de sortir, tu ne voulais jamais faire un tas d'autres choses agréables avec moi. Mais quand tu as épousé Jake, tu allais danser, et tu as même travaillé un petit peu. Pourquoi tu n'as pas fait tout ça avant ?

— Je crois que tu m'as aidée à m'orienter dans la vie, Reggie. Ça peut te paraître curieux, mais quand nous nous sommes mariés, nous étions encore si jeunes, j'avais envie de continuer à être moi-même pendant quelque temps.

— Oh, je vois. Dans ce cas, pourquoi m'as-tu épousé ?

— Je te trouvais mignon, et tout le monde me répétait que je devais faire quelque chose de ma vie ; de plus, j'en avais assez d'être serveuse dans cette cafétéria, et tu avais de l'argent.

— Oh ! Vois-tu, Alma, c'est le genre de choses que j'ai besoin de savoir. C'est lié à l'apprentissage de la sagesse.

— Il y a d'autres personnes qui sont dans des hannetons ?

— Peut-être. La plupart entrent dans des animaux pendant quelque temps, afin d'observer et d'apprendre. Les plus audacieux envahissent le corps d'autres personnes. Quand les personnes sont faibles, c'est plus facile de s'en emparer… Pourquoi m'as-tu tué, Alma ? C'est une des choses que je dois savoir.

— J'avais peur que tu me poses cette question. Je n'en sais rien.

— Tu n'en sais rien ! Alma, tu m'as ôté la vie. Sans même me laisser le temps de me préparer à la mort. Quand on envoie les gens à la chambre à gaz, on leur accorde au moins la possibilité de s'adresser à un prêtre, de se mettre en paix avec Dieu.

— Disons que j'ai agi sous l'impulsion du moment. D'abord, de quoi te plains-tu ? Au moins tu n'es pas… en bas.

— Ce n'est pas grâce à toi, Alma. Est-ce que cela t'aurait chagrinée ?

— Comment veux-tu que je le sache ? À vrai dire, je ne me suis jamais posé la question.

— Alma, pourquoi m'as-tu tué ?

— Hmmm… C'était pas le jour où tu as sali mon carrelage tout propre en rentrant de la pêche ?

— Si.

— Alors, voilà la raison.

— Tu m'as tué parce que j'ai sali ton carrelage ? Mais la façon dont tu as agi, avec ce thé empoisonné, à base de champignons vénéneux, c'est bien une preuve de préméditation ? Tu avais tout préparé, n'est-ce pas, Alma ?

— Je crois que j'ai commencé à y penser le jour où tes copains et toi vous avez fichu la pagaille dans le jardin et où j'ai dû presque tout ranger.

— Mais j'avais tout nettoyé ce jour-là ! J'avais mis toutes les canettes de bière dans la poubelle. Qu'est-ce qu'il te restait à faire ?

— Nettoyer la table de pique-nique, ratisser la pelouse. Tu n'as jamais fait attention aux détails, Reggie.

— Oh…

— Voilà pourquoi je ne voulais pas d'enfants. Tu étais pire qu'un gosse attardé.

— Oh…

— Dis-moi, Reggie, tu étais présent quand j'ai épousé Jake ?

— Oui. J'ai essayé plusieurs fois d'attirer ton attention, mais tu étais désormais trop absorbée par l'existence. Tu parlais sans cesse de ta carrière dans ce cabinet d'avocats. Et quand Jake était là, vous n'arrêtiez pas de vous faire des mamours comme si vous veniez de vous rencontrer. Je trouvais ça écœurant.

— Tu veux dire que tu as tout vu ?

— J'ai essayé de ne pas regarder, Alma. Bon sang, je ne suis pas un voyeur. Ce n'est pas mon genre. Mais parfois, je ne pouvais pas faire autrement, et ça me faisait du mal.

— Toute cette histoire est complètement dingue, Reggie. C'est déjà incroyable de penser que je parle avec un hanneton qui prétend être mon premier mari décédé depuis des années, mais savoir que tu nous as observés Jake et moi…

— Ce n'était pas aussi sordide, Alma. Sois gentille, change de sujet. Après tout, c'était ton droit. Au fait, de quoi est mort Jake ?

Cette question inattendue la fit tressaillir. Elle pensa qu'elle pourrait peut-être s'en souvenir, si elle le souhaitait.

— Tu ne veux pas t'en souvenir, hein ? dit Reggie.

— Non, ce n'est pas ça. Simplement, j'étais dans un état de choc…

— État de choc, mon œil ! s'exclama Reggie avec colère. Je te revois encore assise sur le lit, et te disant : « Oublie tout. Oublie ce qui s'est passé. Oublie Jake. Ce n'était qu'un cauchemar. Oublie. »

Tandis qu'il répétait ces paroles, sa voix se modifia, pour imiter le timbre plus aigu d'Alma.

Celle-ci se mit à pleurer.

— J'aimais Jake. Je ne voulais pas faire ça.

— Oui, je sais. Je t'ai vu vider le carter à huile ce soir-là, après que la voiture avait été entièrement révisée pour que Jake puisse se rendre à son importante réunion dans le Nord. Tu ne savais évidemment pas que le moteur calerait à ce moment-là, et que le semi-remorque basculerait sur la voiture. Mais tu *voulais* lui causer des ennuis, n'est-ce pas ?

— Je croyais qu'il avait une liaison avec une poufiasse, c'est comme ça qu'il appelait les femmes, des poufiasses. Je voulais juste qu'il tombe en panne et se retrouve coincé en pleine nature.

— Oui, je sais tout ça, répondit Reggie d'un ton plein de sagesse et aussi de tristesse. Mais je dois te prévenir, Alma, que ce Marty est un chic type, et si jamais tu as l'intention de lui jouer un sale tour, laisse tomber. Ordres de Là-Haut.

Alma cessa de pleurer, elle regarda fixement Reggie.

— Tu veux dire…

— Je veux dire que tu as fait suffisamment de mal au cours de ton existence, et si tu ne changes pas de comportement, tu vas te retrouver où tu sais.

— Ça existe vraiment ?

— Évidemment. Et je ne veux pas que tu connaisses ça, même si tu t'en fiches. Ce n'est pas du feu, comme tu as pu le lire. Le feu est une métaphore. C'est la souffrance de passer à côté

de toutes les bonnes choses. Ça te dévore et ça te consume, pour l'éternité.

— Je ne te crois pas. Après la mort, il n'y a rien.

— Ah, j'aurais dû m'en douter. Les gens ne croient que ce qu'ils veulent bien croire. Très bien, Alma, je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire. Je t'aime encore, tu sais. Si tu veux, je reviendrai demain, et nous en reparlerons ?

— Je ne sais pas, Reggie. Je n'aime pas bavarder avec toi de cette façon.

Reggie fit demi-tour et s'éloigna.

Alma se leva, s'avança et l'écrasa sous son talon.

— Ah, tu recommences à salir mon carrelage, hein ? Et elle s'empara d'une feuille de papier absorbant pour effacer les traces.

Going buggy□
Traduction de Jean Esch

© 1992 by Davis Publications.

SERVICE D'AMI□

par Don Marshall

Un corbillard surchargé d'ornements et tiré par quatre chevaux à la robe ébène roulait sur une route poussiéreuse de campagne en direction d'un cimetière envahi par les mauvaises herbes, niché au cœur d'un taillis de peupliers de Virginie, à Bear Valley dans l'État de Californie. Les membres assortis du quatuor balançaient avec dignité leurs têtes empanachées de noir au rythme du claquement de leurs sabots et du tintement discret des boucles de cuivre de leurs longes. Deux hommes au port rigide, vêtus de costumes noirs sévères, coiffés de chapeaux hauts de forme, avec des gants blancs, trônaient sur le siège du conducteur.

— Monsieur Nickolas ? demanda le plus jeune des deux à voix basse, avec une expression perplexe.

— Oui, Andrew ?

— Monsieur Nickolas, répéta le jeune Andrew Clark à l'adresse de l'entrepreneur des pompes funèbres, l'homme d'un certain âge qui était assis à côté de lui, vous m'avez toujours demandé de me montrer fort prévenant avec les gens, comme vous l'êtes vous-même, quand un décès survient dans une famille… y compris avec le défunt. Mais cette fois, vous avez installé Mme Harbinger dans la caisse là derrière avec un luxe de précautions. Je n'ignore pas que M. Harbinger et vous êtes amis depuis des années, mais bon sang, tout le monde en ville détestait Mme Harbinger. Vous ne trouverez personne pour pleurer sa mort, croyez-moi !

Perdu dans ses pensées, l'entrepreneur de pompes funèbres songeait à son corbillard flambant neuf, fait sur commande, le plus beau qu'on puisse s'offrir. Quatre montants en chêne s'élevaient en spirale jusqu'à un double toit tarabiscoté et clinquant.Des fenêtres finement sculptées permettaient d'apercevoir l'intérieur capitonné en velours rouge foncé et ce qu'il renfermait, un simple cercueil en pin blanc. La plupart des gens, mal à l'aise devant ce véhicule sinistre de mauvais augure, n'auraient guère prêté attention à cette débauche de savoir-faire et au confort somptueux au milieu desquels la passagère tant détestée effectuait maintenant son dernier voyage. Mais ce corbillard représentait la fierté et la joie de Simon Nickolas, le sympathique croque-mort de Bear Valley. Quelques instants s'écoulèrent avant que celui-ci ne réponde à son jeune apprenti.

— Andrew, dit Simon, avec dans la voix une note de reproche, premièrement, permets-moi de te reprendre, il ne s'agit pas, comme tu le dis, d'une *caisse.* On appelle ça un cercueil, une bière, ou même un sarcophage, mais je t'interdis d'employer le mot caisse.

— Excusez-moi, monsieur Nickolas, murmura Andrew, honteux de son erreur, mais heureux que son mentor lui fasse partager les secrets, mineurs certes mais essentiels, de son art.

— Deuxièmement, reprit l'entrepreneur de pompes funèbres, il est vrai que M. Harbinger est mon meilleur ami. Et je manquerais à tous mes devoirs si je ne lui témoignais pas une extrême bonté alors qu'il est frappé par le chagrin. Le moins que je puisse faire, c'est de lui fournir toutes les marques de ma considération durant les heures sombres de son deuil.

— … Troisièmement enfin, bien que Mme Harbinger fût, sans aucun doute, la personne la plus détestée, la plus méchante, la plus acariâtre, la plus désagréable dé toute la ville, et en dépit de ce que peuvent penser nos concitoyens, les services de Simon Nickolas, croque-mort de son état, continueront à incarner l'image même du respect à l'égard de ceux qui viennent de nous quitter.

— Certes, monsieur, mais il me semble que dans ce cas, vous avez été…

— … plus prévenant que d'habitude. C'est ce que tu allais dire, Andrew ? l'interrompit Nickolas. Oui, tu as certainement raison. Mais cela est dû à ma longue amitié avec Henry… euh, M. Harbinger.

— … Mais puisque le cimetière est encore loin, je vais t'expliquer pourquoi, dans ce cas précis, je fais preuve d'une attention quelque peu excessive.

Le croque-mort se souleva légèrement de son siège rembourré et se retourna pour observer le cortège funèbre qui suivait le corbillard.

Le petit cabriolet de tête transportait M. Harbinger, endeuillé, et M. Whorley, le vieux pasteur du village. À bord de la seconde voiture se trouvaient quatre hommes en costume noir, visage sombre, cheveux gris, recrutés par l'époux de la défunte pour accomplir la tâche délicate de porter le cercueil. Aucun autre habitant du village ne s'était déplacé pour rendre un dernier hommage à feu Mme Harbinger.

Simon Nickolas tira délicatement sur les rênes pour rappeler aux chevaux qu'ils devaient conserver leur allure pondérée, puis il poursuivit son récit.

— Tout a commencé il y a une vingtaine d'années dans une petite ville baptisée Zanesville… dans l'Ohio. C'est là que je fis connaissance de Henry Harbinger, il tenait déjà une épicerie-droguerie. Je sortais tout juste de l'école de pompes funèbres… enfin, ce n'était pas une école à proprement parler, plutôt une forme d'apprentissage, comme toi en ce moment.

… Je me lançai dans le métier, bien décidé… à conquérir le monde, pourrait-on dire. Installé depuis peu, il me fallut, un jour acheter un pantalon afin d'inhumer un pauvre homme qui, après une colossale beuverie en ville, avait traversé un champ pour rentrer chez lui et était tombé dans une fosse d'aisance à ciel ouvert où il s'était noyé.

… Bien que son cadavre fût encore récent, il était loin de sentir la rose. Je me sentis obligé de jeter ses habits souillés afin de rendre son inhumation au moins supportable. Henry… M. Harbinger, je veux dire, m'accorda fort généreusement un important rabais sur un costume légèrement mangé aux mites avec *deux* pantalons. Grâce à quoi, la cérémonie funèbre put se dérouler à temps.

… Comme il s'agissait de mon premier enterrement, la famille du défunt et moi-même fûmes très reconnaissants à M. Harbinger de son opportune générosité.

Nickolas se pencha en avant sur le siège du corbillard pour appuyer ses coudes sur ses genoux. Andrew fut surpris de voir cet homme au port toujours si droit adopter une posture aussi décontractée.

— Le second pantalon, reprit le croque-mort, je l'ai utilisé quelques mois plus tard pour un monsieur décédé de manière brutale après avoir reçu plusieurs balles de revolver au moment où il sautait par une fenêtre, vêtu simplement de son manteau. Apparemment, il n'avait pas jugé bon de se vêtir de manière décente. Cela tenait sans doute à l'arrivée prématurée du mari de la dame.

Le croque-mort se pencha à droite afin d'appuyer légèrement sur le frein à main du corbillard. La voiture ralentit avant d'attaquer un petit virage. Devant eux s'étendait la vallée couverte d'herbe sèche, avec le cimetière situé tout au fond.

— Ma première transaction commerciale avec M. Harbinger s'étant avérée rentable pour l'un et l'autre, nous devînmes rapidement amis. (Nickolas laissa échapper un long soupir.) Comme tu le découvriras avec le temps, les croque-morts ne sont pas toujours aimés. De fait, cette vocation nuisit fortement à ma popularité au sein de la communauté. Mais la vie sociale d'Henry n'était pas une réussite elle non plus.

Encouragé par l'attitude décontractée et le ton de confidence inhabituel de son patron, Andrew risqua un petit geste avec le pouce et l'index pour soulever légèrement son chapeau haut de forme afin de libérer toute la sueur accumulée sous le cuir.

— Pour en revenir à mon histoire, Henry gagnait de quoi assurer à son épouse et à lui-même une existence agréable, bien que sa femme l'accusât en permanence de vivre au-dessus de ses moyens. Quand lui et moi disputions une partie d'échecs le soir, nous brûlions trop de pétrole. Quand nous jouions aux dames dans la journée, elle nous traitait de fainéants. Un jour, Henry commit un péché capital en donnant quelques provisions et de vieux vêtements à une pauvre veuve qui devait élever seule ses trois enfants. Ils vivaient dans une cabane près de la voie ferrée. L'hiver approchait et l'avenir s'annonçait difficile pour eux.

… Moi-même, avec mes petits moyens, j'avais tenté de lui venir en aide. Son mari avait été écrasé par un train et je m'étais arrangé pour l'enterrer dans une tombe à moitié prix.

… Henry continua à entretenir la petite famille jusqu'à ce que la veuve en question se remarie. Son nouveau mari et elle insistèrent alors pour lui rendre jusqu'au dernier centime, bien que Henry n'ait jamais rien demandé, et d'ailleurs, il n'attendait rien.

Interrompant son récit, l'entrepreneur de pompes funèbres fit claquer sa langue à l'intention des chevaux ; il se renversa en arrière et repoussa son haut-de-forme d'environ un centimètre sur son crâne. Andrew, à qui ce geste n'avait pas échappé, glissa son index à l'intérieur de son col en Celluloïd afin d'évacuer une partie de la vapeur moite sous sa chemise empesée.

— À partir de ce jour, Mme Harbinger ne cessa jamais de rappeler à Henry qu'il n'était pas sur terre pour subvenir aux besoins d'une autre famille, et qu'il devait réclamer des intérêts en bas des sommes que lui rendaient la veuve et son second mari.

… Je suis forcé de reconnaître que tous les châtiments décrits par le poète Dante dans son *Enfer* sont loin d'égaler le grincement râpeux de l'impétuosité vocale de Mme Harbinger. On a même dit… Attention, ce n'est pas moi… que ses braillements nasillards et assourdissants faisaient tourner le lait de toutes les vaches des environs, jaunir et tomber les feuilles de tous les arbres de la vallée. Les palourdes elles-mêmes, dans les marécages boueux, décampaient vers le refuge des profondeurs, à la recherche de quelques précieux instants de silence.

Nickolas, l'entrepreneur de pompes funèbres, accompagna sa réflexion à mi-voix d'un petit mouvement de tête :

— Comment Henry a-t-il pu endurer tous les supplices des damnés, voilà une chose qui passe mon entendement. Mais il les a endurés, et sans rien dire, qui plus est.

Les harnais de cuir grinçaient faiblement au rythme du pas lent des chevaux. Un soleil éclatant frappait la route. Devant eux, un petit tourbillon de poussière survola en dansant la terre brûlée. Il emporta au passage quelques brins d'herbe séchée, deux ou trois feuilles jaunies et friables, avant de se précipiter entre les pattes des chevaux. Malicieusement, il jaillit devant Andrew et vint déposer son offrande de détritus sur son costume noir, puis il s'envola avec légèreté au-dessus du champ, comme l'invitant à lui courir après.

Le jeune apprenti mourait d'envie d'ôter ses gants blancs, de déboutonner sa veste pour rafraîchir son corps couvert de sueur. Mais il résista à la tentation de peur d'encourir un regard chargé de reproche de la part du croque-mort dont le sens de la bienséance ne connaissait jamais de défaillance, même dans les circonstances les plus pénibles. Toutefois, Andrew éprouvait une perplexité grandissante devant l'insistance de son mentor pour que la dépouille de Mme Harbinger soit manipulée avec le plus grand soin.

— En effet, Andrew, reprit Nickolas, cette femme a rendu la vie impossible à son mari, à ses

clients, à leurs voisins, et à tous ceux qui avaient la malchance de l'approcher.

… L'ouverture d'un commerce concurrent en ville porta le coup de grâce. Car même si ce pauvre Henry était aimé de ses clients, ceux-ci ne pouvaient plus supporter son épouse. Et bientôt, tous les habitants accordèrent leur clientèle à la nouvelle épicerie.

… Quand débuta la gigantesque ruée vers les gisements d'or de Californie, Henry décida de partir lui aussi vers l'ouest. Moi-même, ayant toujours eu l'esprit aventureux, j'avais le désir de tenter ma chance. Alors nous vendîmes l'un et l'autre notre fonds de commerce et, sans prêter attention aux propos imbibés de vitriol de Mme Harbinger, nous prîmes la diligence pour New York, et puis, un bateau à vapeur à destination de Panama. Durant tout le trajet, elle ne cessa de critiquer l'état du bateau, les mauvaises manières de l'équipage et la nourriture.

… Arrivés à Colon, nous louâmes un canoë et remontâmes la rivière à la rame jusqu'au relais des équipages de mules. Pendant tout ce temps, elle harangua les Indiens, à tel point que quatre d'entre eux plaquèrent leurs mains sur leurs oreilles et sautèrent par-dessus bord. Apparemment, ils préféraient affronter caïmans et serpents venimeux plutôt que de supporter une minute de plus ses braillements. La même chose se produisit par la suite avec les mules.

— Mais, monsieur Nickolas, si cette femme était aussi détestable que vous le dites, comment faisiez-vous pour supporter sa présence ?

— Voilà une excellente question, Andrew. Si j'arrivais à la supporter, comme tu dis, c'est que, premièrement, comme notre vieux pasteur Whorley, je suis un peu dur d'oreille. Deuxièmement, et c'est le plus important, tu découvriras bientôt que les gens de notre profession jouissent toujours du privilège d'avoir le dernier mot.

Andrew savoura ces paroles : « les hommes de notre profession ». Un torrent de fierté l'envahit en constatant que le croque-mort l'avait traité en égal.

Du revers de la main, Nickolas chassa quelques grains de poussière qui avaient osé se déposer sur ses poignets de chemise ; se gratta le nez et reprit son récit :

— Nous débarquâmes finalement dans les Sierras, Henry pour y installer son commerce, moi pour monter cette entreprise, et Mme Harbinger pour faire des histoires. Très rapidement, elle commença à réprimander, tancer, critiquer et admonester tous les hommes, les femmes et les enfants du comté, et je doute qu'elle ait épargné beaucoup de chevaux, de mules, de poules, de chiens, de chats, et voire d'Indiens.

… Puis, un jour béni…

À ce stade de sa narration, le croque-mort marqua une pause. Andrew crut percevoir l'éclair d'un sourire sur le visage habituellement impassible de son mentor.

— Voilà environ cinq ans, reprit ce dernier, alors qu'elle était lancée dans une de ses tirades exaspérantes à cause d'une ineptie quelconque, elle tomba raide morte.

Oubliant une désagréable goutte de sueur qui coulait dans le creux de sa cage thoracique, Andrew se redressa vivement sur le siège, comme piqué par un scorpion.

— Morte ? *Il y a cinq ans ?* Vous me faites marcher, monsieur Nickolas. Elle est morte *hier !*

— Oh oui, je sais. C'est en fait son second décès. Je vais t'expliquer. Vois-tu, le cerveau de certains individus couvre une sorte de maladie, une infirmité nerveuse, peut-être héréditaire, qui plonge parfois ces pauvres gens dans des crises de catalepsie, autrement dit une interruption des perceptions et des réflexes du corps, et qui entraîne une rigidité musculaire proche de la mort. Apparemment, bien que M. Harbinger et moi-même l'ignorions, son épouse souffrait de cette maladie heureusement peu répandue.

Apercevant l'entrée du cimetière à moins d'une centaine de mètres, Nickolas se redressa, ajusta son chapeau et prit une posture plus professionnelle sur le siège rembourré du corbillard.

— Nous l'avons donc enterrée comme il convient… jusqu'à un certain point. Malgré son profond chagrin, ce brave Henry semblait heureux et soulagé de ne plus avoir à supporter ses jacassements incessants.

— Jusqu'à un certain point, avez-vous dit. Qu'entendez-vous par là ? interrogea l'apprenti, sidéré.

— Ah oui. Eh bien… Tu vois ce joli portail en fer forgé devant nous ?

D'un doigt décharné, il désigna l'entrée du cimetière où deux colonnes en treillis soutenaient une arche très travaillée.

— Oui, répondit Andrew.

Eh bien, ce jour-là, je me suis avancé avec le corbillard jusque devant la grille comme je le fais toujours. Le trajet avait été cahoteux, car mon vieux corbillard n'était pas aussi agréable à conduire que celui-ci. Il ne possédait pas ces ressorts modernes en C, les suspensions transversales en cuir, ni l'intérieur capitonné. Celui-ci est le tout dernier modèle, vois-tu, ajouta-t-il avec fierté. Bref, il faisait une chaleur étouffante, exactement comme aujourd'hui. J'avais la tête ailleurs, et peut-être suis-je passé un peu trop près de la grille, car il s'est produit un sacré choc. Une fois à l'intérieur du cimetière, nous avons déchargé le cercueil avec une certaine précipitation, car nous étions tous impatients de rentrer chez nous au frais.

… Mais soudain, un des hommes qui portaient le cercueil, et qui sans doute avait l'oreille fine, perçut un cri étouffé provenant du cercueil. Tiens-toi bien, Andrew ! Quand nous soulevâmes le couvercle pour en avoir le cœur net, Mme Harbinger se redressa dans son cercueil, en clignant des yeux telle une grenouille sous une averse de grêle, et sa bouche, comme toujours, faisait des heures supplémentaires.

— Fichtre, monsieur Nickolas, il s'en est fallu de peu ! Vous imaginez… elle a failli être enterrée vivante !

Cette pensée morbide fit courir des frissons glacés le long de l'échiné du jeune garçon, malgré le soleil éclatant et son costume sombre qui emprisonnait la chaleur. Il s'imaginait avec horreur pris au piège à l'intérieur d'un cercueil clos, écoutant les pelletées de terre tomber au-dessus de lui avec un bruit sourd.

— Oui, comme tu dis, il s'en est fallu de peu. J'ai interrogé le docteur par la suite. Il m'a expliqué que le chemin cahoteux, ajouté au choc violent contre le pilier de la grille, avaient aidé Mme Harbinger à reprendre connaissance.

Les chevaux empanachés tirèrent le corbillard jusque devant l'entrée du cimetière.

— Holà, tout doux ! dit Nickolas en tirant sur le frein du corbillard, avant de le bloquer par mesure de prudence. Nous voici arrivés, Andrew, sains et saufs. Surtout, n'oublie pas, la bienséance est notre fonds de commerce. Quand tu vas descendre, fais-le lentement, calmement, et avec dignité. Va te placer derrière le corbillard et ouvre délicatement la porte. Je guiderai les porteurs. Après la cérémonie, reste auprès des chevaux pendant que je ferme la tombe.

Le jeune Andrew fit exactement ce qu'on lui demandait. M. Harbinger et le vieux pasteur Whorley descendirent du cabriolet et suivirent lentement en silence le chemin bordé de mauvaises herbes jusqu'à l'emplacement de la tombe de Mme Harbinger. Les quatre hommes, triés sur le volet par Simon Nickolas, descendirent eux aussi de voiture et se regroupèrent à pas lents à l'arrière du corbillard. Le croque-mort, grand et maigre, se posta légèrement en

retrait. Andrew posa la main sur la poignée de la porte et, conformément aux instructions de son patron, il l'ouvrit délicatement. La serrure produisit un petit déclic. La porte s'ouvrit en grand. Les quatre hommes au visage de pierre sortirent lentement le cercueil de pin.

Andrew était incapable d'en détacher son regard. Soudain, une pensée le frappa.

— Oh, monsieur Nickolas…

— Chuut ! Plus tard, Andrew, murmura l'entrepreneur de pompes funèbres en plaçant son index sur sa bouche. N'oublie pas… le décorum avant tout.

— Mais, monsieur…, insista Andrew d'une voix étouffée où perçait l'inquiétude.

— Cela suffit, Andrew ! rétorqua le croque-mort dans un chuchotement rauque.

Le jeune apprenti hocha la tête. Bon sang, songea-t-il, je voulais juste lui demander si la même chose ne risquait pas de se reproduire… cette « crise de cataclysmie » ou je ne sais quoi.

— Bien, messieurs, mettez-vous deux de chaque côté. Faites bien attention à soulever le cercueil en même temps, commanda Nickolas à voix basse. Et je vous en supplie, messieurs… *ne le cognez pas ! »*

A friend in Deed□
Traduction de Jean Esch

© 1992, Davis Publications.

DOUBLE PRISE□

par HENRY T. PARRY

Hendricks accueillit avec plaisir la fraîcheur qui régnait dans la boutique. Dehors, il faisait une température torride et il gardait encore le désagréable souvenir d'avoir suffoqué de chaleur, deux nuits plus tôt, dans sa chambre d'hôtel privée de climatisation.

Il s'approcha du comptoir.

— Bonjour, mademoiselle, je viens chercher les diapositives que j'ai confiées, hier soir, à votre service express. Au nom de Hendricks.

La jeune employée l'examina d'un air circonspect. Elle pressa sur la sonnette placée près de la caisse enregistreuse. L'homme qui feuilletait négligemment un des magazines de l'éventaire entra à son tour. Ouvrant son portefeuille, il présenta à Hendricks son insigne de police.

— Détective Ryan. J'aimerais vous poser une ou deux questions.

— Oui, d'accord… Mais je ne vois pas…

— Suivez-moi, j'ai quelque chose à vous montrer.

Un projecteur se trouvait au fond de la boutique. Ryan y glissa des diapositives. La première image apparut sur l'écran : des bateaux déchargeaient à quai leur cargaison de minerai. Une usine sidérurgique se découpait à l'arrière-plan.

— Vous avez pris ce cliché, monsieur Hendricks ?

— Oui, c'est moi qui l'ai pris. Il n'y a pas de mal à ça,je pense ?

— Et celui-ci ?

Cette fois, un passant regardait l'excavation devant un grand immeuble en construction et les armatures métalliques destinées à être enrobées de béton.

— Celui-ci aussi, acquiesça Hendricks.

— Bon. Je vais passer tout le reste rapidement afin que vous identifiiez ceux qui vous appartiennent.

Ryan fit défiler une série de vues de différents endroits de la ville, des vues banales comme en prenaient la plupart des touristes. Il s'arrêta après la dix-neuvième image.

— Il s'agissait bien d'une pellicule de vingt photos ? s'enquit-il.

Le photographe, présent à la projection, intervint :

— Vingt exactement, inspecteur. Je les ai développées moi-même puisque ce monsieur semblait pressé, je l'ai prévenu qu'il paierait plus cher.

Ses yeux larmoyaient et son sourire vague voulait faire croire qu'il hésitait à aider le détective Ryan. Ce qui n'abusa pas Hendricks, convaincu qu'il s'était empressé d'alerter la police.

— Regardons le numéro vingt, proposa Ryan.

Il y avait deux prises de vues. À gauche : la façade d'un immeuble vu d'en bas. À droite : le visage terrorisé d'un homme à la portière d'une voiture, côté volant. Il fixait un revolver pointé à cinquante centimètres de sa tête.

Seuls le poignet et l'arme étaient apparents sur le cliché.

— Qu'est-ce que vous en dites ? Je ne parle pas de l'immeuble, évidemment.

— Rien ! Je ne me souviens absolument pas de cet homme. Je ne l'ai jamais photographié.

— Vous admettez que les autres clichés sont de vous et vous reconnaissez certainement l'immeuble ?

— Tout à fait. C'est le Delaney Building, un des premiers gratte-ciel de la ville. Je ne nie pas

l'avoir pris. Par contre, j'ignore tout de ce qu'il y a à droite.

— Quand avez-vous photographié le Delaney Building ?

— Hier matin. Je me promenais… Oh ! je ne suis pas particulièrement doué et mon appareil est assez vieux, mais enfin…

Le photographe eut un léger reniflement de mépris.

Le détective enchaîna :

— Ce type n'est pas apparu par magie sur cette diapositive, monsieur Hendricks.

— Je ne m'explique pas sa présence. J'ai gardé mon appareil toute la journée. (Il marqua un léger temps.) À vrai dire, je l'ai laissé une heure ou davantage dans ma chambre, sur le bureau près de la fenêtre. On venait de réparer enfin le climatiseur, mais il faisait encore chaud. Je suis allé au restaurant où, au moins, je pouvais respirer.

— Vous aviez fermé votre porte à clé ? demanda Ryan.

— Oui.

— Les employés du motel, la femme de chambre, par exemple, auraient-ils pu entrer ?

— Bien sûr, mais on avait fait mon lit et le ménage pendant que j'étais en ville. Je suis resté au restaurant à peu près une heure, peut-être moins. À mon retour, j'ai sorti la pellicule de l'appareil et je l'ai apportée ici. Je voulais qu'on la développe rapidement parce que je ne sais pas pour combien de temps je suis encore dans ce motel.

Anticipant les questions de Ryan, Hendricks s'expliqua. Il était muté dans un pipeline au nord du pays et attendait au Homeways Motel de l'aéroport qu'un avion de sa société l'emmène à son nouveau job. Cet avion devait également apporter du matériel à livrer là-bas, mais l'usine avait du retard. Il téléphonait tous les jours dans l'Est, au siège de la compagnie et on lui répondait de patienter. Ce qu'il faisait déjà depuis une semaine.

— Vérifiez auprès de mes supérieurs, si vous ne me croyez pas, acheva-t-il. Vous demandez Arthur Krusen. À présent, voulez-vous me dire si vous avez l'intention de m'inculper et pour quelle raison.

— Je n'en ai pas l'intention, monsieur Hendricks. Nous ignorons si un crime a été commis et n'avons enregistré aucune plainte ; aucun homicide ni disparition ne nous ont été signalés, du moins concernant quelqu'un du sexe masculin. Jetez un regard à ces agrandissements.

Dans un excès de zèle, le photographe en avait tiré quatre. Hendricks étudia encore l'inconnu et secoua la tête.

— Je vous répète que je n'ai jamais vu cet homme. Je sais seulement que sa voiture est rangée juste devant ma chambre et que j'aperçois de ma fenêtre celles des autres chambres en face de la mienne. C'est-à-dire celles qui figurent en toile de fond. Il fallait donc être dehors, près de ma porte ou à ma fenêtre pour prendre cette photo.

— Votre film, votre appareil, votre chambre, votre emplacement de parking ! Tout nous ramène à vous, remarqua Ryan. Pourtant vous ne savez rien de tout ceci ?

— C'est vrai, je ne sais rien.

— *Okay,* monsieur Hendricks, je n'ai pas d'autres questions, mais je garde ces agrandissements et je vous en laisse un, au cas où la mémoire vous reviendrait…

Hendricks haussa les épaules et régla le photographe.

Une fois dans sa chambre, il écarta le rideau, releva le store vénitien et compara ce qu'il avait sous les yeux à l'épreuve posée sur le petit bureau. Les emplacements du parking d'en face étaient vides sauf celui d'une chambre du motel devant laquelle stationnait un véhicule dont on distinguait à peine la forme. Un gros plan permettrait peut-être de discerner l'inscription sur

sa plaque minéralogique. Avec un peu de chance, le propriétaire pouvait avoir été témoin de la scène.

Hendricks se demanda pourquoi il s'occuperait de cette affaire qui concernait uniquement le détective Ryan. Et ce dernier accueillerait sans doute plutôt mal l'intervention d'un étranger.

Lorsqu'il s'était inscrit au motel, sept jours auparavant – un temps passé d'une façon bien monotone – il se rappelait que, sur la fiche, une place était réservée aux numéros des voitures. Mais à quoi bon s'ennuyer avec ce détail. Il suffisait d'apprendre qui occupait la chambre d'en face. L'espoir que ce client ait vu quelque chose était mince, cependant, comme le lui avait fait remarquer Ryan, ce qui pouvait être l'indice d'un meurtre figurait sur son film. Cette double prise de vues avait l'air d'un défi qu'il se sentait prêt à relever. Et puis, élucider cette énigme s'avérait plus passionnant que de lire des livres de poche – à peu près la seule distraction dans ce motel.

Le directeur manifesta une certaine réticence à l'aider, mais devint compréhensif quand Hendricks lui montra l'agrandissement, en signalant que la police y portait de l'intérêt.

— Qui était au n° 54, le 18 de ce mois, Evelyn ? demanda-t-il à l'interphone. Oui… j'attends… Ah, très bien…

Le directeur raccrocha.

— Il s'agit de M. et Mme William Goodman qui vivent à Mandan, une petite ville de la région.

Les renseignements communiquèrent à Hendricks le numéro de téléphone des Goodman. Il composa celui-ci aussitôt.

— Allô ? fit un homme au bout du fil. Allô, répéta-t-il en s'éclaircissant la gorge.

— Monsieur Goodman ?

— C'est moi, oui. Qui est à l'appareil ?

— John Hendricks, un client du Homeways Motel de l'aéroport, je voulais…

— Oh ! c'est à propos de votre feu arrière. Je suis tellement désolé, monsieur Hendricks.

— Mon feu arrière ?

— Eh bien, oui… Je l'ai heurté en reculant. Il y a vraiment peu de place dans ce parking. Cela me rend furieux si un automobiliste rentre dans ma voiture et s'en va sans faire de constat. Aussi, je vous ai laissé un mot pour que vous m'envoyiez la facture de votre garagiste. Je vois que vous l'avez eu.

Sur l'épreuve, Hendricks nota effectivement un papier plié sous l'essuie-glace.

— En réalité, je voulais vous entretenir de tout autre chose, monsieur Goodman…

Hendricks relata les faits. Un silence, puis Goodman finit par dire :

— Je n'ai rien vu de ce genre. Vers quatre heures, j'ai cassé accidentellement le feu arrière d'une voiture blanche, et c'est tout. J'ai relevé son numéro au cas où… Attendez une minute… Ah ! je l'ai.

Hendricks griffonna ses indications, tandis qu'il résumait leur entretien à une tierce personne.

— Ma femme n'en sait pas plus que moi, monsieur Hendricks, ajouta-t-il d'un ton moins affable. Je regrette…

Mme Goodman venait sans doute de recommander à son mari de ne pas se mêler de ces histoires de la grande ville surtout quand on parlait de revolver. Hendricks pensa qu'il ferait bien de suivre ce conseil.

Il raccrocha. Le cadre déprimant qui l'entourait, identique dans tous les motels, de Tacoma à Tampa, l'incita à quitter la pièce.

L'employée de la réception regarda la photo et déclara sans hésiter :

— Le visage de cet homme m'est familier, mais il passe beaucoup de monde ici…

— J'ai le numéro de sa voiture, dit Hendricks. Il a dû l'indiquer sur sa fiche. Vous permettez que je vérifie ?

Elle lui fit signe de la rejoindre derrière le comptoir.

— Cherchez dans ce casier, monsieur. Je vous laisse faire.

Il en compulsa près d'une centaine, sans succès.

— Je viens subitement de me souvenir que les plus anciennes ont été rangées en premier, dit la réceptionniste. Essayez plutôt les fiches à la fin du casier.

Il en sortit un paquet et trouva sur l'une des cartes, datée d'avril, le numéro d'immatriculation indiqué par Goodman précédé du nom de M. et Mme Al Johnson, 3727 Midland Avenue, ainsi que quatre autres de mai à juillet.

Al Johnson ne s'était pas inscrit au motel le 18 courant, jour où on l'avait menacé d'une arme. À chaque fois, il avait donné la même adresse, mais des identités différentes : Al Howard, Al Moser, Al Jones, Al Brown – ce qui manquait singulièrement d'imagination.

Hendricks se dit qu'il ferait mieux de signaler sa découverte, puis de continuer à se promener en ville et à lire des romans d'espionnage. Mais le détective prendrait-il au sérieux ses informations ? Il arborerait vraisemblablement l'attitude méprisante et impatiente du professionnel à l'égard d'un amateur empiétant sur son territoire.

Il mit les fiches dans sa poche et sortit. Dehors, il faisait toujours aussi chaud. Ryan avait dit qu'aucun crime n'avait été signalé, cela ne signifiait pas qu'aucun crime n'ait été commis.

Il décida donc de se rendre au 3727 Midland Avenue…

C'était une citadelle cernée de voitures d'occasion. Hendricks s'estima heureux de pouvoir se garer à l'ombre et poussa l'imposante porte vitrée. Une secrétaire sophistiquée lui indiqua un siège en poursuivant sa conversation au téléphone.

De l'autre côté de l'immense baie, deux vendeurs évoluaient au milieu d'une mer de véhicules. Au centre, une Mercedes étincelante, exposée sur une plate-forme, tournait lentement. Elle ressemblait à un monstre menaçant.

Au mur, trois plaques certifiaient que les récipiendiaires avaient rempli leur tâche à l'entière satisfaction des clients. L'un d'eux se nommait Al Olson.

La réceptionniste daigna enfin s'occuper de Hendricks.

— Al est-il ici ? demanda celui-ci.

— Non, je suis désolée, répondit-elle.

— J'avais l'intention de venir de bonne heure, mais j'ai eu un empêchement…

— Cela n'aurait pas fait de différence, M. Olson est absent depuis deux jours. Quand il se montrera, puis-je lui dire de vous contacter ?

— Non, merci, je préfère revenir. Il a, paraît-il, une bonne affaire à me proposer.

— Un autre vendeur se fera un plaisir de…

— C'est inutile, enchaîna Hendricks. Al voulait que je m'adresse uniquement à lui.

— Cela ne m'étonne pas d'Olson, fit-elle.

Quand Hendricks regagna sa voiture, un vieil homme faisait briller le capot d'un coupé.

— Excusez-moi, monsieur, dit Hendricks, sauriez-vous où je peux joindre Al Olson ?

L'homme se redressa et le regarda comme s'il avait mal compris. Les traits creusés sous des pommettes saillantes, il releva sur son nez des lunettes à monture métallique. Ses mains portaient des cicatrices identiques à celles que Hendricks avait vues lorsqu'il était convoyeur

d'une mine dans les collines et il avait entendu la même toux qui le secoua un instant.

— Il est pas venu depuis deux jours, m'sieur. S'il ne tenait qu'à moi, je me ficherais complètement de ne plus le revoir.

— J'aimerais apprendre certaines choses à son sujet, reprit Hendricks. Vous accepteriez peut-être ceci…

Le vieil homme ignora le billet qu'il lui offrait.

— Lorsqu'on est après un type comme lui, c'est sûrement pas pour lui annoncer de bonnes nouvelles ou lui apporter de l'argent. J'serais content d'aider quelqu'un qui aurait de mauvaises nouvelles pour lui.

— Où habite-t-il ?

— J'sais pas. Me semble que vous pourriez toujours chercher son adresse dans l'annuaire.

— Je ne l'ai pas trouvée, justement.

— Alors, voyez Sarah Ann Collfield. Dites-lui que vous venez de la part de son oncle Harley Collfield et elle vous apprendra ce que vaut cet Olson. Elle connaît aussi sa femme. Moi, tout ce que je peux dire c'est que s'il n'arrive pas à vendre une de ces bagnoles, il va se plaindre au bureau et rejette la faute sur moi, en m'accusant de ne pas l'avoir assez briquée. Pourtant, j'ai pas mon pareil pour que les épaves qu'on m'amène aient l'air neuves.

— Puis-je avoir l'adresse de Sarah Ann Collfield ?

— C'est le 1414 Collins Street, à l'ouest de la ville. Voilà comment faut y aller…

Il fit un croquis et le remit à Hendricks.

— C'est pas une façon de gagner sa vie, dit-il. C'est réellement pas le travail d'un homme.

Hendricks fixa toutes ces voitures échouées là et approuva.

Les enseignes dans Collins Street indiquaient Blue Grass Bar, Clinch River Inn (un « lunchroom » exigu et sombre), Cumberland Tavern… Un juxe-box égrenait de la country music. Parfois, une construction bien conservée se détachait au milieu des petites maisons aux façades lépreuses accentuant leur état délabré.

Sous les vérandas s'amoncelaient des divans éventrés, d'antiques réfrigérateurs, un fouillis de boîtes de conserve et de bouteilles vides.

Hendricks grimpa les marches du 1414. La véranda, au plancher peint en gris, était propre et net. Des pots de géraniums s'alignaient tout le long de la balustrade. Deux glaces ovales encadraient l'entrée. La femme, qui se tenait derrière la moustiquaire, les bras croisés sur la poitrine, le regarda s'approcher avec méfiance.

Elle sortit et referma la porte sur elle. Hendricks fut frappé par son visage grave et impassible. Il reflétait la force intérieure d'un être sur lequel la souffrance et les vicissitudes quotidiennes de la vie n'ont pas de prise. Le teint foncé, les cheveux bruns striés de fils blancs, elle paraissait la quarantaine et portait une simple tenue blanche de serveuse. Sans doute s'apprêtait-elle à aller travailler.

— Je m'appelle John Hendricks, dit-il, comme elle se taisait toujours, en l'observant. Si vous êtes Sarah Ann Collfield, c'est oncle Harley qui m'envoie.

Ses traits se détendirent légèrement.

— Vous êtes également un de ses parents ?

— Non, madame. Oncle Harley m'a dit que vous seriez susceptible de me fournir des renseignements sur Al Olson.

Elle l'évalua encore, réfléchissant s'il y avait bien lieu de se confier à un étranger. Puis elle

serra les lèvres. Une lueur vindicative s'alluma dans ses yeux. Apparemment, le motif qui l'avait décidée paraissait plus important que la seule recommandation d'oncle Harley.

— Bien sûr que je peux vous renseigner, dit-elle. Il a fait inculper mon fils Jack. Olson a demandé à oncle Harley s'il connaissait quelqu'un qui puisse livrer un camion qu'il avait vendu à un homme de Motor City. Oncle Harley conseilla à Jack de saisir l'occasion de gagner cent dollars. Mon fils accepta avec joie. Il suivait des cours du soir et cet argent était le bienvenu. D'après Olson, le camion était vide, en réalité il contenait des pièces détachées qui avaient été volées. Les Fédéraux attendaient Jack et l'arrêtèrent au moment où il livra le véhicule. Comme celui-ci avait été également volé, ils ne purent faire le rapprochement avec Olson. De toute façon, il nia tout en bloc quand la police l'interrogea. J'ai cru que Harley devenait fou. Il a saisi son pistolet et voulait tuer Olson. J'ai réussi à le calmer. Nous avions assez de problèmes comme ça.

— L'avez-vous vu récemment ?

— Non, pas depuis cette malheureuse affaire. Et j'espère ne plus jamais le rencontrer. Écoutez plutôt ce qu'il nous a fait, monsieur Hendricks. À la mort de mon mari, Jack avait quatre ans. J'ai beaucoup travaillé pour l'élever et, croyez-moi, ce n'est pas facile dans cette ville. (Elle jeta un regard amer alentour.) Excusez-moi, je dois partir maintenant. Je suis de service de seize à vingt-deux heures au *Gold Rooster.*

— Harley dit que vous connaissez également Mme Olson ?

— Je la connais à peine. Je suis allée chez elle afin de persuader son mari d'avouer la vérité pour sauver mon fils. Une démarche inutile puisqu'elle ne savait pas où il était depuis deux ans.

Hendricks lui montra l'agrandissement. Elle l'examina minutieusement et fit un signe négatif de la tête.

— Je n'ai jamais vu cet homme. Bon, il faut vraiment que j'y aille.

— Puis-je vous déposer quelque part ? proposa-t-il.

— Vous êtes très aimable, merci. J'ai un bus au coin de la rue qui m'amène juste devant le restaurant.

— L'adresse d'Olson n'est pas dans l'annuaire. Auriez-vous une idée de l'endroit où il vit ?

— Pas la moindre. Cherchez celle de sa femme dans l'annuaire d'Owenston. Je ne m'en souviens plus.

Elle partit à grandes enjambées, d'une démarche assurée. Hendricks se fit la réflexion qu'elle semblait capable de résister à tous les hommes du genre d'Olson. Elle paraissait vulnérable et inquiète sur un seul point : l'inculpation injuste de son fils.

Son bureau lui annonça le lendemain matin ce qui faisait partie de la routine. L'usine n'avait pas envoyé les pièces, et le départ de l'avion était encore retardé. Il devait patienter.

Olson ne s'était pas présenté au magasin de voitures d'occasion. La secrétaire refusa de donner l'adresse personnelle d'un de leurs vendeurs.

Il y avait un A. Olson dans l'annuaire d'Owenston. N'obtenant pas de réponse au téléphone, Hendricks jugea préférable d'aller sur place.

D'après l'image qu'il se faisait d'Olson, il s'attendait qu'il habite une résidence de standing où de jolies blondes se bronzaient autour de la piscine.

Arrivé dans la petite rue bordée d'arbres, Hendricks fut à peu près certain de ne pas le trouver là. La voiture dans le garage était bien trop modeste aussi pour lui appartenir.

Il appuya à plusieurs reprises sur la sonnette de l'entrée, puis contourna la maison. Une

clôture en fil de fer, masquée par une haie, cernait la pelouse fraîchement tondue. Son regard s'attarda sur les plates-bandes fleuries.

Il avait des notions assez vagues en matière de jardinage, néanmoins, il s'aperçut que rien n'était laissé au hasard. Les plantes étaient disposées avec harmonie suivant leur taille et les coloris. Les plus grandes au dernier rang, puis les moyennes et enfin, au bord, les plus petites. Dans son métier, il veillait à ce que ses subordonnés exécutent des travaux sur plan. Il était donc d'autant plus conscient des soins attentifs apportés dans l'aménagement de ce minuscule univers.

La personne ayant conçu cela devait avoir fait preuve de patience en attendant le résultat de ses efforts. Et elle était sans nul doute déterminée à préserver son intimité— un cadenas bouclait la porte grillagée.

Sur la gauche de cette porte, un détail cadrait mal avec le reste du jardin. L'ordre de grandeur des fleurs n'avait pas été respecté.

— Vous désirez quelque chose ?

Hendricks se retourna. Une grande femme, en chapeau de paille, un déplantoir dans une main et un trousseau de clés dans l'autre, s'était approchée silencieusement. Elle ne paraissait guère se soucier de la présence d'un inconnu devant son jardin.

Peut-être pour démontrer qu'elle se maîtrisait parfaitement, elle fit un pas en avant. Hendricks, lui, recula et se trouva acculé contre la porte. C'était illogique, mais il eut l'impression d'être surpris en train de pénétrer par effraction dans une propriété privée. Il éprouvait même un sentiment de culpabilité inexplicable.

— Pardonnez-moi d'avoir fait le tour, dit-il. J'ai sonné et comme je n'avais pas de réponse, alors…

Elle se taisait.

— Je suis à la recherche d'Al Olson. Est-il là ?

— Il ne vit plus ici depuis deux ans. Je suis Mme Olson.

— Sauriez-vous où je peux le joindre ?

— À l'agence où il travaille. C'est au 3727 Midland Avenue.

— On ne l'a pas vu…

— J'ignore l'adresse de son domicile. Il se déplace souvent. Il est parti depuis pas mal de temps, mais cette adresse-ci est toujours à son nom sur l'annuaire.

Hendricks expliqua tout de nouveau et montra une fois de plus l'agrandissement.

— Ce que vous me racontez n'est pas très clair, dit-elle. Ce dont je suis certaine, c'est que l'homme sur cette photo n'est pas Al. Où a-t-elle été prise ?

Devant ma chambre du Homeways Motel de l'aéroport. La voiture de M. Olson était garée là, le jour de l'incident, le 18 exactement.

— C'est fort possible. Al louait fréquemment une chambre dans ce motel. Il avait toute une kyrielle de filles dont une, en particulier, qui venait en avion de Motor City pour passer les week-ends avec lui. D'où notre divorce.

— Êtes-vous au courant d'un vol de pièces détachées qui ont été découvertes dans un camion volé, lui aussi ?

— Absolument pas.

— Avez-vous déjà rencontré Mme Sarah Ann Collfield ?

— Non. Ah ! attendez… Elle est venue demander Al. Je crois que son fils avait été arrêté pour avoir transporté de la marchandise volée, enfin… quelque chose dans ce genre. Elle

accusait Al d'être responsable de cette arrestation.

— Vous pensez qu'elle avait raison ?

Elle baissa les yeux sur les fleurs, puis regarda Hendricks.

— Comment voulez-vous que je le sache. Al est trop avisé pour se compromettre dans une affaire où la police pourrait remonter jusqu'à lui. Par contre, je le crois capable d'avoir impliqué ce jeune garçon. Il n'a guère de scrupules. Lorsque nous étions mariés, le téléphone sonnait sans arrêt. Des gens se plaignaient des voitures qu'il leur avait vendues. Il y avait peut-être des personnes qui appelaient pour des motifs différents, mais Al prenait garde à ce que je reste en dehors de ce qu'il faisait. Et puis, il y avait ses petites amies…

— A-t-on continué à lui téléphoner quand vous vous êtes séparés ?

— Non.

Elle redressa les épaules, indiquant que toutes ces questions commençaient à l'importuner.

— Écoutez, je comprends votre situation, ajoutât-elle, mais je ne vois pas en quoi cela me concerne. La mort d'Al n'a pas été signalée ni même sa disparition et, s'il n'a pas été blessé, je ne vois pas non plus comment on peut vous causer des ennuis.

— J'espère que vous dites vrai, madame Olson. Eh bien… je vous remercie. Pour changer de sujet, votre jardin est très réussi. Il a dû réclamer pas mal de travail.

— Oui, mais en même temps, cela m'a permis d'oublier certaines… difficultés.

— J'ai admiré surtout ces fleurs jaunes…

— Ce sont des roses d'Inde.

— Et comment s'appellent celles-là, au fond de la rangée ?

— Des zinnias. Je pensais qu'ils deviendraient plus grands.

— Vous placez les petites fleurs devant pour qu'elles aient du soleil ou par souci d'esthétisme ?

— C'est à cause du soleil. Les grandes ne doivent pas leur faire de l'ombre. Mais, je trouve aussi que l'effet est plus joli. Il suffit de planter les fleurs suivant leur hauteur, ce qui n'a rien de compliqué.

— Qu'est-ce qui est éparpillé dessous ?

— Du paillis de copeau de bois. Normalement, j'utilise de la tourbe horticole. J'en manquais, alors j'ai mis des copeaux du côté de la porte. Le résultat est le même, vous savez. C'est pour empêcher les graines de moisir.

— Jugez combien je suis ignorant, dit-il. Excusez-moi pour toutes ces questions. Encore merci, madame.

Elle esquissa un mince sourire, lui tournant déjà le dos, et agita son déplantoir en guise d'adieu. Hendricks se dirigea vers l'allée. Elle n'eut pas un regard dans sa direction, ouvrit le cadenas, claqua la porte derrière elle et la referma à clé.

La chaleur montait de l'asphalte du parking et le rendait luisant quand Hendricks rentra au motel. Comme pour compenser sa récente défaillance, le climatiseur dispensait une température aussi glaciale que dans les régions arctiques. Ce qui l'amena à une déduction évidente : puisque l'air conditionné fonctionnait à nouveau, c'est qu'un réparateur était venu dans sa chambre. Et il aurait pu se servir de son appareil photo…

Il s'informa auprès du directeur.

— Le réparateur n'a pas eu à pénétrer dans les chambres, le chauffage étant central, répondit-il. Il est possible qu'il ait voulu vérifier les thermostats. Attendez que je demande si on lui a donné un passe… Non, il paraît que non, ajouta-t-il après un court conciliabule. La *T. et D.*

Repair Company a envoyé, le 18, l'homme qui vient d'habitude, mais il n'y a certainement aucun rapport entre lui et…

— Que vous a dit la femme de ménage ? le coupa Hendricks.

— Elle a fait votre chambre vers dix heures du matin et a quitté son service à treize heures, donc avant votre retour. Elle est de toute confiance et je suis sûr qu'elle dit la vérité.

Il transmis à Hendricks les renseignements sur la *Repair Company,* plus quelques commentaires embarrassés sur les ennuis qu'il risquait de s'attirer en menant sa propre enquête.

Hendricks tomba d'accord avec le directeur et raccrocha.

Il dut s'armer de courage pour affronter la chaleur de l'après-midi, d'autant qu'un entretien avec le réparateur serait probablement inutile.

Le bureau de la *Repair Company* était séparé de l'atelier par une cloison vitrée derrière laquelle on entendait le bruit d'une perceuse électrique. Un petit homme, tout ratatiné, s'appuyait contre le comptoir constellé de brûlures de cigarette. Avant même que Hendricks expose le but de sa visite, il déclara d'un ton hostile :

— Nous ne réparons pas la climatisation des particuliers, monsieur, et on va fermer.

— J'espérais que vous pourriez me rendre service, dit Hendricks. J'ai un léger problème – pas vraiment un problème – mais la police est intriguée par un détail qui me concerne et je tente de me laver de ses soupçons.

Au seul mot de « police », l'homme perdit son attitude agressive et se raidit imperceptiblement.

— Si je peux vous donner un coup de main…

Hendricks se demanda s'il n'aurait pas fait de la prison.

— Je voudrais parler au réparateur qui s'est occupé de la climatisation du *Homeways Motel* le 18.

Le bruit de la perceuse cessa subitement.

— C'est moi, dit l'homme. C'est toujours moi qui les dépanne. Ils ont un système qui…

— Ce système nécessite-t-il que vous entriez dans les chambres ?

— Bien sûr. La panne venait du compresseur. J'ai réparé l'unité centrale, mais y a bien fallu que je vérifie les thermostats individuels.

— Vous possédez un passe ?

— Non, Mickey, mon copain de la maintenance me prête le sien. Personne n'en sait rien, c'est un arrangement entre nous.

— Vous êtes allé au numéro 27, le 18 ?

Le regard ailleurs, le réparateur éluda :

— Ben, dites donc, j'ai pas de comptes à vous rendre. Il vous manque quelque chose ?

— Avez-vous remarqué un appareil photo sur le bureau près de la fenêtre ?

— J'ai pas à vous répondre. Bon, on ferme, monsieur.

Une femme aussi grande que Mme Olson les rejoignit. En bleu de travail, elle avait une casquette à longue visière perchée sur un échafaudage de cheveux bouclés. L'ouvrier parut se tasser sur lui-même.

— En voilà assez, Delbert, dit-elle. Si tu as pris cet appareil, avoue-le. Tu m'avais promis de ne plus recommencer, tu t'en rappelles ?

— On ne m'a rien dérobé, intervint Hendricks. Mais une de mes diapositives intrigue la police. La voici.

La double image qu'il lui mit sous les yeux la remplit visiblement d'appréhension. Delbert y jeta à peine un regard, comme s'il niait jusqu'à son existence et ricana :

— Pourquoi vous ne la renseignez pas ? Qu'est-ce j'ai à voir là-dedans ? J'ai vérifié votre thermostat, ça ne veut pas dire que je sais quelque chose au sujet de vos photos…

La femme se pencha sur lui.

— Arrête, Delbert ! Qu'est-ce que tu as fabriqué dans cette chambre ?

— Oh là là ! je ne veux pas être mêlé à ça, Terry ! Je veux pas être appelé à témoigner…

— Delbert !

— D'accord ! D'accord ! Y'avait un appareil sur le bureau. Y'avait pas de mal à regarder la pièce dans le viseur et puis dehors à travers les lattes du store. C'est là que j'ai aperçu ce type dans une voiture et une jolie brune qui le tenait en respect avec un revolver.

— Une brune ! s'exclama Hendricks.

— Ouais. J'ai cadré la scène et appuyé sur le déclic. J'estimais avoir fait ma part, aux autres de découvrir ce qui s'était passé par la suite. Je voulais pas être mêlé à ce micmac…

— Tu as eu rudement raison, approuva Terry. Si la police te met encore la main dessus, tu en prends pour cent ans !

— À quoi ressemblait cette femme ?

Delbert secoua la tête.

— À une « dame », si vous voyez ce que je veux dire…

— Jeune, âgée, grande, petite ?

— Je lui donne à peu près la quarantaine et elle est aussi grande que Terry.

— Avez-vous entendu un coup de feu ?

— Non, j'ai filé, et vite !

— La reconnaîtriez-vous ?

— Pour ça, y'a pas de danger qu'on oublie une femme qui tient un revolver avec un air aussi déterminé ni ce type qui semblait mort de frousse…

— Vous ne les aviez jamais vus ?

— Non et je tiens pas à les retrouver sur mon chemin.

Le téléphone sonna. Delbert, soulagé, s'empressa d'aller répondre dans l'atelier.

— Il a souvent des petits problèmes, expliqua Terry. Delbert subtilise des objets lorsqu'il travaille à l'extérieur. Il ramène des cintres, enfin des bricoles de ce genre, mais parfois une caméra ou même une machine à écrire portative. Je ne devrais pas l'envoyer dans des motels, mais c'est un bon réparateur et, si je le licencie, je ne pourrai plus le surveiller. Après tout, c'est mon mari.

Hendricks cacha sa surprise. Delbert et Terry formaient un curieux couple.

— Pourriez-vous venir me retrouver tous les deux au *Gold Rooster ?* C'est un restaurant dans Midland Avenue. Vers neuf heures trente ou dix heures, cela vous convient ?

— Delbert ira tout seul, dit-elle. Je joue au bowling ce soir.

Pendant le trajet du retour, Hendricks fit le point. Il croyait Delbert malgré ses fâcheux travers et Terry veillerait sans aucun doute à ce qu'il aille à leur rendez-vous.

Il avait l'intention de téléphoner immédiatement à Ryan, mais décida de l'appeler plus tard. Lui apprendre que la personne au revolver était une femme manquait singulièrement de sérieux.

— Je prendrai un double bourbon, annonça Delbert en grimpant sur un tabouret.

Le bar du *Golden Rooster* jouxtait le restaurant où les patrons et quelques employés qui

avaient achevé leur service finissaient de dîner. Sarah Ann Collfield partageait une table avec une femme qui ne portait pas la tenue de serveuse. D'après ce que distinguait Hendricks depuis sa place, il n'y avait pas de couverts devant elle.

— La serveuse assise à droite, près du mur, est-elle celle dont vous m'avez parlé ? demanda-t-il.

— Vous croyez que j'ai des yeux de lynx ou quoi ? tergiversa Delbert. Je ne peux rien assurer vu d'ici.

— Très bien, alors allez dans la cabine téléphonique au fond de la salle et examinez-la.

— C'est… qu'elle tourne le dos à la cabine. Faudrait que je la voie de face…

— Jetez un coup d'oeil en passant.

— Y a pas un autre moyen ?…

Le barman venait de rendre la monnaie à Hendricks qui glissa la soucoupe du côté de Delbert. Il regrettait de ne pas avoir compris plutôt pourquoi celui-ci se montrait si peu coopératif.

Le réparateur fit disparaître l'argent d'un geste expert, avala d'un trait son bourbon, la mine impassible, et descendit du tabouret. En passant près de la table de Sarah Ann, il eut un regard indifférent pour les deux femmes et entra dans la cabine. Hendricks s'aperçut dans la glace et fut honteux de faire ce travail d'espion auprès d'une femme digne et méritante.

En revenant, Delbert évita de tourner la tête du côté de la table. Il commanda un double bourbon.

— Alors ? s'impatienta Hendricks.

— Ouais, ce sont elles. Ce sont elles qui sont là.

— Les deux ?

— Les deux, ouais. La serveuse avait le flingue et la seconde dame était debout de l'autre côté de la voiture.

— Vous les connaissiez ?

— Non, mais je suis sûr qu'il s'agit des mêmes. Y'a pas de danger d'oublier une…

— Nous ferions mieux de partir, décréta Hendricks. Je ne veux pas qu'elles me voient.

Il accompagna Delbert, attendit qu'il démarre avant de regagner sa voiture. Il n'eut que dix minutes à patienter. Les deux femmes apparurent sur le perron abrité d'une marquise. Elles pausèrent un moment à la lumière, descendirent les marches puis se séparèrent.

Celle qui accompagnait Sarah Ann Collfield était Mme Olson.

Au motel, Hendricks essaya d'ordonner ses pensées. Elles avaient piégé Olson dans le parking… Et alors ? Il n'existait pas la moindre preuve qu'il soit arrivé un accident à ce sordide fournisseur de marchandise volée.

Une fois encore, il souleva le store. À deux mètres à peine, Sarah Ann avait braqué un revolver sur Olson. Son ex-épouse se trouvait devant la portière de droite, peut-être pour empêcher Olson de s'échapper ou pour monter à côté de lui pendant qu'il roulerait tandis que Sarah Ann, assise à l'arrière, appuierait le canon de l'arme sur sa nuque.

Toutes ces suppositions reposaient uniquement sur le seul témoignage de Delbert. C'était plutôt léger…

Le sol du parking aurait pu révéler de précieux indices, mais on le lavait au jet, chaque jour, et sous les massifs d'arbustes, la terre semblait débarrassée de tout résidu.

Hendricks tira le rideau d'un coup sec. Tout l'assemblage lui tomba sur la tête. Il saisit la longue tringle en métal, aux extrémités pointues et tenta de la replacer dans les encoches aménagées dans le mur. Frustré, il y renonça, la gardant à la main, songeur.

Puis, soudain, il coupa les cordons de tirage, fit coulisser les anneaux et dégagea les rideaux. Il enfila des vêtements sombres, enveloppa dans un pan des rideaux la tringle ainsi que les cordons et emporta le tout dans sa voiture.

Il se gara assez loin de chez Mme Olson, enleva ses chaussures, avança avec précaution dans la rue obscure et déserte. Tout paraissait tranquille. Il n'y avait aucune lumière aux fenêtres.

Hendricks emprunta l'allée de la modeste maison d'Owenston et se dirigea vers le jardin. Haussé sur la pointe des pieds, il tâta le sommet acéré de la clôture en fil de fer. Une poubelle vide et l'autre à moitié pleine se trouvaient devant le garage. Poignée par poignée, il déposa les détritus sur le rideau du motel étalé par terre.

Hendricks lia les couvercles ensemble, improvisant ainsi une sorte de selle qu'il jeta en travers du haut de la porte. Ensuite, il hissa une poubelle, sens dessus dessous, la laissa glisser le long de la selle jusqu'à l'intérieur du jardin.

Quand il prit la tringle, elle faillit lui échapper des mains. Le métal racla contre la clôture, mais au moment où celle-ci allait tomber avec fracas, il la rattrapa de justesse.

Il la fit passer de l'autre côté, grimpa sur la seconde poubelle – renversée, elle aussi —, se retrouva à cheval sur les couvercles inclinés. Il eut alors un bref instant de panique, en pensant que, sous son poids, le fil de fer risquait de percer ce fragile rempart. Mais les couvercles tinrent bon.

Hendricks bascula. Ses pieds atteignirent la poubelle et, de ce tremplin, il sauta dans le jardin. À la faible lueur de sa lampe électrique, il enfonça la tringle en bordure de la plate-bande, ne rencontrant d'abord qu'une légère résistance qui s'accentuait dès qu'il appuyait de toutes ses forces. Rien de plus normal, la terre étant sèche.

Il fouilla soixante centimètres plus loin et, après quelques sondages infructueux, sentit que le bout de la tringle pénétrait dans une matière malléable, comme si elle venait de crever un sac en plastique. Puis quelque chose de dur l'empêcha de pousser plus avant.

Hendricks reprit ses sondages le long de la rangée, se heurtant au même obstacle dès qu'il parvenait à une certaine profondeur. Il répéta l'opération jusqu'à ce qu'il délimite, sans erreur possible, les contours d'une masse solide enterrée sous les fleurs.

Il éparpilla les copeaux de bois sur ses empreintes et les trous creusés par la tringle, balaya du plat de la main la pelouse alentour afin d'effacer toute trace de son passage.

La tringle, une fois de l'autre côté, escaladant de nouveau la clôture, il récupéra les couvercles et les poubelles, en remplit une avec les détritus laissés sur le rideau, et remit tout à sa place initiale.

Il s'éloigna silencieusement dans l'allée et regagna sa voiture. Le voisinage semblait toujours plongé dans un paisible sommeil.

Une note l'attendait au motel : « Un certain M. Krusen vous a téléphoné. L'avion de votre société vient vous chercher demain matin à sept heures. »

Tandis que l'appareil survolait la forêt et des lacs. Hendricks relut ce qu'il avait écrit.

« Sarah Ann Collfield a fait la connaissance de Mme Olson quand elle s'est rendue à son

domicile. Elle voulait fléchir le mari de celle-ci afin qu'il disculpe son fils.

En fait, Sarah n'a trouvé qu 'une épouse abandonnée remplie d'amertume et qui haïssait aussi Al Olson. Les souffrances endurées à cause de cet homme créèrent entre les deux femmes des liens amicaux qui évoluèrent en un désir commun de vengeance.

Devenues complices, Sarah Ann Collfield et Mme Olson dressèrent des plans pour se débarrasser de lui. Elles le kidnappèrent sous la menace d'un revolver – comme l'indique, en partie, l'agrandissement de la diapositive —, le forcèrent à conduire jusqu'à son ancienne maison, où elles l'abattirent.

Al Olson a été enterré dans le jardin, à gauche près de la porte.

Le seul témoin de l'incident du revolver s'appelle Delbert. Il est réparateur à la société T. et D. Repair. »

Hendricks signa la lettre, inscrivit le nom de l'inspecteur Ryan sur l'enveloppe mais, ignorant son adresse, il la libella à celle de la police municipale.

Puis il lut la seconde lettre :

Chère madame Olson,

C'est sans doute présomptueux de la part de quelqu'un qui ne connaît rien au jardinage, mais je me permets d'attirer votre attention sur un ou deux détails.

Premièrement, vous m'avez expliqué que les plus grandes fleurs doivent être placées au dernier rang et les plus petites en bordure. Ainsi, dans votre jardin, les roses d'Inde sont au fond et les zinnias devant. Sauf dans la plate-bande près de la porte, où l'ordre est inversé. Ce qui suggère qu'on vous aurait aidée à planter cette partie-là – ou à la transplanter ? Une personne trop zélée, inexpérimentée peut-être, par exemple une amie pleine de bonne volonté, mais obligée de faire ce travail précipitamment et dans l'obscurité.

Le second point concerne la nature du sol. Admettons qu'un policier – qui pourrait être le détective Ryan de la Criminelle ou… un autre – pense que dans un jardin la terre est friable. Et qu'un inspecteur – disons toujours le détective Ryan – s'avise de fouiller le vôtre, en particulier près de la porte, il découvrirait un large espace de deux mètres où les mottes de terre sont compactes.

Rappelez-vous : chaque plante à sa place.

Il signa également cette missive. Le pilote posterait le courrier à son retour. Cela réconfortait Hendricks de savoir qu'il avait fait de son mieux, vu le peu de temps dont il disposait.

Mais il n'était pas entièrement satisfait. Laquelle de ces deux lettres serait délivrée en premier ?

Double Exposure□
Traduction de Dominique Sidot

© 1978, Davis Publications.

LA DISPARUE DU SAMEDI SOIR

par PAULINE C. SMITH

Ce dimanche, ce ne fut pas avant six heures, en début de soirée, qu'Ed Roberts lut l'annonce de rapt et la demande de rançon.

Auparavant, il avait déjà demandé à Vicki où se trouvait sa mère ; la petite ne savait pas, peut-être encore chez cette Mme Webb où elle devait passer la nuit de samedi. Alors Rich avait fièrement exhibé sa prise. Vicki s'était pincé le nez. Ed lui suggéra de fourrer au plus vite le poisson dans le congélateur, puis embaucha Rich pour l'aider à décharger le break, si bien qu'il allait être six heures lorsqu'il avisa l'enveloppe de format courant sur la table du vestibule. Elle était adressée, en caractères d'imprimerie, à Mr Edward Roberts, avec cette mention dans le bas : NE PAS DÉCHIRER

— Qu'est-ce que c'est que ça, Vicki ?

— Oh, oui, fit-elle, C'était accroché au portail quand je suis rentrée ce matin.

À un coin de l'enveloppe, demeurait collé un morceau de ruban adhésif, qui s'était recroquevillé, une fois de taché du portail. Ed hésita un moment, sur le point de cuisiner Vicki plus avant ; il n'en fit rien, décacheta l'enveloppe et parcourut le message, écrit à la main mais en caractères d'imprimerie lui aussi :

« Votre femme a été kidnappée. Elle est jusqu'ici indemne et en lieu sûr. Vous avez une semaine pour rassembler 25 000 dollars en petites coupures vierges de toute marque. Le 3 mai à 11 heures du matin. Vous recevrez un appel téléphonique à votre bureau. Ne comptez pas entendre une voix ; dès que vous serez en ligne, dites simplement si vous avez l'argent ou non. Des instructions vous seront données ultérieurement par la poste. Observez-les scrupuleusement. »

Hébété, Ed regarda ses enfants ; Vicki, dix ans, Rich, huit ans.

— Votre mère a été kidnappée, lâcha-t-il tout à trac.

Les lèvres de Vicki tremblèrent ; son visage eut quelque difficulté à adopter l'expression appropriée, passant d'une ébauche de sourire incrédule à une frayeur effarée, la mâchoire affaissée. Les yeux de Rich demeuraient fixes, vides refusant la réalité.

Avançant à pas heurtés, Ed longea le vestibule, tenant une main la lettre et l'enveloppe au bout d'adhésif ratatiné s'appuyant de l'autre au mur comme s'il abordait un passage obscur et périlleux. Les enfants le suivirent à la cuisine.Figés, les yeux écarquillés, ils le virent s'approcher du téléphone mural, puis fixer, hagard, la main tenant la demande de rançon, ne sachant trop, apparemment, comment libérer un doigt pour manœuvrer le cadran ; il finit par résoudre le problème en laissant tomber lettre et enveloppe.

Les doigts libres, il composa le numéro de la police locale, tout en demandant à Vicki quand elle avait vu sa mère en dernier. Sans avoir perçu la réponse noyée par les larmes, il expliqua dans le micro qu'il y avait eu un kidnapping… son épouse… oui, il avait reçu un message… Son nom ? Il fouilla son cerveau et se souvint – nouvel effort pour se rappeler son adresse. Il raccrocha et se tourna vers Vicki.

— Alors, quand ?

— Quand quoi ?

— Quand as-tu vu ta mère en dernier ?

Vicki pleura de plus belle, se croyant coupable. Elle était partie pour chez Kim – m'man avait dit qu'elle pouvait y aller – à sept heures moins cinq samedi soir, et elle avait couru tout le long

du chemin pour ne rien rater du *Monde des Animaux Sauvages* à la télé.

— C'est la dernière fois que tu l'as vue ?

— Oui. Elle s'apprêtait pour sortir et avait dit à Vicki qu'elle passerait probablement la nuit chez Mme Webb.

— Qui diable est Mme Webb ? s'enquit Ed.

Une femme, hoqueta Vicki, et Rich fit chorus.

C'était une espèce de bonne femme que leur mère avait rencontrée quelque part et qu'elle partait souvent voir avec sa voiture, en particulier les soirs fréquents où Ed restait en ville à plancher sur les déclarations de revenus d'un tas de gens.

— Si tu t'imagines que je reste bien sagement assise ici à t'attendre chaque fois que tu travailles tard, tu ferais mieux de perdre tes illusions.

Ed se rappelait soudain cette bribe de conversation au petit déjeuner.

Quelle femme ? insista Ed. Qui était-elle ? Où habitait-elle ? Leur mère la connaissait-elle bien ? Étaient-elles intimes ?

Les enfants n'avaient jamais vu Mme Webb. Tout ce qu'ils savaient, c'était que leur mère disait toujours qu'elle partait voir Mme Webb et leur recommandait de bien verrouiller les portes. À présent, tous deux pleuraient à l'unisson.

Ed sortit de la maison, passa en courant devant son break garé dans l'allée, et alla ouvrir la porte du garage. La Nova de Roseanne n'était pas là.

Il se tenait encore devant le garage quand la voiture banalisée tourna dans l'allée et se rangea derrière le break. Deux hommes en civil mirent pied à terre. Ils exhibèrent leurs plaques. Ed lut leurs noms : inspecteur Moore, inspecteur Donahue, et les invita à le suivre à l'intérieur.

Ils se montrèrent froidement aimables, placidement compatissants. Ils lurent le message d'un air concentré. Ils demandèrent à quelle heure on l'avait trouvé. Voyons, on avait pu le fixer là, sur la grille, à n'importe quel moment entre sept heures la veille au soir et ce matin quand… « Vicki ? »

— Je suis rentrée ce matin – de chez Kim, où j'ai passé la nuit – vers dix heures et demie. Je m'en souviens parce que la mère de Kim a dit qu'elle devait être à l'École du Dimanche pour dix heures et qu'elle y emmenait Kim en voiture. Je suis revenue ici à pied. J'ai vu l'enveloppe sur la grille et l'ai arrachée des lattes de bois où elle était collée. Elle était pour papa, mais pas avec l'adresse ; y avait pas besoin, elle était sur la grille devant la maison…

Moore s'absenta pour interroger les voisins, voir si quelqu'un aurait entendu ou vu quelque chose d'inhabituel entre sept heures la veille au soir et dix heures et demie ce dimanche matin. Donahue resta prendre des notes.

— Vous étiez partis pour une partie de pêche, monsieur Roberts. Vous et votre fils ?

— Nous sommes partis pour le lac Sereno vers sept heures samedi matin, précisa Ed.

Il se rappelait la sortie boudeuse de Vicki au petit déjeuner : « Si Rich va dormir sous une tente, je devrais, moi, pouvoir aller dormir chez Kim », et la réponse de Roseanne : « Pourquoi pas ? Appelle sa mère et vois si elle est d'accord. »

— On est arrivé au lac hier avant onze heures. On a levé le camp vers deux heures cet après-midi et son était de retour ici à cinq heures et demie. Le premier week-end de libre que j'avais depuis des mois. Je suis expert-comptable et jusqu'au 15 avril je n'ai pas une minute à moi ; je m'accorde enfin un peu de répit et voilà ce qui arrive… (Il déploya les mains, paumes en l'air, en un geste de désespoir). Le tout premier week-end…

— Ainsi, la dernière fois où vous avez vu votre femme, c'était à sept heures hier matin ?

Ed acquiesça. Donahue se tourna vers Vicki.

— Et la dernière fois où vous avez vu votre mère, c'était à sept heures hier soir ?

— Moins cinq, corrigea-t-elle.

— Bon. Était-elle alors prête à partir ?

Vicki réfléchit à la question.

— Je crois, oui, dit-elle. Oui, je m'en souviens.

— Qu'avait-elle sur elle ?

— Voyons voir… Je crois que c'était un pantalon noir. Oui, il est neuf et il y a une veste rouge qui va avec. Elle était sur le lit, la veste. Et aussi la valise.

Ed sursauta et l'inspecteur leva les yeux, délaissant son calepin.

— Une valise ?

— Eh bien, elle avait dit qu'elle passerait probablement la nuit chez Mme Webb.

— A-t-elle emporté autre chose que le nécessaire pour la nuit ?

Vicki ne savait pas, n'avait pas pensé à ça. Ed non plus. Il se souvenait maintenant d'une récente menace lors d'un petit déjeuner : « Un de ces jours, tu pourrais bien t'apercevoir en te réveillant que je suis partie, avec armes et bagages », et sa réplique à lui : « Arrête, ça suffit comme ça, Roseanne. »

Il conduisit le policier à la grande chambre et ouvrit le placard.

— Rien ne manque ? demanda l'inspecteur.

Ed n'était pas sûr. Il secoua la tête et interrogea les enfants du regard. Ils ne devaient pas savoir. Ils secouèrent la tête eux aussi.

— Voyons les bagages, dit l'inspecteur.

Ed leva le bras et ouvrit les portes d'un petit réduit au-dessus du placard, révélant trois valises, deux grandes et une petite. La valise de taille moyenne manquait.

— La seule qui manque, ponctua-t-il.

— Cette Mme Webb, fit l'inspecteur, un peu étonné, vous ne savez pas où elle habite, quel est son numéro de téléphone ? De quoi elle a l'air ?… Bon, on finira bien par la dénicher. Vicki, après être rentrée ce matin et avoir trouvé la lettre…

— Je ne l'ai pas lue.

— Je sais. Votre père et votre frère étaient au lac et votre mère n'était pas là. Qu'avez-vous fait ? Êtes-vous restée sur place ou êtes-vous allée quelque part ?

— Eh ben, j'ai ramassé le journal du dimanche sur la pelouse et j'ai pris la clé où m'man la cache, au coin du perron. Je me suis versé un verre de lait, et j'ai mis des petits gâteaux secs dans une serviette en papier puis je suis allé derrière, dans le patio où y avait plein de soleil et j'ai regardé les bandes dessinées.

— Le téléphone n'a pas sonné ? Vous n'avez vu personne.

— Non.

— N'avez-vous pas trouvé bizarre que votre mère ne soit pas revenue à la maison ?

— Non, j'ai pas pensé ça.

— Vous voulez dire que c'était habituel ?

— Oh, non, c'était la première fois que m'man passait la nuit ailleurs qu'à la maison. Mais elle avait dit qu'elle allait le faire, alors j'ai rien pensé du tout. Je suis repartie chez Kim et revenue de nouveau à cinq heures et demie ; peu après papa et Rich sont arrivés.

— Et pendant tout ce temps le message attendait sur la table du vestibule.

— Je ne savais pas que c'était important… et si horrible ! se désola Vicki.

— Passons à la voiture de Mme Roberts, enchaîna l'inspecteur.

Ed entoura les épaules de sa fille d'un bras réconfortant.

— C'est une Nova, dit-il, rouge, année 75.

— Numéro minéralogique ?

Le crayon de l'inspecteur demeurait en suspens au-dessus du calepin.

— Je ne sais pas. Je ne connais même pas celui de mon break.

— Bon. On pourra l'obtenir par le Service des Véhicules Motorisés.

L'inspecteur Moore réapparut, retour de sa visite aux voisins. Il secoua la tête.

— Personne n'a rien vu ni entendu, annonça-t-il. Toutes les maisons sont en retrait et bien clôturées, pas mal isolées. Des tas d'arbres et d'arbustes pour boucher la vue et étouffer les sons. Qu'ils n'aient rien vu ni entendu, c'est probable.

Les deux policiers s'apprêtèrent à partir, emportant un instantané en pied assez net et un portrait léché, manifestement flatté, de Roseanne Roberts, ainsi que la demande de rançon.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Ed.

— Eh bien, on va obtenir le numéro d'immatriculation de la Nova et diffuser un avis de recherche, tâcher de repérer cette Mme Webb, vérifier les vols récents, contacter les compagnies de cars et de taxis. On va enquêter pour savoir si quelqu'un a vu votre femme, où et quand, puis on va attendre l'appel téléphonique.

— Avez-vous une opinion ? Que pensez-vous de tout ça ?

— Monsieur Roberts, nous ne pouvons pas nous permettre de penser. Dans une affaire comme celle-ci, tout ce qu'on peut faire, c'est travailler dessus, la laisser se développer et espérer qu'elle aura une issue satisfaisante.

Ed referma la porte sur les inspecteurs et se tourna vers ses enfants. Il les considéra curieusement, comme s'ils lui étaient étrangers, sans aucun lien de parenté ou autre. Puis il s'accroupit, tendit les bras, alors ils se précipitèrent et il les serra contre lui.

Le lundi, après avoir recommandé à Vicki et Rich de ne pas souffler un mot de l'absence de leur mère, il les déposa à leur école et fila en ville amorcer la lente conversion en espèces de valeurs et titres divers. À la banque, tandis qu'il écoutait d'une oreille distraite les ronronnantes, bourdonnantes explications du responsable des prêts immobiliers sur les fonds propres ou pas, les intérêts au prorata ou pas (toutes choses qu'il connaissait parfaitement, tout autant que les ficelles, subtilités et capricieuses variations concernant impôts et plus-values), un souvenir surgit, refit surface, une déconcertante question de Roseanne, toujours au petit déjeuner, mettant brusquement à contribution son cerveau encombré d'expert-comptable, histoire de résoudre un saugrenu et délicat problème financier : « Quelle somme en liquide parviendrais-tu à récolter si tu étais obligé de le faire ? » Délaissant son assiette de céréales, les yeux au plafond, il s'était livré à un intense calcul mental : « Dans les vingt-cinq mille, j'imagine. » Puis, la voyant arborer un expression équivoque, difficile à définir, il avait ajouté, s'excusant presque : « Comme homme d'affaires, je ne suis qu'un membre moyen de la classe moyenne, plutôt modeste même. Il y a d'abord la maison… » Là, s'était logé un exposé sur les fonds propres, lassant visiblement Roseanne ; venait ensuite s'ajouter le montant approximatif des actions ; des valeurs sûres, certes, mais quand même sujettes à fluctuation.

Et voilà que son évaluation se révélait tout à fait juste. « Gagés sur votre propriété, monsieur Roberts, nous pouvons vous avancer quinze mille dollars, » et plus tard, à la société de placements : « Monsieur Roberts, nous pensons vous obtenir seize mille dollars à la cote

d'aujourd'hui, mais je vous conseillerais… »

« Préparez un prêt hypothécaire », telle fut la requête d'Ed à la banque. « Vendez », intima-t-il à l'agent-conseil.

Il travaillait actuellement en solitaire, sauf pendant les trois premiers mois et demi de chaque année, où il louait les services d'une dactylo, mais en ce jour le bureau était vide ; la dactylo faisait probablement la queue à l'agence pour l'emploi. Il contacta sa permanence téléphonique, parcourut son courrier, puis regagna sa banlieue, se gara devant l'école de ses enfants, et attendit l'heure de la sortie…

« Combien de temps ça prendrait ? »

Il se rappelait l'autre question de Roseanne.

—- Combien de temps prendrait quoi ?

— Eh bien, pour obtenir les vingt-cinq mille en liquide.

Il s'était penché sur cet hypothétique problème en absorbant pensivement des petites gorgées de café.

— Une semaine environ, avait-il fini par estimer.

Il avait tapé en plein dans le mille ; en effet, à la banque, il s'était vu imposer une semaine d'attente avant de pouvoir toucher la somme en espèces, et l'agent-conseil demandait le même délai.

En attendant ses enfants, assis dans la voiture, Ed vit se préciser son souvenir : Roseanne lui parlait d'un kidnapping qu'elle venait de lire dans la rubrique faits-divers du journal du matin, tandis que lui s'absorbait, tout en mangeant, dans la page financière.

— Une femme de View Heights s'est fait kidnapper…

— M'man, interrompit Vicki, notre classe doit aller à Reston Beach étudier sur la plage les trous d'eau laissés par la marée. Est-ce que je peux…

— Elle était à l'institut de beauté. Le type a dû l'attendre dehors dans sa propre voiture…

— Il faut que j'aie un mot de toi, m'man.

— Pour quoi faire ?

— Pour le car, pour aller aux trous d'eau à Reston Beach

— D'accord. Le kidnappeur demande cinq cent mille dollars. Mon Dieu, ça fait un demi-million. Faut dire que le mari est quelque chose d'important à la télé et qu'ils sont tous riches…

— Faudrait que j'aie ce mot aujourd'hui, insistait Vicki, plaintive.

Roseanne se tourna vivement vers sa fille.

— D'accord, tu l'auras ! Combien pourrais-tu rassembler si j'étais retenue en otage contre rançon ?

C'est ainsi que s'était enclenchée la discussion, débouchant sur le calcul des vingt-cinq mille dollars…

Les enfants furent surpris de trouver leur père les attendant et cela leur rappela que leur mère était partie, que leur monde avait changé.

En matière d'argent, sans être prodigue, Ed n'était pas regardant. À la banque locale, il avait fait ouvrir un compte au nom de son épouse et automatiquement, chaque mois, il y déposait des fonds pour l'entretien de la famille et le règlement des dépenses domestiques. En allant vérifier ce compte le mardi, il eut la surprise de constater que Roseanne, le dernier vendredi, avait tiré un chèque de 532,26 dollars, ce qui mettait le compte à sec.

Dans le living-room d'Ed, l'inspecteur Donahue, venu le voir ce même jour, lui demanda :

— Auriez-vous quelque idée de l'argent que votre femme avait sur elle ?

— Sur elle ?

— Dans son sac, au moment où elle a disparu ?

— Non, dit Ed, aucune idée.

— Bon, alors, a-t-elle un compte en banque ?

— Non, dit Ed.

Donahue l'informa qu'on n'avait jusque-là pas trouvé trace de la voiture, ni pu repérer une Mme Webb.

— En ce qui vous concerne, nous avons vérifié, ajouta-t-il.

— J'ai bien pensé que vous le feriez, dit Ed.

— Vous et votre fils vous trouviez bien au lac Sereno.

— Je sais.

— À propos, et les amis ?

— Quels amis ?

— Des amis susceptibles de savoir quelque chose sur cette Mme Webb. Qui elle est et où elle habite.

— Nous n'avons pas d'amis par ici ; enfin, pas à proprement parler…

… Nouvelle remontée d'un souvenir ; cette récrimination de Roseanne (souvent renouvelée) :

— Tu es tout le temps parti et je n'ai pas d'amis.

— Et les voisins, alors ? Ils ne sont pas bien ? Les Bromwell et les Anderson, et ces gens, là-bas, au coin de la rue ? avait-il répliqué, s'attirant cette réponse :

— Ils sont tous âgés. Ils sont même plus vieux que toi.

À présent qu'il y pensait, elle n'avait cessé de souligner amèrement leur différence d'âge depuis qu'il avait dévoilé ses projets pour préparer sa retraite.

— … Nous avions des amis en ville, expliqua-t-il à l'inspecteur, mais ils nous ont tous laissés tomber quand nous sommes venus nous installer ici – la distance, vous comprenez, et puis, ma nouvelle activité m'a beaucoup accaparé…

… En décidant de quitter l'agence pour se mettre à son compte, il avait dit à Roseanne qu'il aurait un surcroît de travail, serait très pris pendant un an ou deux, mais que, en définitive, cela se révélerait payant. Une activité autonome et une maison à l'écart de la ville, tout cela, disait-il, constituerait un sérieux atout pour la retraite.

— Un *quoi ?*

Il avait expliqué qu'« au bout de quinze ans les enfants seraient partis et la maison entièrement payée ; il pourrait donc réduire son activité, faire du temps partiel et disposer quand même d'un honorable revenu. »

— J'aurais soixante ans, concluait-il ; je serais indépendant et en semi-retraite.

— Et où en serai-je, moi, avec toutes mes années de jeunesse perdues, passées à me préparer pour tes vieux jours ?

— Ces photos que nous avons de votre épouse, sont-elles récentes ? s'enquit l'inspecteur.

— L'instantané a été pris peu après notre installation ici. Il y a environ un an, je dirais, et le portrait posé… probablement trois ou quatre ans plus tôt.

— Elle a l'air très jeune.

— Elle n'a que trente et un ans.

… En mars, Roseanne s'était plainte :

— Je veux pouvoir m'amuser, sortir, bouger, profiter de la vie tant que je suis jeune.

Il avait fini sa tasse de café, consulté sa montre et dit :

— Ne te tracasse pas, tu seras encore jeune d'ici un mois quand la corvée des impôts sera terminée.

— Oui, mais pas toi ! fut sa cinglante réplique, et elle détourna son visage quand il voulut l'embrasser.

Le mercredi, Ed conduisit les enfants à l'école et se rendit en ville, où il signa les papiers préparés pour le prêt gagé sur sa maison. Le bonhomme de la banque se montra nerveux, préoccupé, le mettant discrètement en garde : cette opération entraînerait un taux d'intérêt nettement plus élevé que pour son prêt-logement et c'était bien dommage. Était-il absolument certain de vouloir donner suite ? Ed dit que non, qu'il n'était pas absolument certain de vouloir donner suite, mais qu'il était absolument certain de devoir le faire.

Ayant reçu l'assurance que l'argent serait mis à sa disposition le lundi 3 mai, il s'en fut à son bureau, parcourut son courrier, fit une faible tentative pour rattraper le temps perdu au cours de ces trois journées tourmentées, et puis se rappela qu'il venait de voir s'ouvrir une ère de travail beaucoup moins astreignante, à présent qu'il se trouvait bien installé dans sa nouvelle activité et que la harassante période consacrée aux impôts en début d'année était passée…

— Tu rentres de bien bonne heure.

C'est ainsi que Roseanne l'avait accueilli le vendredi soir.

— Ce sera toujours comme ça à partir de maintenant, avait-il répondu.

Il se sentait de belle humeur, libéré, en veine d'épanchement.

— J'ai pensé que Rich et moi pourrions nous offrir une partie de pêche. (Exubérante explosion de Rich ; Ed avait dû élever la voix.) Et puis j'ai idée que dimanche soir on pourrait aller en ville, toi et moi, voir un spectacle.

Elle n'avait pas réagi, n'avait pas paru intéressée, et cela semblait bizarre, étrange… Non pas sur le moment, alors qu'il baignait, en pleine euphorie, mais maintenant qu'elle n'était plus là, qu'il était privé de sa présence, quasi veuf, et contraint de rassembler péniblement l'argent de la rançon.

Il plia boutique et s'engagea sur l'autoroute. L'heure de sortie des classes étant encore un peu éloignée, il décida de faire un saut chez lui avant d'aller chercher les enfants à l'école. Sitôt rentré, il se prépara un drink (pour la première fois depuis des lustres en plein après-midi, lui semblait-il). Il allait remettre les cubes de glace dans le réfrigérateur quand le téléphone sonna. Il sursauta, pivota sur lui-même et resta figé, un instant, avant de bondir décrocher le récepteur.

— Allô, hurla-t-il, et ne reçut pas de réponse. (Ô Seigneur ! – ses genoux tremblaient). Allô, répéta-t-il, et une voix féminine fit : « Oh… »

De prime abord, il crut que c'était la voix de Roseanne, puis, le tumulte dans sa tête s'apaisant, il entendit : « Oh, excusez-moi, j'ai dû faire un mauvais numéro, » et aussitôt il fut sûr d'avoir Mme Webb au bout du fil, une Mme Webb déconcertée, tout ébaubie, parce que c'était lui et non sa femme qui répondait au téléphone en cours d'après-midi.

— Madame Webb ! s'écria-t-il pour la retenir, vous avez bien le bon numéro. Je suis Ed Roberts, le mari de Roseanne. Vous *êtes* Mme Webb, n'est-ce pas ?

Une seconde, il craignit de ne plus l'avoir en ligne, mais il put percevoir son indécision, puis sa curiosité.

— Webster, corrigea-t-elle, et il comprit que les enfants avaient mal saisi le nom.

Les flics auraient fini par la localiser après avoir épuisé les Webb, passé par les Webber et abouti aux Webster, mais il l'avait trouvée en premier et se sentait farouchement déterminé à ne pas la lâcher.

— Madame Webster, ma femme Roseanne, votre amie, a été kidnappée… (Il perçut un bruit de souffle coupé et sentit qu'elle souhaitait rompre le contact, rester en dehors de tout ça.) S'il y a quelque chose que vous puissiez me dire…

— Que pourrais-je savoir ?

— Elle a dit qu'elle comptait passer la nuit de samedi dernier chez vous.

— Eh bien, elle ne l'a pas fait. Elle m'avait dit qu'elle le ferait, mais elle n'est pas restée.

Il dut se produire une sorte de déclic dans l'esprit de Mme Webster, partagée entre l'égoïste envie de se tenir à l'écart du kidnapping, et le désir d'être au courant. Dans un brusque élan, elle lança son adresse.

— Vous feriez mieux de venir me voir, dit-elle avant de raccrocher.

Ed quitta la cuisine, se rappela son verre, remarqua le tremblement de ses mains, fit demi-tour, avala le drink d'un trait, et sortit. En réintégrant le break, il se souvint des enfants, consulta sa montre, roula jusqu'à l'école et attendit quinze interminables minutes leur apparition. Il les déposa à la maison, leur recommanda de bien verrouiller les portes et promit d'être vite de retour.

Après quoi, il se rendit aux Granville Arms, un grand immeuble d'aspect tapageur, situé à exactement huit kilomètres de son domicile. Il gara le break, entra du côté d'Ash Avenue, examina les rangées superposées de boîtes aux lettres et localisa ainsi une Regina Webster au troisième étage. Il monta par l'escalier, sonna, et fut confronté à une blonde en pantalon écarlate, dans les quarante ans, arborant de bringuebalantes boucles d'oreilles et un sourire incertain.

Elle commença par lui proposer un verre qu'il refusa, puis s'expliqua sur la nuit du samedi.

— Oui, Roseanne est venue ici…

Elle venait toujours à l'appartement – Roseanne avait une auto, pas Regina – elles papotaient gaiement un petit moment en prenant un verre, et ensuite partaient pour l'A-I, l'A-Star ou l'A-Okay. Devant la mine ahurie d'Ed, elle entra un peu dans les détails :

— Ce sont des bars du nouveau centre commercial, des endroits très agréables, où on peut se faire des relations, des amis…

C'était là qu'elle avait rencontré Roseanne pour la première fois, un des nombreux soirs où Ed s'échinait tard sur des problèmes d'impôts.

— Mais elle n'a pas passé la nuit de samedi ici, ça je le jure, bien qu'elle me l'ait annoncé en me disant que vous seriez absent de chez vous…

Ed souleva la question de la valise. Regina n'en avait vu aucune. Elles avaient bavardé un peu de choses et d'autres, pris un verre… Oui, elle portait un pantalon noir, un pull noir à col roulé et une veste rouge, à manches trois quarts très chic. Regina s'attendait à une soirée gentiment récréative de deux ou trois heures dans l'un de leurs bars habituels ; c'était tout ce qu'elle désirait, il ne lui en fallait pas plus. Quelques verres, des propos plaisants, un peu de gaieté…

— Mais votre femme, monsieur Roberts, avait comme un engouement pour la jeunesse. Les jeunots l'attiraient, lui plaisaient.

— Quels jeunots ?

— Oh, tous, n'importe. Il y en avait un, pourtant ; Macho, elle l'appelait, dans les vingt ans, chevelu, blouson de cuir noir…

— Il était là samedi soir. ?

— Oui. Nous avons fait la tournée des trois bars et il nous a collé après. Vers les onze heures, onze heures et demie, j'étais prête à laisser tomber ; comme je vous l'ai dit, il ne m'en faut pas plus – juste un peu de divertissement. Et c'était la même chose pour Roseanne. À onze heures, par là, elle me ramenait chez moi et s'en retournait chez elle ; terminée, la soirée. D'habitude. Mais pas samedi soir.

Ed avala péniblement sa salive.

— Oui ? Quoi, samedi soir ?

— Dites-moi, serait-ce alors que ça se serait passé ? L'enlèvement, je veux dire.

— Samedi soir ou dimanche matin.

— Alors là-dessus, je ne sais rien de rien. À onze heures, je lui ai dit : « Taillons-nous, il me court, ce type », mais elle a dit non, alors j'ai pris un taxi. Mon Dieu, j'aurais dû rester avec elle !

Regina se laissa aller à se faire de vagues reproches, puis finit par déclarer :

— C'est tout ce que je sais. Elle ne s'est plus manifestée. J'ai essayé de la joindre chez elle au téléphone deux ou trois fois, et aujourd'hui, je vous ai eu.

Dévisageant soudain Ed, l'air étonnée, à retardement, mais agréablement surprise, elle ajouta :

— Roseanne disait que vous étiez vieux. Vous n'êtes pas si vieux que ça.

Ed traversa le nouveau centre commercial. Au-delà, il repéra les bars A-I, A-Star et A-Okay, paisiblement groupés sous le soleil de fin d'après-midi. Après quoi, il roula jusqu'au poste de police local, où il informa Donahue que le nom de la femme n'était pas Webb mais Webster, qu'elle habitait un appartement aux Granville Arms, qu'elle avait vu sa femme le samedi soir, qu'elle connaissait quelques menus faits, mais, au fond, savait peu de choses… Pas autant que lui-même, pensait Ed. Donahue dit qu'il s'en occuperait.

Ed revint cueillir les gosses et les conduisit à un snack où ils se lestèrent de hamburgers et de frites ; lui-même prit une bière.

Le jeudi matin, Vicki refusa d'avaler son petit déjeuner et déclara qu'elle n'irait pas à l'école. Sur quoi, Rich enchérit que, si sa sœur n'allait pas à l'école, lui n'irait pas non plus, puis fondit en larmes.

La colère d'Ed fut immédiate, explosive, si bien que frère et sœur hurlèrent à qui mieux mieux. Voyant ses enfants en pleurs brailler sans retenue, il réalisa que les premiers effets du choc initial s'étaient dissipés, un choc bloquant le cerveau, anesthésiant la sensibilité, et que tous trois, ressentaient pleinement à présent l'impact d'une perte irrationnelle. L'envie lui venait de frapper, de cogner. Mais frapper quoi, comment ? Dans le vide ?

Il décida donc ce jour-là d'emmener les enfants avec lui en ville, où il signa ce qu'il fallait pour la vente de ses titres, recevant en contrepartie un chèque certifié de dix mille dollars qu'il plaça dans son portefeuille tout en nourrissant des pensées de meurtre.

Le soir, Donahue vint le trouver. Pour Mme Webster, il avait pris sa déposition et quelques renseignements ; on la tiendrait à l'œil, cette divorcée. Ed secoua la tête ; Mme Webster

n'entrait pas dans ses préoccupations.

Les barmen, rapporta Donahue, se rappelaient vaguement la présence de Mme Roberts samedi soir. Un Macho ? Ma foi, des types genre macho, il y en avait à la pelle…

— Dites-moi, ajouta l'inspecteur, vous tenez le coup ? Comment vous sentez-vous ?

— O.K., fit Ed.

— Les gosses ?

— O.K., répéta-t-il (tout en se souvenant de la crise aux bruyants éclats du matin, se souvenant aussi de l'expression stoïque de son fils, très pâle, et des pleurs silencieux de sa fille, quand il les avait mis au lit. Ils sont O.K. compte tenu des circonstances.

Le vendredi, Ed présenta le chèque de dix mille dollars à la banque, signa les derniers papiers concernant le prêt de quinze mille, et laissa des instructions pour que le total de vingt-cinq mille dollars fût converti en petites coupures, vierges de toute marque et prêtes à lui être remises le lundi. Il emmena les enfants au zoo, puis déjeuner au restaurant, et enfin voir un film de Disney. Il se fit quelque souci pour le travail qui s'accumulait au bureau, observa les visages toujours figés, comme pétrifiés, de ses gosses, et résolut de tuer quelqu'un dès qu'il trouverait quelqu'un à tuer.

Le samedi soir, il regarda à la télé des émissions rediffusées qu'il n'avait pas encore vues et ne voyait toujours pas vraiment. Pendant ce temps, les deux inspecteurs faisaient la tournée des bars A-I, A-Star et A-Okay, afin d'interroger les habitués du samedi soir ; ils découvrirent que quelqu'un, en effet, avait vu une bagnole rouge garée sur le devant, une bagnole partie avant l'heure de fermeture et quelqu'un d'autre se souvenait d'une veste rouge et de jeunes gars chevelus.

— Pas grand-chose à se mettre sous la dent, commenta Donahue le dimanche, une fois Ed mis au courant.

— Pas grand-chose, non, convint Ed, qui, sans rien manger lui-même, venait de faire prendre leur petit déjeuner aux enfants et de les envoyer dans le patio lire des bandes dessinées.

— Vous savez, c'est toujours comme ça dans une affaire pareille. On essaiera de localiser l'appel téléphonique quand vous le recevrez demain, mais sans grand espoir. Si vous pouviez parvenir à le retenir au bout du fil…

Le lundi 3 mai au matin, Ed était assis devant son bureau encombré, bloc-notes et crayon placés à côté du téléphone, tandis que Donahue attendait près de l'appareil supplémentaire posé sur la table de l'éventuelle dactylo. Les enfants assis à même le parquet, de part et d'autre d'un damier, regardaient les pions sans en bouger un seul.

— J'ai dû les emmener avec moi, avait simplement dit Ed à l'inspecteur, sans préciser qu'il était le réconfort de ses enfants tout comme ils étaient le sien.

Les bruits de la circulation montaient de la rue, confus et discordants. Une sirène se fit entendre ; les aiguilles de la pendule du bureau progressaient lentement – onze heures moins dix, moins neuf, moins huit. Les enfants fixaient maintenant le cadran. Ils sursautèrent quand, à onze heures précises, le téléphone sonna. Ed et Donahue tendirent le bras, décrochèrent d'un même mouvement.

— Allô, hurla Ed, et ne reçut aucune réponse. Allô, cria-t-il de nouveau, j'ai l'argent, alors dites-moi comment je peux récupérer ma femme… (Il entendit un déclic). Comment est-elle ?

— Roberts, dit doucement Donahue. Il n'est plus en ligne.

Accompagné de ses enfants, Ed gagna la banque, où on lui remit une boîte ayant naguère contenu une rame de papier et pour l'heure garnie de vingt-cinq mille dollars en petites coupures ne comportent aucune marque, impeccablement mises en liasses selon leur valeur. Sans être vraiment au courant, le directeur de la banque émit une timide protestation :

— Vous savez, monsieur Roberts, tout cela ne me plaît guère. Avez-vous contacté les autorités ?

— Je l'ai fait, répondit Ed, et cela ne me plaît pas non plus.

Sur quoi, il prit la boîte et partit.

Roulant sur l'autoroute en direction de sa maison doublement grevée, il envisagea, selon le calcul des probabilités la possibilité mathématique d'un accident entraînant à la fois dispersion de corps inanimés et éparpillement de billets de banque dans la nature. Il passa sur la voie à circulation lente. Non, en tenant compte de toutes les probabilités, il ne pouvait y avoir qu'une seule issue à cette affaire, une seule conclusion : une mort inévitable, rien qu'une, mais pas une mort sur autoroute le concernant ou concernant ses enfants.

— Ça sera fini bientôt ? lança Rich de la banquette arrière.

— Bientôt, oui, bientôt, dit Ed.

— Et m'man, va-t-elle revenir à la maison ? demanda Vicki

Ed ne répondit pas.

Il resta enfermé chez lui avec l'argent cet après-midi-là ainsi que la soirée, portes verrouillées, attendant la venue de Donahue ; celui-ci s'était rendu à la salle de tri de la poste vérifier à l'arrivée le courrier amené de la ville par fourgon, et ensuite réparti entre les dépôts locaux.

Les enfants regardèrent d'interminables jeux télévisés. Quand ils habitaient la ville, en appartement, avant qu'Ed ne devienne son propre patron, un patron amplement privé de loisirs, lui et Roseanne avaient souvent suivi ensemble des séries policières devant le poste et, pour autant qu'il s'en souvenait, dans ces récits filmés d'enlèvements et d'extorsions de fonds, pas un seul payeur de rançon n'avait eu à veiller sur ses enfants, en quasi-baby-sitter, tout en courant avec vigilance sur le magot réclamé par le ravisseur.

La lettre n'arriva pas au bureau de poste local ce soir-là. Elle ne fut pas trouvée non plus le matin suivant quand les employés trièrent la fournée matinale.

Elle n'arriva toujours pas par le courrier livré l'après-midi ; livraison tardive, le facteur étant un remplaçant. La lettre arriva le soir, vers sept heures trente, au moment où il commençait à faire sombre. M. Bromwell, un voisin, sonna à la pote et présenta la lettre avec des excuses.

— Elle était dans ma boîte aux lettres ; glissée dedans par erreur. On l'a trouvée à l'instant ; on vient juste de rentrer.

La lettre, écrite en caractères d'imprimerie avec un feutre, enjoignait Ed de se rendre le soir même à Orchard Road et de laisser tomber le paquet contenant l'argent à vingt-deux heures trente devant la grande pancarte « À Vendre » près des seconds feux de signalisation. Il devait ensuite revenir chez lui et y attendre un coup de téléphone, qui, une heure plus tard, lui indiquerait l'endroit où il pourrait récupérer sa femme, saine et sauve – « si vous avez bien suivi les instructions », l'avertissait la lettre, ajoutant, souligné : « Prenez votre break. Venez seul. Ne commettez aucune erreur. »

Orchard Road était une voie privée, longue d'un peu plus de cinq kilomètres, non asphaltée, qui traversait en son milieu un vaste terrain de culture fruitière, naguère florissant, à présent inoccupé, délaissé, et offert à la vente.

Partant d'une vieille autoroute rarement utilisée, la voie était sans issue, aboutissant au flanc d'une colline.

— Si on avait eu la lettre à temps, on aurait pu truffer le secteur, faire le guet, élaborer un plan ; maintenant, on va devoir improviser, s'emporta Donahue, furieux d'avoir passé une soirée et une matinée à poireauter dans une salle de tri, pour constater finalement que la lettre lui avait échappé avant d'aboutir dans la boîte d'un voisin.

— Non, répliqua Ed, et de déclarer qu'il suivrait rigoureusement les instructions.

Il irait là-bas seul, laisserait tomber le paquet, et s'en retournerait attendre l'appel. Donahue tenta de suggérer autre chose. Ed secoua obstinément la tête. Tout s'organisait dans son esprit ; il avait tout calculé – un problème mathématique pratiquement résolu ; il ne lui restait qu'à faire la preuve. Il déplia une carte de la région et posa le doigt sur Orchard Road, au nord-est des cités-dortoirs proches de la ville ; un coin quelque peu isolé.

Donahue, de son côté, étudiait la lettre.

— Il dit que vous devez prendre votre break.

— Oui.

— Il sait donc que vous avez un break.

— Il le sait.

— Il vous a surveillé ou il a eu un contact.

— Pas directement.

— Avez-vous une arme ?

— Non, dit Ed.

— En voulez-vous une ?

— Je ne veux pas le tuer.

— Par mesure de protection.

— Je n'ai pas besoin de protection. Il veut l'argent, je lui donnerai l'argent ; ensuite, une fois le coup de fil donné – s'il est donné – vous pourrez établir des barrages routiers, effectuer des surveillances, des contrôles, n'importe quoi pour l'attraper.

— Ce sera alors trop tard.

— Il lui faut le temps de vérifier que les billets ne sont pas faux et que tout est là ; et du temps aussi pour libérer son otage.

Ed contempla ses enfants, toujours présents à ses côtés, pas absents comme dans les émissions de télévision dont il avait le vague souvenir.

À neuf heures trente, il quitta un Donahue visiblement préoccupé et des enfants qui auraient dû se coucher, mais demeuraient éveillés, incapables de dormir.

Il suivit la ligne rouge tracée par lui sur la carte, à travers une mégapole composée de communautés distinctes mais fort semblables, aux centres commerciaux brillamment illuminés et aux secteurs résidentiels chichement éclairés. Il était un peu plus de dix heures lorsqu'il atteignit la vieille autoroute qui, déjà peu fréquentée d'ordinaire ne l'était pas du tout ce mardi soir. Il faillit manquer la voie latérale à prendre, tandis qu'il roulait prudemment sur un asphalte inégal entre de hauts eucalyptus. Il freina brusquement, fit marche arrière et prit ainsi dans le faisceau de ses phares ce qu'il lui semblait bien avoir noté du coin de l'oeil – un petit panneau

de bois portant en grands caractères : ORCHARD ROAD.

Il était dix heures vingt. Ed s'engagea dans ce qui n'était guère plus qu'un grand chemin, sans revêtement et cahoteux. La pancarte *À Vendre,* environ quatre cents mètres plus loin, était clouée sur un arbre mort, juste avant les deuxièmes feux de signalisation.

Il stoppa, laissant tourner le moteur au ralenti. Il abaissa la vitre de sa portière, scruta l'obscurité, et prêta l'oreille.

Il lui semblait réentendre la voix de Roseanne à table, au petit déjeuner… « Si j'étais kidnappée, est-ce que tu paierais ? » « Paierais quoi ? » avait-il demandé machinalement. « La rançon, bien sûr. » Elle se montrait agacée, irritée de son inattention. « Si je le pouvais, oui. » «Tu as dit être en mesure de rassembler vingt-cinq mille dollars. »

Il prit la boîte posée sur le siège à côté de lui, lestée de l'argent de la rançon, et la balança par la portière. Elle rendit un son mat en atterrissant sur les herbes sèches recouvrant le sol sous la pancarte *À Vendre.* Il relança le moteur, dut manœuvrer, escaladant l'accotement de l'étroite route, puis reculant, avant de pouvoir repartir en sens inverse. Ses phares balayèrent de vieilles bâtisses du genre resserre, ombres distantes entre les sombres silhouettes décharnées des arbres.

De retour sur l'autoroute bordée d'eucalyptus, il sentit le froid sur son visage et son cou, tout moites, et aussi la sueur coulant entre ses omoplates. Peu à peu, durant le trajet, il se détendit, sachant que la première partie du scénario était terminée et que la deuxième s'achèverait dans une heure ; quant à la dernière, apportant la solution finale, elle se présenterait d'ici une semaine ou deux, si ses calculs et supputations s'avéraient, ce dont il ne doutait pas, étant Un mathématicien rigoureux et précis.

Il n'y eut pas d'appel téléphonique cette nuit-là.

Le lendemain, les resserres décrépites du verger dépérissant firent l'objet d'une investigation et révélèrent une occupation récente – boîtes de bière vides, deux emballages de poulet frit provenant d'un fast-food Colonel Sanders, une lame de rasoir usagée, et des cheveux foncés un peu partout. Également, une petite flaque d'huile et des traces laissées par une moto ; ces mêmes traces étant relevées sur Orchard Road et la terre molle près de la pancarte *À Vendre.*

Le jeudi, une serveuse de l'établissement Colonel Sanders le plus proche d'Orchard Road et de la vieille autoroute, se souvint d'une paire de jeunes gars venus pour des plats à emporter ; un lundi, elle croyait bien, et l'autre mardi. Oui, elle s'en souvenait, parce qu'ils étaient si drôlement assortis, tous deux bruns, dégingandés, en blouson de cuir, avec le même air « J'ai-tout-ce-qu'il-faut-là-où-il-faut », la même voix, le même roulement des épaules, la même démarche traînante. On aurait pu les confondre, sauf que le premier était barbu et l'autre imberbe.

La moto volée fut trouvée ce même jour non loin de l'endroit où l'on avait signalé le vol d'une camionnette. La police put relever sur le guidon de l'engin une empreinte de doigt relativement bonne et n'appartenant pas au propriétaire.

Ed parla à ses enfants, chose dont il n'avait pas l'habitude. Deux années durant, et même plus, tandis qu'il peinait pour assurer son avenir et le leur, achetant une maison, s'établissant à son compte, portant le lourd fardeau de travaux et de soucis supplémentaires, il ne les avait vus pour ainsi dire qu'à la sauvette… « Comment ça va à l'école ? Quelles sont tes notes ? Tu deviens grand, dis-moi. Tu seras une beauté, ma parole… » Tout cela, il l'avait remisé dans un coin de son cerveau pour s'en souvenir et le développer une fois passée cette dernière période

harassante consacrée aux satanés impôts sur le revenu ; alors, peut-être, pourrait-il renouer avec ces enfants qui étaient les siens et aussi leur permettre de le mieux connaître. À ses enfants, de huit et dix ans, il dut parler comme à des adultes, car c'était à un problème d'adultes qu'ils allaient être confrontés. Il les découvrit en avance pour leur âge, un peu trop mûrs même ; ils avaient vu des tas de scènes de vols et de violences, d'enlèvements et de meurtres, diffusés bien après « L'heure des enfants » à la télé, quand leur mère était en visite « chez Mme Webb », lors de ces nombreuses soirées où leur père restait travailler tard à son bureau.

— Vous devez donc savoir, dit Ed, s'exprimant avec prudence, que dans un cas comme celui-ci, où la rançon exigée a été payée, mais où le coup de téléphone promis n'a pas été reçu la perspective n'est guère rassurante.

— Tu veux dire que m'man a été tuée ? demanda Vicki.

Et Rich de lancer :

— Évidemment qu'elle est morte !

Ce que Donahue supposait et que Ed était prêt à prédire, eux, maintenant, en étaient sûrs.

Ed visita une agence de placement, eut des entretiens avec plusieurs gouvernantes, fixa son choix sur une femme d'un certain âge à l'aspect sympathique, maternel, et lui demanda de venir vivre à demeure pour veiller sur ses enfants ; il préparait ainsi la reprise d'une existence bien ordonnée, avec ses gosses retournant à l'école et lui, à son travail.

— C'est terminé à présent ? demanda Vicki.

— C'est terminé, répondit son père, tout en sachant que cela ne l'était pas.

La Nova fut trouvée le vendredi, garée derrière un entrepôt ; de nombreuses voitures se garaient souvent là, de sorte qu'elle était restée inaperçue. Confisquée et passée au peigne fin, elle ne révéla rien.

On découvrit une camionnette garée dans une petite rue d'une petite ville au nord de la côte et la piste s'arrêta là. La police disposait d'une unique empreinte de doigt pouvant très hypothétiquement appartenir au kidnappeur, et d'une vague description plus ou moins fiable fournie par une serveuse. L'enquête allait s'enliser dans la routine et l'affaire demeurerait en suspens. Trois semaines après la disparition de leur mère et deux semaines après que leur père eut payé pour tenter de la récupérer, les enfants s'habituaient peu à peu à vivre avec une mère de substitution. La pleurant comme il sied, ils considéraient leur mère défunte et l'affaire close.

Pour Ed, qui avait repris son travail, l'affaire n'était ni poursuivie par routine ni close par résignation. Il attendait sa conclusion, une conclusion conforme à ses calculs, subjectifs aussi bien qu'objectifs ; pourtant, lorsqu'il survint, la semaine suivante, le coup de téléphone constitua un surprise.

— Roseanne ? s'écria-t-il, Roseanne ! comme s'il n'arrivait pas à croire qu'elle fût là, au bout du fil et bien vivante, alors que tout du long il l'avait sue en vie.

Elle posa les questions qu'il s'attendait à l'entendre poser ; avait-il payé la rançon et quand ? Elle lui servit de même les mensonges auxquels il s'attendait : ligotée, bâillonnée, les yeux bandés, elle avait été séquestrée dans un coin perdu d'où elle avait fini par s'échapper. Elle était amère, irritée, pas du tout éplorée ni apeurée, comme il l'avait également prévu. Où était-elle à présent ? demanda Ed. Avait-elle contacté la police ? Tout, son comportement, ce qu'elle disait, correspondait exactement à ce qu'il avait prévu. Elle se révélait bien telle qu'il

était sûr qu'elle était. Il passerait donc au stade suivant, en apportant sa propre solution mathématique.

Il était tard dans l'après-midi. Ed referma ses dossiers, mit de l'ordre sur son bureau, sortit et regagna sa demeure. Il pénétra dans le garage avec le break et choisit une pelle parmi les instruments de jardinage. Il déposa la pelle à l'arrière de la voiture, entra dans la maison, dit aux enfants qu'il devait s'absenter, le temps de régler une affaire, déclina l'offre d'un petit dîner avant l'heure que lui faisait la gouvernante, consulta la carte portant déjà la ligne rouge, la déplia un peu plus pour explorer un nouveau secteur, traça du doigt un itinéraire, replia la carte, la glissa dans sa poche, réintégra le break, et descendit l'allée en marche arrière.

Il emprunta la vieille autoroute, longea le verger abandonné notant au passage qu'il apparaissait aussi désert que la nuit où il avait jeté l'argent sous la pancarte. Une voiture le dépassa, puis une autre ; probablement deux personnes ralliant leurs pénates après le travail. Il était six heures et demie. À neuf heures, la vieille autoroute serait déserte, vierge de circulation. Il prit des routes secondaires, écartées, s'arrêtant parfois au bord d'arroyos, plongeant son regard au fond de ravins encombrés de broussailles, assombris par le déclin du jour. Il longea au ralenti des champs herbeux, bien irrigués, à la terre tendre et meuble, garnis de bouquets d'arbres formant écran.

Il atteignit en plein crépuscule le col et le défilé qui avaient autrefois résonné sous les sabots des chevaux pour de vieux westerns. Il contempla de haut le décor qui avait tant de fois servi, avant que le western ne fût passé de mode. À présent, il était morne et gris dans le soir tombant, mis à part un motel flambant neuf d'aspect criard, singulièrement planté au bord de la route poussiéreuse au milieu de bâtiments délabrés.

Émergeant du motel, Roseanne fit son apparition, vêtue de vert, impeccable dans sa tenue, mais l'esprit en désordre, effervescent, porteuse d'un récit boulé, heurté, farfelu. Elle lança sa valise à l'arrière du break, s'installa prestement, presque agressivement, à l'avant, et entama son histoire. Dans l'obscurité croissante, Ed alluma les phares et l'écouta tout en roulant vers le haut du col.

Elle commença par le tout début, comme si elle avait soigneusement répété son numéro : cette nuit du samedi, alors qu'elle et Mme Webster bavardaient, paisiblement assises dans le bar, ce jeune homme, un hippie, était venu solliciter une faveur : il avait absolument besoin d'être conduit quelque part. Elle avait abandonné Mme Webster pour l'emmener à destination : un geste de Bon Samaritain ; il en avait profité pour lui sauter dessus, la réduire à l'impuissance, la bâillonner, lui bander les yeux, prendre le volant et rouler, rouler, un temps fou ! Il avait fini par stopper, la faire descendre et, quand il lui avait enlevé le bandeau, elle se trouvait dans une sorte de cahute…

— Où ça ? demanda Ed.

— Quelque part par ici. Il y a des cahutes et des cabanes un peu partout sur ces collines.

Elle disait vrai. Il pouvait en apercevoir, perchées parmi les rochers et les arbres décrépis.

Le kidnappeur avait arraché le bâillon et demandé combien son mari cracherait pour la récupérer… (« Combien pourrais-tu rassembler si j'étais kidnappée ? » Le souvenir resurgissait).

Elle le lui avait dit. Elle était obligée de le faire. Il avait déclaré qu'il se chargerait de l'obtenir… (« Combien de temps ça te prendrait pour toucher vingt-cinq mille ? » Autre souvenir lancinant.) Et quand il aurait l'argent, il la libérerait – alors, elle avait attendu, attachée à un lit de camp dans sa cahute nourrie par quelqu'un qui venait une fois par jour ; et que pouvait-elle

bien penser pendant un si long temps ? Soit que Ed n'avait pas payé la rançon, soit que le kidnappeur s'était dispensé de revenir la chercher.

Elle parlait par saccades, comme au petit déjeuner, quand elle expulsait les mots, semblant les envoyer rebondir sur les pages financières qu'il consultait.

Elle était enfin parvenue à se libérer des liens qui l'avaient longtemps maintenue étroitement ligotée.

À la lueur du tableau de bord, Ed jeta un coup d'œil aux poignets, posé sur les genoux de sa femme : minces, nets, sans la moindre marque.

Sortie en titubant, elle avait progressé cahin-caha, dévalant tant bien que mal les pentes rocailleuses.

Ed stoppa, alluma le plafonnier et regarda les sandales de Roseanne : frêles mais impeccables. Il éteignit et redémarra pour redescendre vers la vallée.

Poursuivant sa pénible progression, elle était enfin parvenue à ce vieux décor de cinéma et au motel, où elle avait fait un brin de toilette avant de lui téléphoner.

— Pourquoi pas à la police ? demanda Ed.

— Non, dit-elle, c'aurait été gênant.

Sur le point de lui poser d'autres questions, il y renonça. Il saurait combler les lacunes, remédier aux points faibles, comme il savait le faire pour les déclarations de revenus de ses clients. Roseanne faisait partie des choses à retrancher. Il suivit à rebours le même itinéraire et ralentit à proximité des arroyos ; des phares qui approchaient, tels de gros yeux lumineux allant s'élargissant, l'incitèrent à reprendre de la vitesse, jusqu'au moment où il atteignit à nouveau les champs verdoyants et l'écran sombre des arbres qui les bordaient. Il vira, pénétra par une brèche, se gara derrière les arbres, éteignit les phares.

Avant que Roseanne n'ait eu le temps de poser une question, car il était un mathématicien à la pensée rapide et précise, il saisit sa gorge à deux mains et serra jusqu'à ce qu'elle fût morte.

Dans le silence, il percevait le cri-cri des grillons et le persiflage d'un oiseau moqueur. Il ouvrit la boîte à gants, et en retira sa torche électrique.

Dans le sac à main de Roseanne, il trouva quelques pièces de monnaie et un reçu du motel, pour vingt-cinq jours de gîte et couvert – 528,46 dollars. Il froissa le reçu et le fourra dans sa poche. Il enjamba le siège avant s'accroupit à l'arrière du break et ouvrit la valise. Là, il trouva plusieurs vêtements et sous-vêtements de rechange, une chemise de nuit et un peignoir.

Posant la torche allumée sur le plancher de la voiture, il souleva le corps de Roseanne, le fit passer de l'avant à l'arrière, le dévêtit et la rhabilla avec le pantalon noir, le pull noir à col roulé et la veste rouge qu'elle avait portés ce fameux samedi soir, plus de trois semaines auparavant. Il plia les effets qu'il venait de lui ôter, ainsi que ceux tirés de la valise (à l'exception d'un sous-vêtement de rechange, de la chemise de nuit et du peignoir), puis déposa le tout sur le plancher à côté du corps. Refermant valise et sac à main, il les plaça tous deux sur le corps.

Il se redressa et prêta l'oreille, entendant le bruit d'une auto au loin sur la route. Il éteignit la torche et attendit que la voiture passe, que le vrombissement du moteur diminue, laisse place au ricanement de l'oiseau moqueur et aux stridulations des grillons.

Ses yeux s'étant habitués à voir à la faible clarté de la lune, il saisit sa pelle, avança de quelques pas sur le terrain herbeux, et entreprit de creuser. Très soigneusement, il mit de côté les mottes couvertes de luzerne, la couche de terre superficielle, obtenant peu à peu une tombe pas très profonde mais suffisamment spacieuse pour accueillir une perverse et menteuse épouse prise à son propre piège. Il laissa choir Roseanne dans la tranchée, déposa

sur elle valise et sac à main. Il combla la fosse et remit à la surface les touffes de luzerne. Le sol était plutôt mou et humide, sous peu, il paraîtrait intact, aurait le même aspect qu'avant. Et lorsque le cultivateur s'en viendrait labourer, en vue d'une nouvelle récolte, la charrue déterrerait le corps de la victime d'un enlèvement, tuée par son kidnappeur, vêtue comme elle l'était la nuit de sa disparition ; seraient également mis au jour une valise garnie du nécessaire pour passer la nuit chez une amie, et un sac à main contenant quelques pièces de monnaie, petit reliquat après consommation d'un verre ou deux un certain samedi soir.

Ed jeta la pelle à l'arrière du véhicule, remit la torche dans la boîte à gants et émergea du bouquet d'arbres. Pas la moindre voiture en vue. Il réengagea le break sur la chaussée, roula jusqu'à la vieille autoroute, dépassa le verger agonisant, et fut chez lui à deux heures moins le quart.

Les enfants étaient au lit, la gouvernante regardait la télévision.

— Enfin de retour ; ça s'est bien passé ? s'enquit-elle.

— Oui, affaire conclue.

— Voulez-vous quelque chose à manger ? demanda la gouvernante.

— Avec plaisir, dit Ed.

Tandis qu'elle s'affairait à la cuisine, il alla replacer la pelle dans le râtelier au garage, ramassa vêtements et sous-vêtements soigneusement empilés à l'arrière du break, les emporta dans la chambre à coucher, celle de Roseanne et la sienne, pour les ranger dans la penderie ou les tiroirs ; il sortit ensuite de sa poche le reçu du motel, le mit tout chiffonné dans un cendrier, craqua une allumette, l'enflamma et le regarda se réduire en cendres. Après quoi, il se rendit à la cuisine pour y manger le sandwich et déguster le bol de potage que la gouvernante avait préparés.

— Est-ce que les enfants parlent beaucoup de leur mère ? lui demanda-t-il.

— Ma foi, pas trop, monsieur, dit-elle. Ils semblent s’y faire.

— À l'idée qu'elle est morte ?

— Oui, j'en ai l'impression, monsieur.

— Je crains bien qu'elle le soit, en effet, dit Ed.

The Accountant's Wife□
Traduction de Philippe Kellerson

© 1977, Davis Publications.

LES PLANS LES MIEUX CONÇUS…

par B.K. STEVENS

Chère Ellen,

J'ai été très heureux d'apprendre que ta sœur allait mieux et je le serai plus encore lorsque son état de santé te permettra de rentrer à la maison. Ici, tout va bien, mais depuis quelque temps, je me fais un peu de souci pour Bolt. Parfois, je me demande s'il n'est pas en train de filer du mauvais coton. Oh, certes, il est toujours aussi efficace et je n'ai aucun reproche à formuler quant à son travail. La nuit dernière, nous avons eu un double meurtre, une affaire plutôt embrouillée, et, comme d'habitude, il a résolu l'énigme en un temps record. L'ennui, c'est que, cette fois-ci, je n'ai pas la moindre idée de la façon dont il s'y est pris pour démasquer le coupable car, pendant tout le temps de l'enquête, il m'a donné l'impression d'être ailleurs et totalement incapable de se concentrer sur un problème précis. Je ne le reconnais plus, Ellen. Il a des absences et n'a plus cet enthousiasme ni cette soif de travail qui faisaient mon admiration. Parfois, il lui arrive même de perdre son temps sur des bêtises ! Cela me fait de la peine de devoir le dire, mais j'ai le sentiment que ses facultés mentales commencent à être affectées par le poids des ans. J'ai essayé d'en toucher un mot à maman, mais, pour toute réponse, elle a souri et m'a tapoté la tête, comme si j'avais dix ans et ne connaissais rien à la vie. C'est tout juste si elle ne m'a pas suggéré d'aller jouer sur le tas de sable au jardin ! En y réfléchissant, d'ailleurs, elle aussi a eu un comportement plutôt étrange, ces derniers jours…

Il se trouve que j'ai un peu de temps en ce moment et, si cela ne t'ennuie pas, je vais te raconter les choses tout à loisir. C'est hier soir que je me suis vraiment rendu compte qu'il y avait un problème. Nous avions invité Bolt à dîner – une idée de maman. Je lui avais dit que ce n'était pas nécessaire et que mes relations avec Bolt, quoique excellentes, s'étaient toujours limitées au plan strictement professionnel, mais elle avait insisté en prétendant qu'il finirait, à la longue, par se vexer si je ne l'invitais jamais chez moi. Un prétexte, car, en voyant mes réticences, elle avait ajouté que mes lettres avaient éveillé sa curiosité à son égard ! Toujours est-il que je l'avais invité en recommandant à maman de ne surtout pas mettre les petits plats dans les grands. Bien entendu, là aussi, elle avait décidé de n'en faire qu'à sa tête. – Soufflé au saumon, poulet Marengo… Tout le tralala des grands jours, sans oublier l'argenterie, les verres en cristal et les napperons brodés.

Enfin, il était là, et la conversation manquait un peu d'allant. Bolt devait avoir répété au moins vingt fois que la table était magnifique, que tous les mets étaient absolument délicieux et que, depuis six ans, depuis la disparition de sa femme, c'était la première fois qu'il participait à un vrai repas de famille. De son côté, maman avait dû dire cinquante fois qu'elle n'était que trop heureuse d'être encore assez valide pour pouvoir te remplacer auprès de nous pendant que tu étais au chevet de ta sœur malade et qu'il était bien agréable de ne plus faire la cuisine pour elle toute seule après un aussi long veuvage. Tu vois le genre – des platitudes polies, ennuyeuses à en mourir. Kevin n'arrêtait pas de se trémousser sur sa chaise et il était visible qu'il attendait avec impatience la fin du dîner pour aller taper quelques balles au terrain de base-ball. Franchement, j'aurais bien sauté le dessert pour l'accompagner !

L'atmosphère était si pesante que j'ai été presque soulagé lorsque le téléphone a sonné. Maman venait juste d'apporter sa spécialité, sa célèbre tarte aux framboises. C'était le Grand Chef. Il m'appelait pour me demander de faire un saut jusqu'à Crystal Lake. Par un coup de

téléphone anonyme – une voix d'homme – ils avaient appris qu'un homme et une femme avaient été tués dans une résidence de vacances près de Wassop Dock et une voiture de patrouille venait de confirmer les faits. Cela l'ennuyait de me déranger chez moi à une heure aussi tardive, mais il n'osait pas confier cette affaire à un autre, car j'étais le seul… et caetera, et caetera. Tu le connais. Il ne lésine jamais sur les compliments lorsqu'il s'agit de convaincre l'un de ses subordonnés de quitter ses pantoufles et la douce quiétude de sa maison. J'étais d'autant plus gêné que je sais pertinemment que mes états de services ne sont aussi brillants que grâce à la sagacité et à l'efficacité de Bolt. Après de pareils éloges, je ne pouvais que le remercier et raccrocher.

— Désolé, maman, mais il faut que je parte en mission, ai-je déclaré en rentrant dans la salle à manger. Un double meurtre. Vous venez, Bolt ? C'est moi qui conduis.

Tu sais comment il saute toujours sur l'occasion quand il a la possibilité de travailler avec moi, n'est-ce pas ? D'après lui c'est un honneur et un privilège de me seconder et il prétend – ou feint de prétendre – que je lui ai tout appris. Cette fois-ci, cependant, au lieu de se lever et de me suivre, il a baissé les yeux sur son assiette et s'est trémoussé avec embarras sur sa chaise.

— Ne croyez-vous pas que vous devriez plutôt demander à Reynold de vous accompagner, commissaire ? a-t-il suggéré. Je ne vous suis jamais d'une grande utilité. Un double meurtre… Il vous faudrait quelqu'un de plus jeune, de plus dynamique. En outre, votre mère a pris la peine de confectionner cette magnifique tarte et cela m'ennuierait de m'en aller sans même lui avoir fait l'honneur d'en goûter un morceau…

Tu vois ce que je voulais dire tout à l'heure, Ellen ? Un manque d'enthousiasme qui ne lui ressemble guère !

— Il va falloir nous passer de tarte, ai-je répliqué sur un ton un peu brusque.

À vrai dire, j'étais complètement affolé à l'idée de devoir enquêter sur un meurtre tout seul, sans Bolt pour me dire ce qui se passait et ce qu'il fallait que je fasse.

— Reynold est un bon policier, ai-je poursuivi, mais il a le défaut de ne pas être ici, contrairement à vous. Désolé, maman. Tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas ?

— Mais non, bien sûr, Walt, m'a-t-elle répondu en souriant. Je sais ce que c'est. Pour la tarte, vous n'avez pas à vous inquiéter. Je vais la remettre au chaud et vous la mangerez à votre retour. Vous reviendrez bien en prendre un morceau, monsieur Bolt ? Pour l'accompagner, j'ai une petite liqueur de framboise dont vous me direz des nouvelles…

— Très volontiers, madame Johnson, a-t-il accepté avec empressement. Je vous…

— Sans jouer les rabat-joie, il vaut mieux ne pas trop y compter, l'ai-je interrompu tout en bouclant la courroie de mon holster. Nous pourrions très bien en avoir pour toute la nuit. Vous êtes prêt, Bolt ? Alors, on y va.

Il n'y avait guère d'animation aux alentours de Crystal Lake. La saison n'était pas encore commencée, la plupart des maisons et des bungalows de vacances étaient inhabités. À « Wassop Dock », nous n'avons eu aucune peine à trouver la maison que nous cherchions. Elle était juste en face du petit port de pêche et, en outre, trois voitures de patrouille étaient garées devant le portail de son jardin, gyrophares allumés. Ce n'était pas une simple maison de pêcheurs, comme on en voit beaucoup autour du lac, mais une vraie villa dont l'aspect rustique n'était qu'une apparence trompeuse voulue par l'architecte pour qu'elle se fonde mieux dans l'environnement local. La salle de séjour avait un parquet en chêne et une immense cheminée en bois sculpté. Trois grandes baies vitrées donnaient sur le lac et sur la forêt. Il y avait

beaucoup de poussière, mais aucun désordre, comme si la pièce n'avait pas été occupée depuis plusieurs mois. Hormis ce détail, tout paraissait à peu près normal.

Dans la chambre des maîtres, par contre, nous attendait un spectacle très différent. Tout simplement horrible. Je n'arriverai jamais à m'y faire. Une jeune femme était étendue en travers du lit. Elle avait été touchée deux fois en pleine poitrine. Comment pourrais-je te la décrire ? La quarantaine, les cheveux longs et noirs… Une beauté sombre et mystérieuse. Pour tout vêtement, elle portait une sorte de négligé en dentelle rouge qui ne cachait pas grand-chose de sa splendide anatomie. Ses doigts tenaient encore une flûte à Champagne dont le précieux liquide s'était renversé sur les draps roses en faisant une large tache sombre. L'homme, lui, gisait par terre, à ses pieds. Il était sur le dos et également en petite tenue.

Le coroner était déjà là. C'était cette jeune pimbêche dont je t'ai parlé une fois ou deux. Mlle Smith, une nouvelle venue au tribunal. Elle était accroupie à côté du corps et m'empêchait de le voir complètement.

— Alors, de quoi s'agit-il cette fois-ci ? lui ai-je demandé. Une querelle d'amoureux ? Un meurtre suivi d'un suicide ?

— Pas du tout, m'a-t-elle répondu sur un ton sec et revêche, tout en se redressant. Deux meurtres. Dans les deux cas, les coups de feu ont été tirés à une certaine distance, un mètre ou deux, à mon avis. L'homme a dû être abattu le premier et, apparemment, il a opposé une certaine résistance avant d'être tué, si l'on en juge par les traces de coups à la base du crâne. Des coups assénés avec un objet lourd et pointu.

— Quoi, par exemple ?

— Oh, je ne sais pas… Ceci, peut-être, a-t-elle suggéré en indiquant un tisonnier ensanglanté qui se trouvait à quelques centimètres à peine de la tête de la victime.

S'il y a une chose dont j'ai horreur, c'est un coroner qui prétend tout savoir et se mêle de faire l'enquête à ma place !

— Merci beaucoup de votre aide, ai-je répondu non sans une certaine ironie, avant de me retourner avec nervosité vers Bolt, afin de tester ses réactions.

Debout devant une fenêtre, il regardait au-dehors, l'air absent et un vague sourire sur les lèvres, comme si ce qui se passait dans la pièce ne le concernait pas. Exactement comme je te l'ai dit au début de cette lettre !

— Connaissez-vous le nom des victimes, par hasard ? ai-je demandé en me tournant vers un policier en uniforme.

— Oui, chef, a-t-il acquiescé avec empressement. Je patrouille dans cette zone depuis plusieurs années et je connais presque toutes les personnes qui habitent autour de ce lac. Elle, c'est Mme Prynn – Mme Constance Prynn, a-t-il précisé avec un sourire entendu. Lui, il s'appelle, ou plutôt s'appelait, Otto Tell.

— Constance Prynn… ai-je répété. C'est un nom qui me dit vaguement quelque chose. Était-ce elle ou lui qui était propriétaire de cette maison ?

— L'un et l'autre, avec leurs conjoints, et avec un troisième couple, les Thomas. M. Thomas m'a expliqué un jour qu'ils venaient ici ensemble ou à tour de rôle pendant les vacances et les week-ends. Je crois qu'ils sont tous des vieux amis de collège.

— Je vois, ai-je murmuré en commençant à faire lentement le tour de la pièce.

Il n'y avait pas grand-chose d'intéressant, à première vue. Une table de chevet renversée et deux ou trois flacons de cosmétiques cassés sur le bureau, mais aucune autre trace de lutte. Une robe en soie, rouge et blanc, était posée sur le dossier d'une chaise et, par terre, juste à

côté, il y avait des chaussures rouges à talons hauts et un sac de femme, rouge également. Par acquit de conscience, j'ai ouvert la porte de la penderie. Un jean délavé et un sweat-shirt orange étaient accrochés à un cintre, une paire de baskets posées sur l'étagère au-dessus. Dans l'une d'entre elles, il y avait des chaussettes sales, dans l'autre des clés et le portefeuille de M. Tell.

Entre-temps, Bolt m'avait rejoint et s'était penché par-dessus mon épaule pour regarder avec ses yeux de myope à l'intérieur de la penderie.

— On continue ? ai-je proposé avec un peu d'agacement en voyant qu'il s'attardait à détailler chacun des objets. Il y a encore tout le reste de la maison.

La seule pièce vraiment intéressante était la cuisine. Des pommes de terre encore chaudes étaient dans le four et, dans le réfrigérateur, deux bols de salade et deux steaks n'attendaient que d'être posés sur un gril. La table était mise dans le renfoncement devant la grande baie vitrée, pour deux, naturellement : une nappe rose, des assiettes en porcelaine rouge sombre, des verres en cristal, des couverts en argent, un chandelier et un bouquet de magnifiques roses rouges.

L'atmosphère avait quelque chose d'irréel.

J'ai soupiré et jeté un coup d'oeil en direction de Bolt qui se trouvait à l'autre bout de la pièce.

— On dirait que quelqu'un avait l'intention de passer une soirée très romantique, ai-je déclaré. Cette nappe, ce couvert… Vraiment très sophistiqué, n'est-ce pas ?

Le visage de Bolt s'est illuminé, comme si je venais de faire une remarque d'une importance capitale.

— Très sophistiqué, vraiment très sophistiqué, a-t-il opiné d'un air entendu. Vous avez mis le doigt sur un point essentiel.

Après quoi, il a sorti son éternel calepin et a noté méticuleusement ma remarque.

— Qu'avait-il trouvé d'extraordinaire dans ce que je venais de dire ? Je n'en avais pas la moindre idée ! Pour moi, il n'y avait aucun doute sur ce qui s'était passé dans cette maison. La seule vraie question était de savoir qui avait commis ce double crime – la femme de M. Tell ou le mari de Mme Prynn ? Étant donné les traces de coups sur le crâne de M. Tell, j'aurais volontiers parié pour le mari.

— M. Prynn, ai-je suggéré à voix basse. Qu'en pensez-vous, Bolt ?

— En toute logique, c'est la première personne que nous devons aller interroger, m'a-t-il répondu. D'autant plus que la voix de l'appel anonyme était une voix d'homme. Je suppose que vous avez l'intention de rendre visite ensuite à Mme Tell et à M. et Mme Thomas ?

Zut. J'avais complètement oublié cet appel anonyme. Un appel qui compliquait sérieusement les choses. Et si Bolt supposait que j'envisageais d'interroger toutes ces personnes, cela signifiait peut-être que l'affaire n'était pas aussi simple que je l'avais imaginé.

— Oui, dans un premier temps, du moins, ai-je acquiescé en m'efforçant de ne rien montrer de mon trouble.

Nous n'avons pas beaucoup parlé pendant le trajet. Je pensais à ce que j'allais dire à M. Prynn. J'ai toujours détesté cet aspect de notre métier. Il n'est jamais facile d'annoncer le meurtre de quelqu'un à son conjoint, et lorsque ledit conjoint est, en plus, un suspect potentiel, c'est véritablement l'enfer. Certes, ce Prynn était peut-être un mari jaloux et brutal qui avait abattu sans la moindre hésitation sa femme et son rival, mais il pouvait tout aussi bien être un

malheureux innocent qui allait recevoir le choc de sa vie. Il fallait que je me prépare à l'éventualité d'une crise de nerfs, réelle ou simulée. J'ai horreur de ce genre de scènes et, en général, elles ont le don de me faire perdre la plus grande partie de mes moyens.

Au troisième coup de sonnette, la porte s'est ouverte. Cliff Prynn nous a accueillis en short et T-shirt. Le short était en tissu métallisé et le T-shirt portait une inscription à la gloire d'un club de culturisme. C'est un type pas très grand, plutôt râblé et tout en muscles. Des bras comme des cuisses, un cou de taureau et des biceps, des triceps et des abdominaux à faire pâlir de jalousie Arnold Schwarzenegger soi-même. Avec cela, un visage bronzé qui ne devait rien au soleil, des cheveux blonds, des yeux bleus et une mâchoire carrée. Le genre de gars qu'un homme normal ne peut pas croiser sur la plage sans avoir l'impression de n'être qu'un vulgaire nabot. Bolt en est resté sans voix et, pour ma part, je me suis dit qu'un tisonnier devait faire beaucoup de dégâts dans la main d'un pareil mastodonte.

Je me suis présenté et j'ai entrepris de lui rapporter avec tact ce qui était arrivé à sa femme. J'en étais à peine à la moitié de mon compte rendu, lorsque, tout d'un coup, sa main droite a saisi son poignet gauche.

— Un instant ! s'est-il exclamé. Je vérifie mon pouls.

Dieu du ciel ! Un cardiaque… Et s'il allait mourir ? Après un choc pareil…

— Vite, Bolt ! ai-je ordonné d'une voix affolée. Une ambulance !

— Pardon ?

Prynn a levé alors les yeux et m'a regardé d'un air vaguement ennuyeux.

— Oh, allons, ne soyez pas idiot, monsieur le Commissaire ! a-t-il protesté. Il ne s'agit que d'une simple vérification. Cent quarante. Ce n'est pas trop mal, mais vous devriez faire attention quand vous annoncez des nouvelles pareilles aux gens. Je suis en période d'entraînement intensif et ces brusques changements de rythme cardiaque risquent de mettre en péril tout mon programme.

Peut-être était-il en état de choc ?

— Avez-vous compris ce que je vous ai dit, monsieur ? Votre femme a été assassinée…

— Oui, oui, bien sûr, m'a-t-il interrompu avec impatience. Deux balles en pleine poitrine. Morte sur le coup, sans doute. Parfait ! Absolument parfait ! Il va falloir maintenant que je m'occupe de toutes les démarches pour l'enterrement et que je prévienne en plus sa famille… Juste au moment où je suis en pleine préparation du grand concours de printemps et à quelques jours à peine de ma prochaine démonstration de culturisme à la salle polyvalente. On ne pouvait mieux choisir !

Il a bien voulu nous recevoir, mais en grommelant et y mettant une mauvaise grâce évidente. De toute façon, nous avions déjà réussi à gâcher sa soirée d'entraînement !

L'objet le plus remarquable du salon où il nous a reçus était une grande peinture à l'huile accrochée au-dessus du sofa. Elle représentait le maître de céans, grandeur nature, et presque exactement dans la même tenue, ce qui donnait une sensation un peu bizarre. On avait l'impression qu'il s'était dédoublé, comme si une fée l'avait touché du bout de sa baguette magique.

Il ne nous a pas invités à nous asseoir et, pour bien nous montrer que nous étions des importuns, il s'est assis lui-même en tailleur sur le tapis et a entrepris de faire des exercices d'assouplissement, comme si nous n'étions pas là.

— Vous pensez que Connie a été tuée par un cambrioleur ou un rôdeur ? nous a-t-il demandé au bout de quelques instants.

— Non, ai-je répondu. Il n'y avait aucune trace d'effraction et, d'après les premières constatations, il semblerait que le crime ait eu un motif – hum – plus personnel. M. Otto Tell était en compagnie de votre femme et il a été également abattu…

Un peu embarrassé, je me suis interrompu pendant une seconde ou deux afin de chercher une formule adéquate.

— Vous comprenez… Ils étaient tous les deux dans une tenue – hum – plutôt légère.

Imperturbable, Prynn a étendu les jambes et s'est mis à effectuer des rotations du tronc, accompagnées de balancements du torse très loin en avant, presque jusqu'à la pointe des pieds.

— Otto ? a-t-il répété avec surprise. Vraiment ? Je suppose alors que c'était lui son dernier partenaire sexuel. Que savez-vous d'autre ?

J'avoue qu'à cet instant, j'ai dû avoir l'air assez décontenancé.

— Ainsi, vous étiez au courant des – hum – activités extraconjugales de votre femme ?

— Je ne savais pas qu'il s'agissait d'Otto, a-t-il admis en redoublant de vigueur dans ses exercices. Une fois, elle m'a parlé d'un Gary Je-ne-sais-plus-qui et d'un Justin, à moins que ce ne soit d'un Jordan ? Je ne pense pas qu'elle ait jamais mentionné Otto. Mais, bien sûr, je savais qu'elle avait de multiples partenaires. Pour ma part, je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer à ce genre d'ébats. Pour rester en forme, il faut du travail, beaucoup de travail, et il est préférable de ne pas gaspiller son fluide énergétique à tort et à travers. Le sexe est mauvais pour la concentration et crée, en outre, des déséquilibres chimiques à l'intérieur de votre corps. C'est ce qu'il y a de pire pour un athlète. Connie avait donc besoin de dérivatifs, d'exutoires pour ses pulsions. Et, en outre, il lui fallait des exemples concrets pour ses recherches.

— Ses recherches ?

— Oui, elle était psychologue et, surtout, elle écrivait des livres.

Constance Prynn, j'y étais maintenant. Je savais pourquoi ce nom, d'emblée, m'avait semblé familier.

— Des livres sur l'adultère, n'est-ce pas ?

— Principalement, a-t-il acquiescé. Son premier ouvrage avait pour titre : « *Les relations sexuelles extraconjugales : Des premiers frissons jusqu'à la rupture. »* Il a été publié juste avant notre mariage et ses droits d'auteur ont servi à ouvrir mon club de culturisme. Le *Totally You,* a-t-il précisé en bombant le torse pour bien nous montrer l'inscription élogieuse inscrite sur son T-shirt. Au fait, il va falloir que je vous donne des formulaires d'inscription. Nous avons un moniteur qui est merveilleux avec les débutants ayant du poids à perdre, a-t-il ajouté après nous avoir jeté un regard qui en disait long sur ce qu'il pensait de notre forme physique.

— Merci du conseil, ai-je répliqué sèchement. ourriez-vous nous en dire un peu plus sur ces livres qu'écrivait votre femme ?

— Si cela vous intéresse…

En rechignant, il s'est levé, s'est dirigé vers une grande bibliothèque qui occupait tout un pan de mur et en a sorti plusieurs volumes, format poche.

— Voyons voir… Deux ou trois ans après notre mariage, elle a écrit : « *L'adultère, un choix et un défi permanent. »* Ensuite, il y a eu : « *L'adultère : Savoir prendre ses responsabilités»,* puis *«L'adultère : un mode de vie »* et enfin « *Vive l'adultère ! »*, un best-seller. Plus de cent mille exemplaires vendus en quelques mois. Ce ne sont que quelques titres parmi d'autres, bien sûr. Le dernier a paru voilà six mois à peine, mais je ne le vois pas sur cette étagère…

À cet instant, Bolt est intervenu. Une intervention des plus surprenantes, car, d'habitude, il se contente de prendre des notes pendant les interrogatoires.

— Je l'ai lu, monsieur. « *Au-delà de l'adultère : Peines et angoisses à la veille d'un remariage.* » Un style très fort et beaucoup d'inspiration, si je puis me permettre un tel commentaire.

Prynn a haussé les épaules.

— Je n'en doute pas, mais, pour ma part, je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer à la lecture…

Machinalement, il a tourné la tête et ses yeux se sont posés sur une grande photo de groupe, encadrée, placée sur l'une des étagères.

— Connie et Otto… a-t-il murmuré en la prenant et l'examinant d'un air rêveur. Qui aurait pu imaginer une chose pareille ? Connie a toujours fait ce qui était nécessaire pour conserver une certaine allure, alors que ce pauvre Otto… Déjà au collège, il ne ressemblait à rien. Un petit avorton sale et négligé. Tenez, regardez vous-même…

J'ai pris la photo qu'il me tendait et l'ai étudiée avec attention avant de la passer à Bolt.

— C'était il y a deux ans, nous a-t-il expliqué. Lors de notre réunion des anciens élèves du collège, quand j'ai gagné le tournoi de tennis. Vous ne trouvez pas que ce cher Otto a l'air terriblement vieux et usé ?

Prynn occupait tout le centre du cliché. Il brandissait une énorme coupe et arborait un sourire triomphal. Sa femme était debout, un peu en retrait, très séduisante, très sophistiquée, mais avec l'expression de quelqu'un qui s'ennuie à mourir. Otto Tell se trouvait à l'extrémité gauche du petit groupe. Un homme petit et malingre, avec des cheveux gris, un visage émacié et torturé. Il aurait été franchement laid, s'il n'y avait eu tant de vie et de passion dans son regard.

— Est-ce l'épouse de M. Tell qui est debout à côté de lui ? ai-je demandé.

— Oui, a-t-il acquiescé. Les deux autres sont June et John Thomas. Nous étions inséparables au collège et, depuis lors, nous sommes restés d'excellents amis. John est un photographe, un artiste. Seigneur Dieu, cette pauvre June s'est affreusement laissée aller ! Susannah Tell n'a jamais été un prix de beauté mais June était la plus jolie fille de tout le campus et, maintenant, c'est un véritable épouvantail. John ne vaut guère mieux, d'ailleurs. Regardez-moi ce double menton ! Rien ne vous fait vieillir plus vite, alors qu'il suffit de quelques mouvements simples chaque jour pour faire disparaître cette difformité.

Joignant le geste à la parole, il a rejeté la tête en arrière, a regardé fixement le plafond pendant une seconde ou deux, puis a commencé lentement à ouvrir et refermer la mâchoire.

— Personne ne s'arrange en vieillissant et il n'y a rien de pire qu'une réunion d'anciens élèves pour vous faire prendre conscience de votre propre décrépitude, ai-je commenté gravement en songeant à notre dernier bal dans le grand amphithéâtre de « King's Collège ». Tout le monde avait l'air terriblement vieux et, après, pendant plus d'une semaine, je n'avais plus osé me regarder dans un miroir.

— Avez-vous vu votre femme, ce soir ? lui ai-je demandé.

— Non, du moins pas que je me souvienne, m'a-t-il répondu en continuant imperturbablement son horripilant mouvement de mâchoires. J'ai quitté le club à cinq heures et, ensuite, je suis allé dîner avec ma diététicienne. Quand je suis rentré ici, il était près de sept heures et je n'ai pris que le temps de me changer avant de me rendre dans ma salle de gymnastique pour ma séance d'entraînement quotidienne. Je ne pense pas que Connie se trouvait dans la maison. En tout cas, je ne me souviens pas de l'avoir vue.

Lorsque nous sommes partis, Prynn était occupé à faire des pompes. Il ne semblait pas avoir été particulièrement touché par la mort tragique de sa femme, mais cela ne signifiait pas grand-chose. Depuis longtemps, il ne s'intéressait plus qu'à son propre corps et leur mariage n'était plus dans sa tête qu'un vague souvenir. Pendant que nous retournions à notre voiture, je n'ai pu m'empêcher de me demander pourquoi les Prynn étaient restés ensemble et, finalement, je me suis dit que certaines gens devaient avoir horreur du changement au point d'accepter n'importe quoi plutôt que de sortir de leur petite routine quotidienne.

— La force de l'habitude, ai-je murmuré en me parlant à moi-même.

— Une force bien puissante, a renchéri Bolt.

Il n'a pas fait d'autre commentaire et, un peu surpris, j'ai jeté un coup d'œil dans sa direction. Un choc m'attendait. Il avait la tête rejetée en arrière et regardait fixement le toit de la voiture, en ouvrant et refermant la bouche à intervalles réguliers.

— Bolt ! ai-je crié malgré moi. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Il a sursauté.

— Ce n'est rien. Juste quelques exercices. Oui… La force de l'habitude. Un point important. Je ne manquerai pas d'y penser lorsque nous bavarderons avec Mme Tell. Et félicitations pour votre remarque à propos des réunions d'anciens élèves. Tout à fait judicieuse. Cela a pu être l'étincelle qui a mis le feu aux poudres. Tout le monde change, comme vous l'avez souligné fort justement.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire par là, mais, avec lui, j'ai l'habitude de ces discours sibyllins. D'une façon ou d'une autre, il était en train de démêler l'écheveau de l'affaire et caracolait déjà loin devant moi, tout en affectant de ne suivre qu'avec peine mes déductions. Tôt ou tard, il ralentirait le pas et condescendrait à me faire part de ses conclusions. Jusque-là, c'était parfait. Les exercices, par contre avaient quelque chose de bizarre, d'inquiétant…

D'une certaine façon, Susannah Tell ressemble à son mari – petite, très brune et un regard plein d'intensité. Pas ce qu'on appelle une jolie femme, mais plutôt une femme de caractère, débordante de vie et d'énergie. Elle était en jean et chemisette à carreaux, tenue qui accentuait encore son côté simple et dynamique. Lorsque je lui ai annoncé avec tact la mort de son mari et de Mme Prynn, elle a vacillé en portant une main à son front.

— C'est affreux ! C'est horrible ! a-t-elle murmuré d'une voix blanche. Pauvre Connie ! Pauvre Otto ! Vous savez qui a commis ces meurtres ? Un rôdeur ? Un cambrioleur ?

— Non, madame, ai-je répondu en secouant la tête. Du moins, ce n'est pas l'impression que nous avons eue après avoir effectué les premières constatations. Nous pouvons entrer quelques minutes ?

Elle n'a hésité qu'une fraction de seconde.

— Certes… Cela me gêne un peu, mais il m'est difficile de ne pas accepter de vous recevoir.

Un homme était assis sur le canapé de la salle de séjour. Tu aurais dû le voir, Ellen. Il valait vraiment le coup d'oeil : veste blanche, chemise rose, cravate en soie rouge, pantalon blanc, ceinture rouge et chaussettes roses. Ses chaussures – blanches, bien sûr – n'étaient plus à ses pieds mais glissées sous la table basse. Table sur le dessus de laquelle étaient posés un sandwich au thon et à la tomate, largement entamé, une bouteille de whisky, deux verres et, dans un vase, une rose jaune. Pour ce qui est de l'homme, je l'ai tout de suite reconnu, grâce à

la photographie que Prynn nous avait montrée. Comment pourrait-on oublier un aussi magnifique double menton ?

D'une voix embarrassée, Susannah Tell a fait les présentations.

— John Thomas, un vieil ami. Un ami très proche. John, ces messieurs sont le commissaire Johnson et l'inspecteur Bolt. Ils viennent de m'apprendre une nouvelle terrible. Otto et Connie… ils sont morts tous les deux. Assassinés. Dans notre maison de Crystal Lake.

— Ô mon Dieu ! s'est-il exclamé en se levant d'un bond. C'est affreux ! Savez-vous qui les a tués ? Un cambrioleur ?

— Non.

Je commençais à ressentir une certaine pitié pour l'honorable gent des monte-en-1'air. Apparemment, dès qu'il y a meurtre, c'est d'abord à eux que l'on pense.

— Quand avez-vous vu votre mari pour la dernière fois, madame Tell ? ai-je demandé.

— Lundi, m'a-t-elle répondu sans hésiter. À trois heures et quart. Nous avions rendez-vous chez notre conseiller matrimonial.

— Susannah et Otto vivent séparés, a expliqué John Thomas en se rasseyant. Otto est parti d'ici voilà plusieurs mois et s'est installé dans un appartement en centre ville, dans Firch Street. Susannah ne le voyait plus beaucoup, sauf lors de ces séances chez leur conseiller matrimonial.

— Ah… Pourquoi vous êtes-vous séparés, madame Tell ? À cause de la liaison de votre mari avec Constance Prynn ?

— À cause de sa liaison avec Connie ? Non, je ne savais pas qu'il y avait quelque chose entre eux. J'en suis même stupéfaite. C'est avec Otto que cela n'allait plus. Il était très jaloux. Il l'a toujours été, même au début, quand nous étions encore au collège. Dans ses crises, il devenait irrationnel, parfois même violent. Je ne pouvais plus supporter ses soupçons continuels. Il fallait prendre du recul. C'était la seule solution pour éviter une rupture totale. Régulièrement, nous nous rencontrions chez notre conseiller matrimonial, mais ces séances ne donnaient pas beaucoup de résultats. Lundi dernier, nous en étions toujours au même point.

Ce n'était guère étonnant, me dis-je en regardant John Thomas. Au lieu d'aller voir un conseiller matrimonial, il aurait peut-être été préférable qu'elle cesse de rencontrer son cher et vieil ami. Pauvre Otto Tell ! Sa jalousie ne me semblait pas du tout irrationnelle. Mais lui non plus n'était pas tout blanc. La mort l'avait surpris en compagnie d'une spécialiste de l'adultère et, si l'on s'en tenait aux apparences, il n'était pas venu la voir seulement pour discuter de ses théories.

— Je ne sais pas grand-chose à propos de votre mari, madame Tell, ai-je déclaré. Pourriez-vous m'éclairer un peu à son sujet ? Avait-il des ennemis, par exemple ?

— Non, absolument aucun ! a-t-elle affirmé avec force. C'était un homme sympathique et gentil et, s'il n'y avait pas eu sa jalousie maladive, il aurait été parfait. Intelligent et travailleur en plus. Il était propriétaire d'un restaurant, à Murphy.

— *La Fourchette et le Bouchon ?*

Il n'y a qu'un seul restaurant à Murphy et je ne pouvais donc guère me tromper.

— Oui, a-t-elle acquiescé avec un sourire empreint de fierté. C'est moi qui ai choisi le nom. Original, n'est-ce pas ?

— Très original.

Sachant depuis longtemps qu'il n'existe aucune formule pour demander avec tact à un suspect potentiel de justifier de son emploi du temps, j'ai préféré poser la question directement.

— Pourriez-vous me dire où vous étiez et ce que vous faisiez ce soir, madame Tell ?

Elle n'a point paru surprise et encore moins offensée.

— Bien sûr. Certes, je ne pourrai pas vous donner des heures très précises, mais je vais faire de mon mieux. J'ai travaillé jusqu'à cinq heures vingt, environ, puis j'ai quitté *Lunettes Minute* et j'ai pris…

— Pardon ? l'ai-je interrompue.

— *Lunettes Minute,* vous savez bien, a-t-elle répété avec un peu d'agacement. Cet opticien qui vous fait des lunettes ou des verres de contact en quelques minutes ? Cinquante-six, en moyenne, pour être précis. Vous entrez avec votre ordonnance et vous ressortez presque aussitôt avec une vue d'aigle et un « look » à la dernière mode. L'opticien des jeune cadres dynamiques qui n'ont pas de temps à perdre dans les magasins. Je suis membre fondateur de la société et responsable de la promotion des nouveaux produits. Un travail passionnant.

À cet instant, elle a regardé Bolt et hoché la tête.

— Oui… Ce qu'il vous faudrait, inspecteur, ce sont des montures métalliques. C'est ce que je me suis dit dès que vous êtes entré ici. Vous paraîtriez dix ans de moins. Enfin, vous n'êtes pas ici pour parler lunettes. Donc, en quittant le magasin, j'ai pris la route N° 3 et je suis arrivée à la maison aux environs de six heures moins vingt. Je me suis changée, j'ai donné à manger à mon chat et mis ensuite un reste de lasagne dans le micro-ondes avant de me préparer une salade. À six heures et quart pile, le dîner était sur la table. J'ai terminé de manger à sept heures moins le quart. Après, j'ai fait la vaisselle et lu le journal. John est arrivé à sept heures.

Une arrivée providentielle, puisque l'appel anonyme avait été enregistré à sept heures et demie.

— Pouvez-vous me le confirmer, monsieur Thomas ? ai-je demandé en me retournant vers son compagnon.

Il n'avait pas bougé ni fait aucune remarque pendant tout le temps où j'avais interrogé Mme Tell.

— Absolument ! s'est-il exclamé en se redressant tout d'un coup. Il était très exactement sept heures. J'avais quitté mon bureau à six heures quarante-cinq – ma collaboratrice vous le confirmera, si vous le désirez – et, pour venir ici, il me faut à peu près un quart d'heure. Vous pourrez le vérifier sans peine.

Il m'avait donné plus d'informations que je ne lui en avais demandé et c'est le genre de chose qui me rend toujours soupçonneux. Peut-être était-ce lui qui avait fait le sale travail pour le compte de Susannah Tell ? Il aurait voulu la débarrasser d'un mari jaloux… Un motif plausible, quoique pas très convaincant étant donné les autres circonstances.

— Vous avez parlé d'un bureau… De quoi s'agit-il ?

— *Créations Chromatiques.* Je suis un spécialiste des couleurs. Tenez, laissez-moi vous donner ma carte…

Se penchant sous la table, il prit un porte-cartes qu'il avait déposé dans l'une de ses chaussures et en sortit une carte professionnelle rouge foncé.

— Nous organisons des séminaires pour des décorateurs d'intérieur, des dessinateurs de mode et autre professionnels en tout genre. La couleur est partout de nos jours et il faut savoir en jouer pour surprendre et séduire les clients. Bien entendu, nous recevons aussi des particuliers et, s'ils le désirent, nous effectuons une analyse complète de leur personnalité afin de déterminer quelle couleur leur convient le mieux… Par exemple, a-t-il ajouté en se tournant vers Bolt, je ne pense pas me tromper en disant que pour votre inspecteur, c'est le vert. Un

vert plutôt soutenu. Certes, il faudrait faire une étude complète sur ordinateur afin de déterminer la nuance exacte. Je le verrais bien avec une chemise vert bouteille, un sweater turquoise et une grosse boucle d'oreille en émeraude. Une seule, naturellement. Éblouissant. Ce serait tout simplement éblouissant !

Il s'est retourné vers moi et, d'un seul coup, son regard a perdu tout son éclat.

— Je suis désolé, commissaire, mais j'ai bien peur que votre couleur à vous ne soit le beige, a-t-il déclaré en soupirant.

— N'ayez crainte, cela ne m'empêchera pas de dormir, ai-je répliqué sur un ton plutôt sec. Ainsi, vous êtes resté à votre bureau jusqu'à sept heures moins le quart ? Vous travaillez aussi tard tous les soirs ?

Il a rougi, si fort que son visage est devenu presque de la même couleur que sa chemise.

— Non, d'habitude je rentre chez moi à cinq heures. Mais j'avais des factures à régler et des lettres à écrire. Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ? La paperasserie administrative… Enfin, mon assistante était avec moi et elle pourra vous confirmer que je n'ai pas quitté mon bureau avant sept heures moins le quart. Ensuite, je suis venu directement ici et, comme je n'avais pas dîné, Susannah a eu la bonté de me préparer un sandwich, a-t-il ajouté en indiquant d'un geste les restes de son frugal repas sur la table.

— Vous ne vous êtes pas arrêté chez vous avant de venir ici ?

— Non, a-t-il murmuré en baissant les yeux.

— Vous n'avez même pas téléphoné à votre femme pour la prévenir que vous étiez ici ?

— Euh… Non. Voyez-vous, depuis quelque temps, je lui donnais à croire que je devais travailler tard tous les jeudis soir pour un séminaire auquel participent des installateurs de salles de bains. En fait, c'est mon assistante qui anime ce séminaire. Bien entendu, elle est de connivence avec moi. Cela me permettait de rendre visite incognito à Susannah. J'espère que vous pourrez garder une certaine discrétion à ce sujet, commissaire ?

J'ai haussé les épaules.

— Vous étiez ici quand je suis arrivé et vous avez confirmé une partie des dires de Mme Tell. Vous êtes donc un témoin important dans cette affaire et votre nom apparaîtra forcément dans mon rapport.

À mesure que je parlais, son visage était devenu presque aussi blanc que ses chaussures.

— Certes… Mais les journaux n'ont pas besoin d'être tenus au courant, n'est-ce pas ? Parce que je… euh… préférerais que ma femme reste à l'écart de tout cela. Son père est le principal actionnaire de *Créations Chromatiques.* La situation pourrait devenir gênante pour moi. Très gênante.

— C'est le genre de situation qui, presque toujours, finit par devenir gênante, ai-je répliqué en me levant. Il me faudra parler à votre femme et je ne puis vous faire aucune promesse touchant ce que je lui dirai ou ne lui dirai pas. Si vous voulez éviter des désagréments, vous feriez peut-être d'ailleurs mieux de lui parler vous-même ce soir.

— Suggestion très raisonnable, John, a opiné Susannah Tell avec un signe de tête approbateur. Une explication franche et amicale avec June. Cela pourrait arranger bien des choses, à mon avis.

À cette seule évocation, le double menton de John Thomas s'était mis à trembler.

— Il ne peut pas y avoir de conversation franche et amicale avec June, a-t-il murmuré en gémissant. Dès le premier mot, ce sera la crise d'hystérie et elle appellera son père. Je la connais. Jamais elle ne pourra supporter la vérité sur… euh… notre…

— Allons, l'ai-je interrompu sans trop d'aménité, ne croyez-vous pas que vous exagérez un peu ? Souvent, on sous-estime les gens, surtout quand on croit bien les connaître. Bon, il faut que nous nous en allions. Il est tard et nous avons encore beaucoup de choses à faire.

J'ai jeté un coup d'œil vers Bolt. Il avait l'air pensif. Il m'a emboîté le pas machinalement, puis, soudain, alors que nous étions déjà presque à la porte, il s'est arrêté et s'est retourné vers John Thomas. J'en suis resté tout étonné, ma chère Ellen. D'habitude, il ne pose jamais une question à un suspect.

— Vous êtes sûr que vous ne vous êtes pas arrêté une seule fois en chemin, en venant ici, monsieur Thomas ? Ne serait-ce que pour acheter des cigarettes, par exemple.

— Oui, a affirmé John Thomas en devenant cette fois presque aussi rouge que sa cravate. Absolument certain et prêt à en jurer !

— Vraiment ? a murmuré Bolt. Cela m'étonne… Vous n'êtes même pas entré chez un fleuriste pour faire l'acquisition de cette rose que vous avez offerte à Mme Tell ?

John Thomas s'est légèrement détendu.

— Oh, c'est à cause de cette rose que vous me demandiez cela ? C'est moi qui l'ai apportée, effectivement, mais j'avais demandé qu'on me la livre directement à mon bureau. Ma standardiste vous le confirmera. C'est elle qui l'a réceptionnée.

Pendant que nous retournions à la voiture, Bolt s'est excusé d'être intervenu de cette façon.

— Pardonnez moi, chef, mais je voulais m'assurer que Mme Tell n'avait pas acheté cette rose elle-même. Dans votre esprit, bien sûr, il n'y avait aucun doute possible et, comme toujours, vous aviez raison. Je n'aurais sans doute même pas vu le rapport si vous n'aviez eu cette remarque à propos du fait qu'il ne faut jamais sous-estimer les gens. Bon, alors, cette tarte ?

— Cette tarte ? ai-je répété. De quelle tarte parlez-vous ?

J'étais complètement dans le brouillard. Je ne voyais pas pourquoi cette rose pouvait avoir une quelconque importance, je n'avais pas mis le moindre sous-entendu dans ma remarque et je n'avais aucune idée de ce que cette tarte venait faire au milieu de notre enquête !

— Mais, de la tarte aux framboises, chef : celle que votre mère nous a proposée tout à l'heure et qu'elle a si gentiment mise au chaud pour notre retour. Ne pourrions-nous aller y goûter, maintenant ? Il n'y a aucune nécessité de voir Mme Thomas dès ce soir, n'est-ce pas ? D'autant plus que vous avez pratiquement promis à M. Thomas que vous lui laisseriez le temps de parler en premier à sa femme. Et comme, par ailleurs, nous n'avons plus rien d'important à faire en attendant les résultats du laboratoire qui, j'en suis sûr, confirmeront vos théories… Votre mère est peut-être en train de s'inquiéter. Et puis elle avait l'air tellement délicieuse, cette tarte…

Tu vois ce que je voulais dire, Ellen ? Il y avait une intonation presque suppliante dans sa voix ! Cela ne lui ressemblait vraiment pas. Pour une simple tarte et en plein milieu d'une enquête sur un double meurtre ! Décidément, j'ai bien peur qu'il ne soit sur la mauvaise pente…

— Je suppose en effet que notre tâche est terminée pour ce soir, ai-je cédé en soupirant. Et, si vous tenez tant à cette tarte, je ne vois pas d'inconvénient à ce que nous retournions chez moi. Il est près de minuit, cependant, aussi y a-t-il de grandes chances pour que ma mère ne nous ait pas attendus et soit allée se coucher.

Mais elle était toujours debout, aussi pimpante et souriante qu'au début du dîner ! Comme si elle n'avait pas de plus grand plaisir dans la vie que de nous servir de la tarte à une heure du matin ! Pour ma part, j'ai mangé rapidement, puis évoqué l'heure tardive et la longue journée qui

nous attendait le lendemain. Tu sais combien Bolt a l'esprit vif d'habitude et comment il est suspendu à chacune de mes phrases, prêt à saisir au vol la moindre allusion ou le moindre sous-entendu, n'est-ce pas ? – Des sous-entendus, d'ailleurs, auxquels, le plus souvent, je n'ai même pas pensé ! – Eh bien, la nuit dernière, c'était comme s'il ne m'entendait pas. J'ai répété deux fois qu'il était vraiment très tard. Sans aucune réaction. Pour finir, j'ai bâillé et je me suis étiré, mais cela n'a pas suffi pour l'arracher à sa léthargie. Pourtant, il ne paraissait pas non plus absorbé par la conversation. La plupart du temps, c'était maman qui parlait. Lui, il se contentait de sourire, d'un sourire béat, et d'approuver benoîtement tout ce qu'elle disait. Il avait l'air absent, distrait, comme je te l'ai déjà dit au début de cette lettre.

Finalement, trop fatigué pour me soucier d'être poli, je me suis levé.

— Je crois que je vais aller me coucher, ai-je déclaré avec un ultime bâillement. La journée sera longue demain.

— Excellente idée, a approuvé maman sans même esquisser un geste pour m'imiter. Repose-toi bien, mon chéri. Voulez-vous encore un peu de tarte, monsieur Bolt ?

Son visage s'est épanoui.

— Très volontiers, madame Johnson. Et aussi un peu de café, s'il vous plaît.

Du café à une heure et demie du matin ! Comment peut-on avoir une idée aussi saugrenue ? Et, le lendemain matin, quand je suis descendu prendre mon petit déjeuner, maman, tout en préparant mes œufs au bacon, m'a annoncé qu'elle avait à nouveau invité Bolt à dîner avec nous !

Je l'ai regardée avec stupéfaction.

— Deux soirs de suite ? n'ai-je pu m'empêcher de m'étonner. Ta première invitation était tout à fait naturelle et partait d'un bon sentiment, mais, là, ne crois-tu pas que tu exagères un peu ? En outre, Kevin a un match de base-ball à Crawford ce soir et on m'a demandé d'encadrer l'équipe et de servir d'accompagnateur. Le car part à cinq heures et demie.

— Mon Dieu, c'est vrai… J'avais complètement oublié !

Elle qui, d'ordinaire, a toujours une si bonne mémoire ! Commencerait-elle à perdre la tête, elle aussi ?

— Je dirai à Bolt que nous sommes pris ce soir et que ton invitation sera pour une autre fois, ai-je déclaré avec un haussement d'épaules agacé. De mon côté, j'espère que je pourrai au moins accompagner Kevin à Crawford. L'affaire d'hier soir est plutôt embrouillée, aussi Bolt et moi, devrons-nous peut-être passer toute la soirée au bureau.

— Oh, cela m'étonnerait, m'a-t-elle répondu avec ce sourire bizarre qu'elle a depuis un jour ou deux. M. Bolt m'a parlé longuement de ces meurtres après que tu étais allé te coucher et, à mon avis, vous êtes près de toucher au but. Pour ce qui est de ce soir, c'est bien dommage que Kevin et toi ne puissiez pas être avec nous, mais je ferai de mon mieux pour tenir compagnie à M. Bolt. Il pourrait se vexer si j'annulais cette invitation.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi il se vexerait ! ai-je protesté. Tu as une excuse tout à fait valable et, en plus, il a dîné avec nous hier soir. Quant à ces meurtres, je ne vois vraiment pas comment tu peux être aussi assurée. C'est une affaire diablement compliquée, maman.

À nouveau elle a souri, cette fois avec une lueur amusée dans le regard.

— Je suis sûre que tu vas trouver très vite la solution, mon chéri ! N'es-tu pas le meilleur détective de cette ville ?

C'était gentil de me le dire. Vraiment très gentil. D'ailleurs, même si je ne suis pas toujours aussi rapide que Bolt dans mes déductions, je ne suis pas un incapable et je connais assez

bien mon métier. Au moins, on peut compter sur moi, ce qui n'est guère son cas depuis quelque temps. Il n'était même pas encore là, lorsque je suis arrivé au commissariat à neuf heures ! Cela ne lui ressemblait guère : d'habitude, il ne quitte pour ainsi dire pas son bureau lorsque nous sommes sur une affaire importante. Il n'avait pas entendu son réveil, sans doute. Ce n'était guère étonnant, après avoir veillé aussi tard la nuit précédente !

— Cela fait cinquante-six minutes que je vous attends, lui ai-je reproché quand il a daigné enfin paraître. Si cela vous intéresse, nous avons reçu les résultats du labo.

— Bien sûr qu'ils m'intéressent, chef ! m'a-t-il répondu d'une voix un peu gênée en enlevant son pardessus.

Il n'avait pas le même air que d'habitude : ses yeux étaient plus grands et une lueur nouvelle brillait dans leurs prunelles. Une lueur presque métallique. Son visage rayonnait, ce qui le faisait paraître plus jeune. Et puis il y avait en lui quelque chose d'autre de profondément différent, mais je n'arrivais pas à déterminer exactement quoi.

— Pardonnez moi d'être en retard, mais il m'a fallu faire une ou deux petites courses avant de venir. Le laboratoire a-t-il confirmé vos théories, chef ? Uniquement les empreintes de Mme Prynn sur la bouteille de Champagne, pas d'empreintes du tout sur le tisonnier, l'heure de la mort entre six et sept ? Et, pour l'expertise balistique, je suppose, comme vous l'aviez prévu, que le coup a été tiré à une distance d'un mètre à un mètre cinquante pour Mme Prynn et presque à bout portant pour M. Tell, quand il était déjà allongé par terre ?

— C'est exact…

J'étais complètement abasourdi. Cela relevait de la sorcellerie !

En outre, je ne me rappelais pas avoir exprimé une quelconque opinion sur l'un ou l'autre de ces sujets.

— Alors, tout concorde, n'est-ce pas, chef ? Félicitations. Une fois de plus vous aviez raison. Nous allons rendre visite à Mme Thomas, maintenant ?

Il ne regardait pas dans ma direction et ne semblait même pas prêter vraiment attention à ce qu'il disait. Il était très affairé avec ses lunettes, les essuyant avec soin, les remettant sur son nez et les enlevant à nouveau pour leur redonner un petit coup de chiffon. Puis, soudain, il a levé les yeux vers moi et m'a souri timidement.

— Vous pensez que ma cravate lui plaira ? Sa couleur n'est-elle pas un peu trop criarde ?

Pourquoi diable se préoccupait-il de savoir si Mme Thomas aimerait ou n'aimerait pas sa cravate ? Sur le moment, j'ai été pris de court, ma chère Ellen. Jusqu'à présent, il ne m'avait jamais donné l'impression d'attacher une quelconque importance à sa tenue vestimentaire et ne voilà-t-il pas qu'il s'inquiétait de la réaction que la femme d'un suspect pourrait avoir en découvrant sa cravate ! Incroyable ! Tout simplement incroyable.

— Elle est parfaite, l'ai-je rassuré malgré tout. Franchement, sa couleur était plutôt criarde. Jamais je ne me risquerais à porter une cravate vert bouteille sur une chemise à rayures vertes, mais sur lui cela ne choquait pas. Au contraire, même.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que peut gagner un spécialiste des couleurs, mais je suis persuadé que ce n'est pas suffisant pour faire construire une maison comme celle que les Thomas habitent. Donc, si Mme Thomas n'avait pas un métier particulièrement lucratif, ce devait être son père qui avait payé cette demeure, tout comme il avait financé l'affaire de son gendre. Dans un cas comme dans l'autre, John Thomas devait tenir désespérément à sa femme, au point peut-être de se sentir acculé à commettre un meurtre si Otto Tell avait

découvert sa liaison avec Susannah et menacé de tout dévoiler.

Quand j'ai montré ma carte à June Thomas, elle a grimacé, mais n'a point paru surprise.

— Mon mari m'a dit que vous alliez me rendre visite. Je suis contente que vous soyez là. Je voudrais éclaircir un certain nombre de malentendus. Entrez, je vous en prie. Je vais vous préparer du café.

Pendant qu'elle s'affairait dans la cuisine, nous avons attendu son retour dans le salon. Un salon avec une vaste cheminée moderne, au-dessus de laquelle étaient exposées plusieurs grandes photographies encadrées. Il y avait, notamment, une photographie de mariage de M. et Mme Thomas. Ils avaient l'air tous les deux beaucoup plus jeunes – le cliché datait d'au moins vingt ans – mais, pour elle, le contraste était vraiment saisissant. Sur la photo, elle était mince et fine, avec un adorable visage de poupée. Alors que maintenant…Le mari de Constance Prynn avait peut-être un peu exagéré quand il l'avait qualifiée d'épouvantail et, en outre, cela n'était pas très gentil de la part d'un vieil ami, mais son appréciation était tout de même assez proche de la vérité. Le pire, c'étaient encore ses cheveux. Une masse informe, dont la couleur et la consistance faisaient penser irrésistiblement à un bouchon de paille. Un peu comme si elle avait passé la moitié de sa vie sous un séchoir électrique… Un bouchon de paille posé sur un visage boursouflé et blême. Le tableau était pitoyable.

— Voilà, je suis à vous…

Elle avait en plus une voix de fausset et la mine de ces femmes s'imaginant que minauder ajoute encore à leur charme naturel.

Le plateau qu'elle déposa sur la table était en argent, les tasses, la cafetière et l'assiette pleine de gâteaux et de petits fours étaient en porcelaine de Sèvres.

— C'est trop, chère madame… ai-je protesté faiblement.

Elle a souri, en minaudant, comme de juste.

— Mais non, c'est tout naturel, commissaire… Pour la nuit dernière, il faut que je vous explique. J'ai peur que John ne vous ait donné une fausse impression. À propos de cette pauvre Susannah. Vous comprenez, depuis sa rupture avec Otto, nous sommes très inquiets pour elle… John et moi comptons parmi ses plus vieux amis et nous faisons tout ce que nous pouvons pour lui venir en aide. C'est pour cela que John, de temps à autre, lui rend visite à l'improviste. Afin de lui remonter le moral. Rien de plus. Mais, la nuit dernière, il était si troublé par l'affreuse nouvelle que vous lui aviez apportée qu'il vous a peut-être donné à croire qu'il était chez elle pour un motif… hum… beaucoup moins honorable. Ce n'était pas du tout le cas, bien sûr ! Il a toujours été pour moi le meilleur et le plus fidèle des maris. Une fidélité que je n'ai jamais eu la moindre raison de mettre en doute. Jamais !

Il était visible qu'elle ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait et qu'elle n'avait pas non plus l'intention de nous convaincre. C'était la version officielle. Celle destinée aux journalistes et à tous les amis assez dénués de tact pour poser une question aussi indiscrète. Cela ne tromperait probablement personne, mais il y a des gens qui préfèrent encore un mensonge grossier, plutôt que de devoir regarder la vérité en face.

— Je comprends, ai-je acquiescé en hochant la tête. Pourriez-vous nous parler un peu des victimes ? Vous étiez assez proche d'elles, n'est-ce pas ?

— Très proche, a-t-elle renchéri en se détendant un peu, comme soulagée que je ne lui pose pas de questions sur son mari. Ils vont beaucoup me manquer. Personne ne pourra jamais les remplacer… Nous nous connaissions depuis si longtemps et avions tant de souvenirs communs…

— Les vieux amis… Il n'y a que sur eux que l'on puisse compter, ai-je déclaré pour dire quelque chose et, aussitôt, je me suis mordu les lèvres.

Ma réflexion ressemblait étrangement à un sarcasme. Susannah Tell ne s'était pas précisément révélée être l'une de ces vieilles amies fidèles en qui on peut avoir toute confiance ! Avec précipitation, j'ai changé de sujet.

— Saviez-vous que M. Tell avait une liaison avec Mme Prynn ?

— Non, a-t-elle avoué en remuant lentement son café. Bien sûr, tout le monde savait que Connie avait des aventures. Elle ne s'en cachait pas. Elle s'en vantait même, a-t-elle ajouté avec une moue de dégoût. Vous comprenez, cette pauvre Connie était une vieille et très chère amie, mais je n'en approuvais pas pour autant ses livres et sa conduite. Je ne l'encourageais pas non plus à me faire des confidences, mais, parfois, elle m'en faisait et, à chaque fois, j'étais obligée de lui dire de se taire. Elle racontait des choses tellement choquantes !

— De quel genre, par exemple ?

Cela n'avait pas grand-chose à voir avec l'enquête, mais j'avoue que j'étais un peu émoustillé.

— Oh, des choses dégoûtantes à propos de son mari ou de sa vie sexuelle, des choses dont les honnêtes femmes n'ont pas l'habitude de parler aussi librement. Une fois, elle m'a même dit que Cliff s'était montré un amant convenable au début de leur mariage, mais qu'ensuite il était devenu tellement obsédé par sa propre image qu'il ne lâchait même plus ses haltères pour faire l'amour. Croyez-vous qu'une dame dirait une chose pareille ? À maintes reprises elle a essayé de me donner des détails scabreux sur ses aventures amoureuses, mais j'ai toujours refusé de l'écouter. J'étais dégoûtée à la seule idée de toutes ces turpitudes dont elle se délectait.

Pour la première fois, je me suis dit que June Thomas était, elle aussi, une suspecte potentielle. Elle n'avait pas de mobile direct apparent, mais elle pouvait très bien être une maniaque de la vertu. Si elle éprouvait une telle aversion pour les aventures amoureuses de Connie Prynn, il se pouvait qu'elle fût devenue folle furieuse en la surprenant en compagnie d'Otto Tell dans cette maison qui était aussi la sienne. C'était un peu tiré par les cheveux, certes, mais, au cours de ma carrière, j'ai rencontré des assassins qui avaient tué pour des mobiles encore plus bizarres.

— Et à propos d'Otto Tell ? Savez-vous quelque chose qui pourrait nous aider 7

— Non, rien de particulier. J'éprouvais beaucoup de pitié pour ce pauvre Otto. Susannah est très gentille, mais elle n'avait jamais de temps à lui consacrer. Sa carrière a toujours passé avant tout le reste. Sa précieuse carrière !

Elle avait mis tant de mépris dans ce dernier mot que l'on aurait pu croire qu'elle jugeait tout aussi sévèrement la femme qui voulait réussir dans sa vie professionnelle que celle qui avait des aventures extraconjugales.

— Remarquez, je ne dis pas qu'elle le trompait. Franchement, d'ailleurs, même si elle l'avait voulu… Je ne voudrais pas être trop méchante, mais il y a toujours eu quelque chose d'un peu mesquin et d'étriqué chez elle. Elle est si terne, si quelconque, que je ne vois vraiment pas comment un homme pourrait s'intéresser à elle.

L'espace d'un instant, je me suis demandé si June Thomas avait des amis qu'elle ne détestait pas en son for intérieur.

— Revenons à hier tantôt, ai-je suggéré sur un ton un peu sec. Où étiez-vous et que faisiez-vous de cinq à sept, par exemple ?

Elle a froncé les sourcils et une lueur agressive a brillé dans son regard. Elle avait tout de suite compris ce que ma question impliquait et cela lui avait suffi pour me classer en bonne place dans sa longue liste de gens infréquentables.

— J'étais ici, bien sûr ! s'est-elle exclamée sur un ton outragé. Au début de l'après-midi, je suis sortie pour aller chez le coiffeur, mais à quatre heures j'étais de retour et, ensuite, je n'ai pas bougé de cette maison.

— Vous pouvez le prouver ?

Cette fois-ci, son regard est devenu carrément incendiaire.

— Non. Pourquoi ? Le devrais-je ?

— Si vous aviez été en mesure de le faire, cela m'aurait simplifié la tâche, ai-je répondu d'une voix neutre en me levant.

Elle commençait à m'être franchement antipathique.

— Merci pour le café, madame Thomas, ai-je ajouté, non sans une certaine raideur.

Tu sais combien je réprouve l'adultère, Ellen. Pour moi, le mariage a toujours été une institution sacrée et la fidélité entre époux l'une des grandes vertus cardinales. Mais, après cet entretien avec Mme Thomas, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver une vague pitié pour les malheureux qui cherchent le bonheur hors des liens du mariage. Peut-être parce que dans ces trois couples bizarres, il était presque naturel que tout le monde trompe tout le monde. Trois couples sans joie et sans amour qui vivotaient dans le mensonge et l'indifférence mutuelle. Les Thomas, par exemple. J'aurais volontiers parié, à cent contre un, que John avait épousé June seulement parce qu'elle était riche et jolie. Au fil des ans, sa beauté s'était fanée, son argent avait perdu la plus grande partie de son charme et il n'était plus resté que de la routine dans un océan de rancœur.

— Je plains ce pauvre John Thomas, ai-je murmuré alors que nous retournions à notre voiture. Hormis l'art de mentir et le souci de préserver une façade honorable, il n'a plus rien en commun avec sa femme.

À ma grande surprise, Bolt s'est esclaffé.

— L'art de mentir et le souci de préserver une façade honorable… Vous avez vraiment le sens de la formule, chef ! Maintenant, je suppose que nous allons directement à l'appartement de M. Tell, à moins que vous n'ayez une meilleure idée ?

— Non, ai-je répondu en m'efforçant de dissimuler mon embarras. Je n'ai rien d'autre en tête.

Simple routine, sans doute, me suis-je dit pour me rassurer. Fouiller l'appartement de la victime… C'est l'une des premières choses qu'un bon policier doit faire lorsqu'il y a eu meurtre. Bolt n'avait pas de raison particulière pour désirer effectuer cette fouille maintenant. Il n'avait tout de même pas pris une telle avance sur moi dans cette enquête !

Et pourtant, lorsque nous sommes arrivés chez Otto Tell, j'ai su tout de suite que ce n'était point par hasard qu'il voulait visiter cet appartement. Je connais Bolt. Quand il a cet air affairé et prend sans cesse des notes c'est qu'il y a anguille sous roche.

L'appartement d'Otto Tell n'était qu'un simple studio, avec une petite cuisine et une salle de bains. La chambre-salle de séjour était en désordre et il y régnait une atmosphère déprimante. Il était facile de deviner pourquoi Otto Tell n'avait pas invité Connie Prynn dans un pareil cadre… L'endroit n'était vraiment pas propice au romantisme et à l'amour ! Une chemise, une cravate et un costume avaient été jetés négligemment sur le lit défait et l'un des tiroirs de la commode était ouvert.

Ce doit être triste quand on n'a plus personne autour de soi pour vous dire de suspendre vos vêtements et s'assurer que vous ne sortez pas avec le col de travers ou les cheveux en bataille.

Après avoir fait le tour de la pièce, Bolt s'est mis à examiner les divers objets qui jonchaient le dessus du bureau. Pas grand-chose de bien intéressant – un peigne, de la menue monnaie, un mouchoir en papier sale et froissé.

Malgré moi, je n'ai pu m'empêcher de soupirer. Nous allions devoir passer à la phase fastidieuse de ce métier : fouiner dans les tiroirs et les poches des vêtements, à la recherche d'un hypothétique indice, une lettre de menace, par exemple, écrite par Cliff Prynn ou par Susannah Tell, voire par John ou June Thomas.

— Alors, chef ? m'a demandé Bolt d'une voix fâcheusement désinvolte. Nous passons à la cuisine ? Je suppose que nous avons vu ici tout ce que nous avions besoin de voir ?

Je me suis mordu les lèvres. Que diable avait-il bien pu trouver d'intéressant dans ce fatras ?

— Oui, ai-je acquiescé machinalement. Nous avons vu tout ce que nous voulions voir.

La cuisine… Là, le spectacle qui nous attendait était vraiment déprimant ! Partout où nous posions les yeux, il y avait quelque chose pour nous rappeler que le malheureux qui gisait maintenant dans l'un des tiroirs de la morgue était, voilà quelques heures à peine, un être vivant et pensant, plein de projets et d'espoirs, comme n'importe lequel d'entre nous. Une casserole était posée sur la cuisinière, avec, au fond et sur les bords, des traces d'un liquide rouge, de la soupe à la tomate, sans doute, finissant de se dessécher. Sur la table, une assiette sale voisinait avec un verre encore à demi plein, un morceau de pain à moitié émietté et le journal de la veille ouvert à la page des sports. Malgré moi, je ne pus m'empêcher de songer à la fragilité de la vie humaine… Lorsque Otto Tell avait fait chauffer cette soupe à la tomate et l'avait mangée tout en lisant le journal, il n'imaginait sûrement pas que sa fin était si proche ! En y réfléchissant, pourtant, il jouait un jeu dangereux. Tromper sa femme et coucher avec la femme d'un autre ne sont pas des actes anodins. En agissant ainsi, on est sûr, tôt ou tard, de déchaîner les passions et de créer des situations inextricables, voire dramatiques.

— C'était presque prévisible, n'est-ce pas ? ai-je commenté en me tournant vers Bolt.

— Tout à fait prévisible, chef ! L'assassin le savait. On peut toujours compter sur les vieux amis, comme vous l'avez dit si justement à Mme Thomas. Vous avez le chic pour ces petites remarques assassines et vous ne pouvez savoir combien elles m'ont aidé à suivre le cours de vos pensées dans cette affaire ! Enfin, on peut dire que cette visite domiciliaire a été fructueuse. Que diriez-vous si nous allions maintenant retrouver M. Thomas. Normalement, nous devrions pouvoir boucler cette enquête avant midi, n'est-ce pas ? J'ai une invitation à déjeuner et je ne voudrais pas être trop en retard.

Une invitation à déjeuner ! Nous avions un double meurtre sur les bras et il s'inquiétait pour une invitation à déjeuner. Je n'ai réussi qu'à grand-peine à garder mon calme, Ellen. Il parlait comme si la visite de cet appartement avait résolu un point capital, alors que nous n'avions pas découvert le moindre indice intéressant. Si je comprenais bien, c'était John Thomas qui, pour lui, était le coupable, mais il ne pouvait pas en être sûr, du moins, pas totalement, et j'en avais assez d'être bousculé ainsi, alors que pour moi nous n'avions encore absolument rien de tangible.

— Nous manquons encore de beaucoup d'éléments pour pouvoir procéder à une arrestation, Bolt, lui ai-je répondu d'un ton bourru.

— Certes, mais ne pensez-vous pas que nous les aurons, après avoir parlé avec M. Thomas ?

Il y avait presque de la contestation dans sa voix et tu sais combien cela lui ressemble peu, Ellen !

— Je comprends tout à fait votre désir de ne rien laisser au hasard, a-t-il poursuivi, mais vous disposez déjà de beaucoup d'indices concordants et je suis persuadé qu'il ne faudra pas grand-chose pour que M. Thomas vous donne tous les chaînons qui manquent encore. Un peu de pression devrait suffire et, pour cela, j'ai totalement confiance en vous. Cela ne coûte rien d'essayer, chef… À quoi bon laisser traîner cette affaire alors que nous pouvons y mettre un terme rapidement ?

Il n'avait peut-être pas tout à fait tort. Si Thomas était le meurtrier – et j'ai toujours eu une confiance absolue dans le flair de Bolt – il devait être bourrelé de remords. C'était probablement Mme Tell qui l'avait poussé à commettre ces crimes et je pourrais sans doute le forcer à avouer en employant la manière forte. Parfois, les bonnes vieilles méthodes ont du bon. Mais, tu me connais, Ellen et tu sais que ce n'est pas vraiment mon style.

Je me suis assis à la table de la cuisine et j'ai réfléchi au problème. J'avais une assez bonne idée des phrases qu'il me faudrait employer, mais il suffit souvent de presque rien, d'une intonation, d'un mot plutôt qu'un autre, pour arracher des aveux à un coupable. Être convaincant, voilà l'essentiel et, pour cela, il faut beaucoup de finesse et surtout savoir manier à la perfection ces fameuses « fleurs de la rhétorique », comme on les appelle ironiquement à l'école de police.

— Les fleurs… ai-je murmuré sans même m'en rendre compte.

— Les fleurs ! s'est-il exclamé en tapant du poing sur la table. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? C'est par là qu'il faut commencer, bien sûr ! Essayez de le prendre en défaut sur la livraison. Sa standardiste sera peut-être même en mesure de nous aider. C'est elle qui a reçu les fleurs et il n'est pas impossible qu'elle ait jeté un coup d'œil à la carte. En tout cas, elle devrait au moins se souvenir du nom du fleuriste et cela pourrait nous donner la preuve matérielle dont nous avons besoin. Comment diable faites-vous, chef ? Je ne comprends pas comment vous vous y prenez pour mettre tout de suite le doigt sur le défaut de la cuirasse, sur le petit détail apparemment anodin auquel l'assassin n'a pas pensé ! Je suis littéralement époustouflé !

Je l'étais encore plus. Je me suis pris la tête à deux mains et j'ai essayé de mettre un peu d'ordre dans mes idées. Il devait parler de la rose jaune qui se trouvait sur la table basse de Susannah Tell à notre arrivée chez elle, celle qui avait été livrée au bureau de John Thomas dans l'après-midi ayant précédé les meurtres. Bolt pensait-il qu'ils avaient manigancé ces meurtres ensemble ? Et cette histoire de carte ? Thomas aurait-il dicté un message compromettant à inscrire sur une carte accompagnant des fleurs qui devaient lui être livrées à lui-même ? Cela semblait absurde. Et si c'était Susannah Tell qui avait commandé ces roses et les avait fait livrer au bureau de son amant avec une carte sur laquelle était inscrit… Encore plus absurde ! Pour quelle raison des criminels, sains de corps et d'esprit, s'amuseraient-ils à communiquer par écrit et par l'intermédiaire d'un fleuriste, alors que, de nos jours, il suffit de décrocher son téléphone pour mettre au point avec son complice tous les détails du forfait envisagé et cela sans laisser aucune trace derrière soi ? Non, cette fois-ci, les théories de Bolt ne résistaient pas à un examen approfondi.

— Ce n'est tout simplement pas plausible, Bolt, ai-je déclaré sur un ton malgré tout

indulgent.

Un petit rire amusé s'est échappé de ses lèvres.

— Une fois de plus, vous avez trouvé le mot juste, chef ! Rien n'est plausible dans cette histoire. Il fallait vraiment qu'ils nous croient bien naïfs ! M. Thomas n'était guère convaincant dans son rôle d'amoureux transi, n'est-ce pas ? Il ment à sa femme, afin de pouvoir être auprès de sa prétendue maîtresse, Mme Tell, et il choisit précisément ce jour-là pour passer près de deux heures de plus que d'habitude à son bureau et sous quel prétexte, je vous prie ? Pour mettre à jour du courrier en retard et régler des factures en souffrance ! Tout cela tandis que sa dulcinée se morfond chez elle. Pendant ce temps-là, elle prépare sa venue en mettant des vieux vêtements et en dînant seule d'un reste de lasagnes réchauffées afin de n'avoir qu'un vulgaire sandwich au thon à lui offrir lorsque enfin il consentira à frapper à sa porte. Et ils prétendent être amants ! Ce n'est guère plausible et vous l'avez fort justement fait remarquer. C'est comme pour Connie Prynn et Otto Tell… Comment a-t-on pu seulement espérer nous faire croire qu'ils avaient une liaison torride ?

Je l'ai regardé fixement. Là, je ne le suivais plus du tout. Ils étaient bien amants, tout de même ! Nous les avions trouvés ensemble dans la chambre du bungalow et dans une tenue qui ne laissait aucun doute possible sur la nature de leurs relations. S'il n'y avait rien entre eux, que diable pouvaient-ils bien faire dans une posture aussi compromettante ? Et puis, s'ils n'étaient pas amants, le crime n'avait même plus de mobile ! Qui d'autre aurait pu les tuer d'une façon aussi horrible, si ce n'était un mari ou une femme rendus furieux par la jalousie ? Une version, qui, d'ailleurs, était corroborée par les traces de lutte et les coups sur la tête que Tell avait reçus avant d'être abattu. Comment Bolt pouvait-il refuser d'accepter un scénario aussi évident ?

— Le spectacle au bungalow était pourtant bien édifiant ! ai-je fait observer, poursuivant à voix haute le cours de mes pensées.

Bolt a hoché la tête et un sourire approbateur a erré sur ses^ lèvres.

— Édifiant… Une fois encore, vous avez trouvé le mot qui convient. Le tableau était vraiment très édifiant ! Tout était si soigneusement calculé : la robe rouge de Mme Prynn, ses chaussures et son sac rouges, les draps et la nappe roses, le bouquet de roses rouges… Dommage qu'il y ait eu le sweat-shirt orange de M. Tell ! Un horrible « couac » au milieu de cette symphonie de rouge et de rose.

Symphonie de rouge et de rose ? Le sweat-shirt orange ? Le diable m'emporte si je comprenais un traître mot de tout ce galimatias !

— Ce sweat-shirt avait-il quelque chose de spécial ? ai-je demandé, au risque de paraître stupide.

— Absolument rien, m'a-t-il concédé avec bonne humeur. Il y avait beaucoup d'autres discordances, mais il se trouve que c'est ce sweat-shirt que j'ai remarqué en premier. À propos, savez-vous ce qui a éveillé mon attention à cet égard, chef ? C'est votre commentaire… Vous vous souvenez, quand vous avez dit que tout était « très sophistiqué et que, à l'évidence, quelqu'un avait eu l'intention de passer une soirée romantique ». À ce moment-là, j'ai pensé à Otto Tell… Ce ne pouvait pas être lui, en tout cas, qui avait eu l'intention de passer une soirée romantique ! Il n'y avait absolument rien de sophistiqué dans son sweat-shirt et encore moins dans ses vieilles baskets et son jean délavé. Rien de tout cela ne s'accordait avec la façon dont Mme Prynn était habillée ni la table qu'elle avait dressée.

Son regard s'est alors posé sur la cuisinière et il a secoué la tête.

— Et cette cuisine… a-t-il poursuivi. De quelle confirmation supplémentaire pourrions-nous avoir besoin ? Cette casserole, cette assiette et jusqu'au journal d'hier ouvert sur la table ! Si cela ne prouve pas de façon incontestable que Otto Tell a dîné ici hier soir, tout seul, je ne sais vraiment pas ce qu'il faut ! Donc, si Connie Prynn envisageait de dîner en tête à tête avec quelqu'un au bungalow, ce n'était pas avec M. Tell.

Le raisonnement était sans faille.

En conséquence, il n'y avait jamais eu de liaison amoureuse entre Connie Prynn et Otto Tell, tout comme il n'y avait aucune tendre inclination entre Susannah Tell et John Thomas. Mais alors, que signifiait toute cette mise en scène ? Et puis, maintenant, nous n'avions plus rien, ni mobile ni suspects… Il ne nous restait plus que les cadavres de deux malheureux qui, pour une raison inconnue, étaient venus se rejoindre dans un nid d'amour rose et rouge.

Rose et rouge ! Un brusque déclic s'était produit dans ma tête. Chemise et chaussettes roses, ceinture et cravate rouges… John Thomas, le spécialiste des couleurs, le fondateur de *Créations Chromatiques.* Il formait un couple idéal avec Connie Prynn ! Qui d'autre que lui aurait pu imaginer une soirée romantique avec une telle débauche de rouge et de rose ? Et, qui plus est, il n'avait pas dîné quand il avait frappé à la porte de Susannah Tell, la veille au soir, sans quoi, il ne lui aurait pas demandé de lui préparer un sandwich. Tout concordait. Il avait prévu de passer une soirée galante avec Connie Prynn mais la mort était aussi au rendez-vous. Une femme et deux hommes, tous les ingrédients étaient réunis pour un drame et, comme John Thomas était le seul à se trouver encore en vie, ce ne pouvait être que lui l'assassin. Néanmoins, je ne voyais vraiment pas comment prouver sa culpabilité.

— C'est un peu léger, Bolt, ai-je déclaré à regret. Cette histoire de couleurs risque de ne pas peser bien lourd devant un jury. Si je ne réussis pas à faire craquer John Thomas, il nous faudra tout reprendre de zéro.

— Vous réussirez, chef ! Ne croyez-vous pas qu'il craquera si vous évoquez, au détour d'une phrase anodine, comme vous savez si bien le faire, l'une ou l'autre des preuves matérielles que nous avons trouvées dans la chambre d'Otto Tell ?

Des preuves matérielles dans la chambre d'Otto Tell ? De quoi pouvait-il bien parler ?

— Les vêtements jetés en vrac sur le lit ? ai-je suggéré d'une voix hésitante. Les menus objets éparpillés sur le bureau ?

— Exactement, chef ! Si vous employez ces mots-là et ce ton légèrement sceptique, vous n'aurez aucune peine à lui faire admettre que l'ordre n'était pas la vertu majeure du regretté Otto Tell, puisqu'il ne s'était même pas préoccupé de suspendre son costume de travail. Alors, pourquoi aurait-il pris le soin de mettre sur un cintre un vieux jean et un sweat-shirt dans la penderie du bungalow ? Ce n'était pas Connie Prynn qui l'avait fait, car elle-même avait simplement posé sa robe sur le dossier d'une chaise, et il n'y avait aucune raison pour qu'elle fût plus soigneuse des affaires de son amant que des siennes. M. Thomas pourra-t-il alors encore prétendre que ce n'est pas une troisième personne qui a rangé les vêtements et les chaussures de M. Tell. À ce moment-là, vous pourrez évoquer les objets épars sur le bureau de la victime et répéter votre brillante remarque à propos de la force de l'habitude.

— Quelle était-elle au juste ? Ah oui…

— C'est une force bien puissante…

— Exactement ! Le peigne, la petite monnaie, le mouchoir en papier… Il lui sera difficile de nier que Otto Tell avait l'habitude de vider ses poches sur son bureau avant de se déshabiller, que ce fût pour se coucher ou pour changer de vêtements, et, lorsque vous lui aurez fait

remarquer qu'au bungalow, ses clés et son portefeuille ne se trouvaient pas sur le bureau, mais dans l'une de ses chaussures, je pense qu'il devrait commencer à se sentir mal à l'aise. Surtout si, incidemment, vous lui demandez qui, parmi ses amis, a l'habitude de vider ses poches dans ses chaussures !

Bien sûr. Fugitivement, une image passa dans mon esprit. Lorsque John Thomas m'avait donné sa carte, il l'avait prise dans un porte-cartes qu'il avait déposé dans l'une de ses chaussures. Ainsi, après avoir tué Otto Tell, il l'avait déshabillé et avait vidé ses poches, afin de faire croire que c'était lui l'amant de Connie Prynn et détourner ainsi les soupçons que la police pourrait avoir à son encontre. La situation commençait à s'éclaircir.

— Il n'est pas impossible que cela suffise à l'amener à résipiscence ai-je volontiers concédé.

— Sans aucun doute, a acquiescé Bolt en hochant la tête. Si vous choisissez bien vos mots, vous n'aurez aucune peine à l'effrayer suffisamment pour qu'il s'imagine que vous le soupçonnez d'être l'assassin.

Malgré moi, je n'ai pu m'empêcher de sursauter. N'était-ce donc pas lui l'assassin ?

— Pardon ? me suis-je exclamé avec stupeur.

Heureusement, Bolt s'est mépris et a confondu ma stupéfaction avec de l'irritation à son égard. Ses épaules se sont affaissées et il a baissé la tête.

— Désolé, chef, s'est-il excusé, l'air contrit. Une tactique aussi détournée n'est pas digne de vous. Veuillez me pardonner de vous l'avoir suggérée. La vérité est toujours préférable, surtout dans cette affaire, car M. Thomas a probablement deviné un certain nombre de choses, si ce n'est l'essentiel. Envisagez-vous de faire devant lui une reconstitution du crime ?

— Peut-être…

Si Thomas avait deviné l'essentiel, il était lui aussi à des kilomètres devant moi !

— À ma place, par où commenceriez-vous ? ai-je questionné d'une voix cauteleuse.

Il a pris ma proposition pour une offre de paix et a rougi de plaisir.

— Vous me flattez, chef. La reconstitution d'un crime… C'est de votre ressort, normalement, et je ne suis pas très qualifié pour une tâche aussi ardue. Cependant, si vous voulez bien me permettre d'essayer, ne serait-ce qu'à titre d'exercice…

— Bien sûr, ai-je acquiescé en m'efforçant de ne rien laisser paraître de mon désarroi. À titre d'exercice. Pour me faire plaisir.

Son visage s'est littéralement illuminé, comme si je venais de lui faire le plus beau cadeau de sa vie.

— Merci, chef ! Si cela ne vous ennuie pas, je vais commencer par la livraison de cette rose jaune. Sans aucun doute, M. Thomas sait maintenant que cette rose et le message qui l'accompagnait n'avaient pas été envoyés par Connie Prynn. Il aurait pu s'en rendre compte tout de suite, d'ailleurs, car elle lui aurait envoyé une rose rouge ou rose. À l'évidence, cette rose avait été commandée par quelqu'un qui n'était pas au courant du thème chromatique de la soirée. Pour ce qui est du message, nous pouvons deviner aisément quelle était sa teneur : « Désolée, mon chéri, mais je ne pourrai pas être au bungalow avant sept heures », ou quelque chose du même genre. Qu'en pensez-vous, chef ? C'est plausible, n'est-ce pas ?

Depuis qu'il avait commencé de parler, je retenais mon souffle et il me fallut reprendre ma respiration avant d'être en mesure de lui répondre.

— Tout à fait, tout à fait… Continuez.

Avant de poursuivre, il a regardé d'un air pensif autour de lui.

— Oui… Ensuite, je l'amènerai ici, afin de lui faire toucher du doigt les indices matériels que

nous avons découverts et l'obliger à admettre que Otto Tell était rentré chez lui après son travail, s'était changé et avait dîné tout seul en lisant le journal. Au terme de ce frugal repas, quelque chose avait dû se passer… Quelque chose de suffisamment important pour l'inciter à quitter son appartement avec précipitation, en n'emportant que ses clés et son portefeuille. Je demanderai à M. Thomas ce qui avait bien pu pousser son ami à partir de chez lui avec une telle hâte et à une heure aussi tardive. Bien entendu, il n'y a qu'une seule réponse possible…

— Absolument ! ai-je déclaré non sans une certaine hypocrisie. (Je commençais à être assez habile dans l'art de détourner les questions embarrassantes.) Une seule et unique réponse. Néanmoins, il se pourrait que Thomas ne se montre pas aussi facile à convaincre. Il faudra peut-être lui mettre les points sur les « i ».

— Oh, je ne le pense pas, chef, mais s'il faisait des difficultés, je n'hésiterais pas à me montrer moins débonnaire.

Sur cette déclaration belliqueuse, il a bombé le torse et s'est mis à marcher en rond dans la cuisine, l'œil noir et la bouche mauvaise. Le résultat était plus comique qu'impressionnant, à mi-chemin entre Kojak et Colombo.

— Je dirais : « Allons, monsieur Thomas, vous n'allez pas me faire croire que vous êtes complètement stupide ! Vous connaissez la jalousie maladive de M. Tell et, par conséquent, vous ne pouvez pas ne pas avoir deviné la seule chose qui était susceptible de lui faire ainsi quitter son appartement : un appel téléphonique de quelqu'un affirmant avoir vu Mme Tell au bungalow en compagnie d'un autre homme. Toutefois cet appel ne pouvait pas émaner de n'importe qui, mais forcément de quelqu'un en qui Otto Tell avait confiance. Un vieil ami ou une vieille amie, par exemple. Un ami ou une amie qui connaissait sa jalousie et savait qu'il perdrait la tête dès qu'on lui annoncerait que sa femme était en train de le tromper. Cet appel ne pouvait provenir que de quelqu'un ne lui voulant aucun mal, mais souhaitant se débarrasser à tout prix de Connie Prynn, même si, pour cela, il fallait tuer Otto Tell, afin de détourner les soupçons. »

Tout d'un coup, il s'est retourné et a pointé sur moi un doigt accusateur.

— Vous savez de qui provenait cet appel ! De votre femme !

L'espace d'un instant, ma chère Ellen, j'ai cru vraiment que c'était de toi qu'il parlait. Mon cœur s'est arrêté de battre et j'ai retenu mon souffle. Puis, je me suis souvenu que Bolt était supposé être à ma place et moi à celle de John Thomas.

Il avait sorti un mouchoir en papier de sa poche et s'essuyait le front. Il paraissait épuisé, comme s'il venait d'accomplir un exploit surhumain.

— Je me suis peut-être laissé quelque peu emporter par mon sujet, s'est-il excusé. Il ne faudrait pas être aussi dur avec ce pauvre M. Thomas. Il doit être déjà terriblement affecté par ce drame. Non seulement, il a perdu la femme qu'il aimait, mais, en plus, il doit être désespéré à l'idée que c'est sa propre femme qui est la meurtrière de sa maîtresse. Sans parler de ses remords et du sentiment de culpabilité qu'il éprouve sûrement… En fin de compte cette tragédie, c'est à cause de lui qu'elle s'est produite, à cause de sa liaison avec Connie. Une liaison qui, si j'en crois le titre du dernier livre publié par Mme Prynn, était sans doute beaucoup plus qu'une simple amourette sans lendemain…

Machinalement, j'ai pris moi aussi un mouchoir pour m'essuyer le front. Quel était donc le titre de ce livre ?

« *Au-delà de l'adultère : Peines et angoisses à la veille d'un remariage* », ai-je murmuré.

— Oui…

Il y avait une vague nuance de tristesse dans sa voix.

— C'était sérieux, cette fois-ci. Elle en avait assez de toutes ces passades qu'elle avait eues pour tromper son ennui et combattre ses frustrations. Elle aspirait à une vie nouvelle… Je ne puis m'empêcher de penser encore à votre remarque à propos de ces réunions d'anciens élèves où, tout d'un coup, on prend conscience que le temps a passé, que l'on n'est plus le même et que sa compagne – ou son compagnon – est devenue une inconnue – ou un inconnu. Peut-être est-ce lors de l'une de ces réunions que Mme Prynn et M. Thomas se sont rendu compte que leurs mariages étaient des fiascos et se sont fait part de l'inclination qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Croyez-vous que c'est à ce moment-là que tout a commencé, chef ?

— Ce n'est pas impossible…

Je l'écoutais à peine, tant j'étais absorbé par mes propres pensées. June Thomas… C'étaient sans doute les séminaires du jeudi soir qui avaient éveillé ses soupçons. Elle avait suivi son mari jusqu'au bungalow et, après avoir constaté que c'était avec Connie qu'il la trompait, elle avait décidé de se débarrasser radicalement de celle-ci. Un meurtre soigneusement calculé et prémédité. Elle était rentrée chez elle, dans sa grande et luxueuse maison et avait mis au point avec froideur tous les détails du crime qui devait, dans son esprit, lui permettre de sauver son mariage, un mariage sans amour et sans joie, mais qui était peut-être la seule chose qui donnait encore un sens à son existence. Elle avait choisi Otto Tell, presque au hasard, parce qu'elle l'avait sous la main. Il lui fallait un homme pour jouer le rôle de l'amant de Connie Prynn et écarter les soupçons de son mari. Et, pour parachever son œuvre, elle s'était arrangée pour que John soit le premier à découvrir la tragédie afin qu'il demeure hanté à jamais par la vision de la femme qu'il aimait gisant dans une mare de sang. Un assassinat préparé avec minutie par un être froid et impitoyable.

Bolt se caressait le menton, l'air songeur.

— Non, je crois qu'il vaudrait mieux que vous ne soyez pas trop dur avec M. Thomas. S'il a, ne serait-ce qu'un tout petit peu d'imagination, il doit vivre un véritable calvaire en ce moment. Imaginez la scène : Connie en train de l'attendre, le cœur battant à l'idée de la soirée qu'ils allaient passer ensemble, sa femme qui s'introduit subrepticement dans la maison avec sa propre clé et, d'un seul coup, le rêve se change en cauchemar… Pistolet au poing, June Thomas force Connie à se déshabiller, non sans l'abreuver d'injures, et pousse son petit jeu cruel jusqu'à lui faire ouvrir la bouteille de Champagne et remplir une flûte, avant de l'abattre sans pitié. Horrible… Et ce qu'elle a fait à M. Tell était pire encore, car, lui, elle n'avait aucune raison de le haïr. Elle a dû l'appeler depuis une cabine pour lui dire qu'elle avait surpris sa femme en compagnie d'un autre homme – peut-être de son mari, tout simplement. Comme elle avait l'intention de le tuer, elle n'avait aucune raison de lui cacher son identité et cela rendait son histoire tout à fait plausible. De toute façon, avec sa jalousie maladive, Tell était prêt à croire n'importe quel mensonge. Ensuite, elle est retournée au bungalow et s'est cachée, derrière la porte de la chambre, par exemple. À son arrivée, elle a assommé Otto Tell à l'aide du tisonnier, en profitant sans doute de son désarroi quand il a découvert le corps sanglant de Connie Prynn. Ce fameux tisonnier… Très vite, je me suis rendu compte que c'était également là un détail qui ne concordait pas avec le reste. Pourquoi diable un criminel armé d'un pistolet éprouverait-il le besoin d'un tisonnier ? Et, ce qui est vrai pour un criminel ordinaire, l'est encore plus pour un mari ou un amant rendu fou furieux par la jalousie. Non, ce tisonnier devait avoir une raison précise… Une raison toute simple, quand on y réfléchit ! Mme Thomas a été obligée

de prendre ce risque afin de pouvoir déshabiller Otto Tell avant de l'achever.

Cette fois-ci, son raisonnement était à ma portée.

— Les taches de sang ! me suis-je exclamé avec un sourire satisfait. Si elle l'avait abattu dès son arrivée, il y aurait eu des taches de sang sur ses vêtements.

— Certes ! Or, pour son scénario, il fallait qu'il ait l'air d'avoir été l'amant de Mme Prynn. Elle l'a donc assommé et déshabillé – tâche difficile, mais pas irréalisable, car il était plutôt frêle, alors qu'elle est… hum… solidement bâtie. Ensuite elle l'a achevé d'une balle dans la poitrine et a suspendu ses vêtements, en poussant le souci du détail jusqu'à vider ses poches dans ses chaussures. C'est ce que son mari a l'habitude de faire et elle n'a pas pensé qu'Otto pouvait avoir des habitudes différentes. Puis, l'esprit tranquille, elle est rentrée chez elle, s'imaginant sans doute que son mari, lorsqu'il découvrirait le double meurtre, aurait le réflexe de revenir auprès d'elle, ne serait-ce que pour se forger un alibi. Alibi qui lui aurait servi à elle également et définitivement écarté tous les soupçons à leur encontre. En outre, elle aurait aussi disposé d'un moyen de chantage contre lui. C'était un argument nullement négligeable ! Mais, au lieu de cela, il a appelé la police depuis une cabine téléphonique et est allé se réfugier chez Susannah Tell.

— J'imagine assez bien pourquoi, ai-je poursuivi à sa place. Il a eu peur de se retrouver devant sa femme qu'il soupçonnait d'être la meurtrière et a préféré aller chercher un alibi auprès d'une vieille amie en qui il avait toute confiance.

— D'autant, a terminé Bolt, qu'il se devait de lui apprendre la mort de son mari et de la mettre en garde, car elle aussi était une suspecte potentielle. Un retournement de situation plutôt amusant, n'est-ce pas, chef ? Mme Thomas avait tout prévu, sauf que son mari, dans son affolement, simulerait une liaison avec Susannah Tell !

— Oui, ai-je acquiescé en me levant. On ne peut jamais tout prévoir. Si nous allions maintenant rendre visite à ce cher John Thomas, chef ?

— Nous pourrons avoir fini avant midi, n'est-ce pas ? m'a-t-il demandé d'une voix anxieuse. Vous vous souvenez… Je suis invité à déjeuner et je ne voudrais pas arriver en retard.

Je lui devais trop pour ne pas accéder à une telle requête, même si je la trouvais bizarre de sa part.

— Je pense que ce sera possible, lui ai-je répondu en souriant. Nous disposons maintenant de tous les éléments nécessaires pour procéder à une arrestation et je veux bien me charger de toute la paperasserie. Comme vous avez été de service la nuit dernière, vous pouvez même prendre votre après-midi en compensation. Vous êtes tellement soucieux d'être à l'heure à ce rendez-vous qu'il serait inhumain de vous obliger à vous hâter au moment du café.

— Je… je ne sais comment vous remercier, a-t-il bredouillé. C'est un tel soulagement pour moi… Vous n'y voyez vraiment aucune objection, chef ?

— Bien sûr que non, l'ai-je rassuré en lui tapant amicalement sur l'épaule. Vous avez bien le droit de prendre un peu de bon temps, que diable !

Quelle objection aurais-je pu avoir ? Après tant d'années de dévouement au service de cette ville, je ne pouvais guère lui refuser un après-midi de liberté !

— Si vous me le permettez, je vais suivre votre conseil, m'a-t-il répondu avec un large sourire, puis, tout d'un coup, une lueur d'inquiétude dans le regard, il a ajouté : Mais, en tout bien, tout honneur, je vous le promets, chef ! Je ne voudrais pas que vous ayez le moindre doute à ce sujet.

— Bien sûr, bien sûr…

J'ai eu de la peine à ne pas sourire. Je ne voyais vraiment pas pourquoi j'aurais mis en doute son honorabilité et, de plus, il était absolument libre de faire ce qu'il voulait en dehors de ses heures de service.

— Surtout, chef, a-t-il insisté d'une voix grave, je voudrais que vous sachiez que je n'ai jamais essayé de vous cacher quoi que ce soit. Comment d'ailleurs aurais-je pu seulement nourrir un tel espoir ? Simplement, vous comprenez, s'il est toujours difficile de parler de ces choses, cela l'est encore plus à mon âge et vu nos relations.

Je n'ai pu m'empêcher d'être ému, Ellen. Il venait presque d'admettre implicitement que l'âge était en train de grignoter peu à peu ses facultés et qu'il n'avait pas eu le courage de m'en parler, parce que je suis son supérieur hiérarchique et que j'aurais peut-être été dans l'obligation de faire un rapport.

— Je vous comprends parfaitement, Bolt, l'ai-je rassuré avec toute la gentillesse possible. Nos relations n'ont-elles pas toujours été basées sur une totale confiance mutuelle ?

— La confiance, c'est le mot qui convient ! s'est-il exclamé. Alors, vous me donnez votre bénédiction, chef ?

Lui donner ma bénédiction ? me suis-je dit intérieurement. Qu'était-ce encore que ce charabia ? Deviendrait-il religieux avec l'âge ? Comme si un commissaire de police pouvait donner sa bénédiction à quiconque ! Je te le dis, Ellen, j'avais une boule dans la gorge.

— Bien sûr, lui ai-je répondu avec un sourire un peu forcé. Vous avez ma bénédiction.

Ma chère Ellen, je serais bien embarrassé s'il fallait que je te dise à quel point cette bénédiction l'a rendu heureux. Il rayonnait littéralement de bonheur !

Enfin, personne ne peut rien y faire, n'est-ce pas ?

Quand nous avons interrogé John Thomas, il a d'abord essayé de maintenir sa première version mais, très vite, il s'est effondré et nous a tout raconté, exactement comme Bolt l'avait prédit. Au moment de son arrestation, June Thomas a piqué une crise de nerfs et nous avons alors pu avoir une idée de la haine qu'elle avait accumulée à l'égard de ses anciens camarades de collège et de l'humanité tout entière. À l'entendre, elle était la seule femme encore honnête sur cette planète ! Cet après-midi, je me suis occupé des formalités d'écrou et j'ai effectué ensuite une fouille en règle chez les Thomas. L'arme du crime était dans un pot de fleurs, au milieu du jardin ! L'affaire est donc close, en ce qui concerne la police, du moins.

Ce qui me tracasse, maintenant, c'est maman et Bolt. Lorsque Kevin et moi sommes partis à son match de base-ball, maman était en train de préparer le dîner pour elle et lui. Pas du tout le genre de cuisine qu'elle fait d'habitude… Elle avait pris un de tes livres de recettes chinoises et s'était mis dans la tête de confectionner un plat très compliqué. Du canard rôti avec des champignons noirs et de l'ananas ! En plus, elle n'arrêtait pas de chantonner et, si je ne la connaissais pas si bien, je jurerais qu'elle avait bu un petit verre ou deux dans l'après-midi car, lorsqu'elle m'a embrassé, il y avait une vague odeur d'alcool dans son haleine. Penses-tu qu'elle s'ennuie quand elle reste à la maison toute la journée et qu'elle se sert quelques gouttes de liqueur pour chasser ses idées noires ? Ce n'est pas impossible… Puis, lorsque Kevin et moi, nous sommes rentrés, vers dix heures, elle n'était pas là. Elle avait laissé un mot sur la table nous disant qu'elle était partie boire un verre avec Bolt, au *Lapin Agile,* tu sais, ce petit cabaret à la mode, au bord du lac. Kevin et moi bavons donc mangé un hamburger et, après, il est allé se coucher, tandis que je commençais à écrire cette lettre. Si elle est si longue, c'est que maman est rentrée voilà cinq minutes à peine. Il est une heure vingt-huit… Quand je lui ai demandé pourquoi elle rentrait si tard, elle s'est contentée de rire, m'a embrassé sur le front et

a esquissé un pas de danse avant de monter à sa chambre en chantonnant. Tu crois vraiment que c'est une façon de se conduire pour une femme de son âge ?

Je ne sais vraiment plus que penser. Ils ont dû parler de toutes leurs petites misères et ne se sont pas rendu compte que l'heure tournait. Le temps passe si vite à cet âge ! Comme plus rien ne semble urgent ou important, on traîne et on se laisse aller. Cela m'inquiète, Ellen.

Enfin, j'espère que tu pourras rentrer bientôt à la maison. Je suis persuadé que maman ira beaucoup mieux dès qu'elle sera de retour chez elle et aura retrouvé son travail, ses amis, ses petites habitudes. Quand on est vieux, on a besoin de points de repère. Et puis, tu pourras peut-être me donner des conseils pour Bolt…

Kevin t'embrasse et maman le ferait sans doute, si elle consentait à ne plus sourire aux anges toute la journée et à redescendre un peu sur terre.

À bientôt, mon amour.
Ton mari qui t'aime,
WALT

Cher Walt,

Ma sœur va beaucoup mieux. Son médecin dit qu'il n'a jamais vu quelqu'un se remettre aussi vite après une telle opération. Je pense donc pouvoir rentrer à la maison dès la semaine prochaine.

D'ici là, ne t'inquiète surtout pas trop pour ta mère. Je ne pense pas qu'elle soit malheureuse avec vous. Je parierais même qu'elle serait contente de rester un peu plus longtemps à la maison après mon retour, si seulement son employeur voulait bien prolonger son congé.

Pour ce qui est de Bolt, à ta place, je ne m'inquiéterais pas non plus. Tout ce dont il a besoin, c'est que l'on s'occupe de lui. Ta mère a eu raison de l'inviter. Il serait très bien qu'elle l'invite à nouveau et qu'il reste avec elle aussi longtemps qu'il le désirera. Si Kevin et toi, vous vous ennuyez trop avec eux, n'hésitez pas à aller au cinéma, au bowling ou a un match de base-ball. Ta mère n 'a besoin de personne pour tenir compagnie à Bolt. Ils sont du même âge et semblent se comprendre à la perfection.

Tu me manques beaucoup, Walt. Embrasse Kevin et ta mère de ma part. Et n'oublie pas de transmettre également toutes mes amitiés à Bolt. Je n'ai pas eu l'occasion de le rencontrer très souvent jusqu'ici, mais j'ai le sentiment qu 'il ne va pas tarder à faire un peu partie de notre famille…

À bientôt, mon chéri.
Ta femme qui t'adore,
ELLEN

True Romance
Traduction de L. de Pierrefeu

© 1990, Davis Publications.

ASSIS SUR UN VOLCAN□
par JIMMY VINES

Quand je revins de la cave à liqueurs avec deux verres de whisky, Bertrand avait choisi le fauteuil à oreillettes face à la fenêtre d'où la vue était magnifique.

Je m'assis dans un fauteuil identique au sien, sauf qu'il était tourné vers le centre de la pièce. Je m'installai confortablement, puis portai le verre à mes lèvres.

— Il est rare que vous me rendiez visite, surtout sans vous être annoncé.

Bertrand ne répondit pas, se contentant d'arborer un air satisfait, les yeux sur mon domaine qui s'étendait sous le ciel étoile.

Au risque de paraître naïf, je demandai avec, malgré tout, une certaine désinvolture :

— Comment êtes-vous entré ? Comment avez-vous évité les gardes qui sont au portail ?

— Je leur ai graissé la patte.

— Oh ?

J'avais voulu donner une note indifférente à cette exclamation, mais n'y étais pas parvenu.

— Ils n'ont qu'un point faible, dit-il, un rien sarcastique. Leurs seuls amis sont les coupures où figure le portrait de Benjamin Franklin et moi qui les leur distribue.

Dès que Bertrand était entré, j'avais deviné que quelque chose clochait. Mais j'ignorais encore qu'il avait l'intention de me tuer.

Bertrand est un tueur à gages. À mon service.

Son sourire en coin paraissait peut-être désarmant à quelqu'un qui le rencontrait pour la première fois et ignorait sa profession. Mais je le connaissais depuis longtemps, j'avais appris à interpréter ses expressions, notamment ce sourire ricaneur. Bertrand me rappelait alors un prédateur bavant à la vue d'une proie sans défense.

À présent, j'en étais sûr : de toute évidence, il était venu ici dans le but de me tuer. Son regard aussi le prouvait. Le même que par le passé lorsque je lui indiquais un homme à supprimer. Concentré, il essayait d'imaginer son visage. Seulement, aujourd'hui, c'était moi qu'il fixait.

Il vida son whisky en deux gorgées et posa le verre en équilibre instable sur sa cuisse. Puis il sortit de sa poche de veste un petit objet plat – une radio portative, supposai-je. Il le tourna et le retourna entre ses doigts. Son sourire en biais devenait franchement grotesque.

Bertrand pressa sur un minuscule bouton situé à droite de l'appareil et une lumière rouge se mit à clignoter du côté opposé. Il le fourra dans sa poche, attendit que je le questionne.

Lucide, je réfléchis à ce que j'allais dire. En tout cas, je décidai d'éviter de parler de meurtre.

Je tournai la tête vers la haute fenêtre aux vitres noires.

— C'est curieux, mes petites-filles, quand elles me rendent visite, passent des heures dans cette pièce et elles n'ont jamais réellement vu le paysage…

Je marquai une pause. L'appareil de Bertrand devait certainement être lié au sort qu'il me réservait. Mais de quelle manière comptait-il l'utiliser contre moi ?

— Mes petites-filles se contentent de regarder la télévision alors qu'elles ont sous les yeux un panorama d'une incroyable beauté.

Bertrand étendit les jambes devant lui en prenant soin de ne pas culbuter le verre.

J'estimais prudent de récupérer mon revolver avant de traiter avec lui.

— Un autre whisky ? proposai-je.

Sous le prétexte d'aller nous servir à boire, je saisissais peut-être la dernière chance de

m'éloigner sans qu'il m'accompagne. À mon retour, je me sentirais nettement plus à l'aise muni d'une arme.

Je m'apprêtai à me lever.

— Ne bougez pas !

Apparemment, il se délectait en prononçant ces mots. Je jugeai avisé de rester assis.

J'avais engagé Bertrand lorsqu'il était très jeune. En ce temps-là, je trouvais ce criminel en herbe sympathique, intelligent et astucieux, même s'il se montrait un peu trop fier de ses idées ingénieuses.

Il faisait partie intégrante de mon organisation qui avait établi sa puissance durant toutes ces années. J'étais déconcerté de pressentir une révolte imminente de sa part. Mais conserver mon sang-froid devant l'adversité avait toujours été ma plus grande qualité.

— Je vous demande pardon ? dis-je. Si je comprends bien, vous ne voulez pas que je me lève !

— C'est que je viens de déclencher, par télécommande, le mécanisme d'une petite bombe qui est dans le coussin sur lequel vous êtes assis.

Bertrand se frotta le menton, ajouta :

— Elle explosera si vous quittez votre fauteuil et vous serez déchiqueté. (Il eut un rire étouffé.) Appelons ça… une prise de pouvoir.

— Si je me lève maintenant, objectai-je négligemment, ne serez-vous pas criblé d'éclats ?

— Non. La charge est unidirectionnelle.

— Je vois.

Bertrand m'observa. Une flamme joyeuse s'alluma dans ses prunelles et il se mit un glaçon dans la bouche.

Je n'avais aucun moyen de l'embobeliner. Les gentillesses, les compliments, les promesses d'un avenir meilleur si nous continuions à travailler ensemble n'auraient pas la moindre prise sur lui. Bertrand ne faisait jamais de sentiment. C'était d'ailleurs pourquoi je l'avais gardé tout ce temps à mon service.

Pensif, j'avançai :

— Puisque je vais mourir, cela n'a pas d'importance que vous me disiez qui a placé cette bombe et quand…

Bertrand cracha son glaçon comme si je l'avais giflé.

— *J'ai* placé la bombe. Qui aurait pu le faire à ma place ?

Il semblait en tirer une véritable gloire. Mais, d'un ton plus posé, traçant d'un doigt un cercle autour de son verre, il expliqua :

— C'était une entreprise difficile, audacieuse, je peux le dire. Aucun problème pour entrer, il suffisait de soudoyer les gardes – vous ne les payez pas suffisamment, vous savez —, cependant, il a fallu aussi éviter les chiens que vous lâchez dans le parc dès la tombée de la nuit et neutraliser le signal d'alarme…

Je demeurai de marbre. Il cligna de l'œil.

— Quoi qu'il en soit, je connais mon métier.

— Votre plan était bien conçu, admis-je. Mais vous avez toujours préparé remarquablement les meurtres dont je vous chargeais. Je suis certain que ma mort restera un mystère pendant longtemps, très longtemps.

Il répéta, plein d'orgueil :

— Je connais mon métier.

— Cela ne servirait à rien de vous proposer de l'argent, je suppose ?

Bertrand sourit d'un air supérieur.

— Même si j'acceptais… il me serait impossible de désamorcer la bombe. À partir du moment où j'ai pressé sur le bouton de mon transmetteur, le processus était irrémédiablement engagé. Essayez de bouger seulement le petit doigt, vous déclencherez le dispositif et ce sera la mort instantanée.

— Vous aviez prévu que je pourrais avoir une arme ?

— Précisément.

— Et que je pourrais vous menacer de vous tuer à moins que vous coupiez le circuit.

Bertrand me répondit seulement d'un regard.

— Hélas ! je n'ai pas de revolver, dis-je. Mais il est vrai que, si j'en avais un, il ne me servirait guère.

Un silence suivit, puis je demandai :

— Que se passera-t-il dans le cas où je déciderais de rester assis pendant des jours, voire une semaine ?

Il désigna son attaché-case.

— J'ai là un moyen pour vous obliger à bouger.

— Pourquoi une bombe ? m'enquis-je, encore incrédule. Un assassin de première catégorie, comme vous, aurait dû choisir quelque chose de plus simple : une balle entre les deux yeux, le poison, l'étranglement, à la rigueur. Pourquoi une telle machination ?

Bertrand devait s'attendre à cette question. Tandis qu'il m'énumérait ses raisons, sa voix trahissait qu'il savourait ce plat de résistance avec appétit.

— Vous avez toujours été mon patron. Le chef. Celui qui commande les meurtres et j'en étais le fidèle exécutant. À présent, les rôles sont inversés. Une subtile différence dans l'ordre des décisions. J'ai décidé que vous seriez tué et je vous permets de choisir le moment où vous mourrez. Dites-vous que je fais ça par loyauté, en quelque sorte, par respect de votre position. Je vous abandonne la deuxième phase de l'opération afin que vous ne vous sentiez pas complètement vaincu. En toute franchise, je vous garde une certaine estime.

Bertrand se passa la langue sur les lèvres comme s'il s'était régalé en expliquant sa méthodologie. Je croyais qu'il en avait terminé, mais tel un glouton qui se précipite sur le dessert après un festin, Bertrand continua :

— Il existe des patrons plus importants que vous, de meilleurs bénéfices à tirer d'eux que ce que vous m'offrez. Sachez que vos gardes travaillent déjà pour un autre *boss.* C'est la loi de la nature : les petits poissons sont avalés par les moyens qui sont avalés par les plus gros, et ainsi de suite…

Il réprima un hoquet, à l'exemple d'un convive qui vient de se gaver mais respecte, cependant, les bonnes manières.

Un silence prolongé régna entre nous. J'en profitai pour m'éclaircir les idées, puis je demandai :

— Avez-vous pris l'argent ou s'éparpillera-t-il en même temps que moi ?

Il battit des paupières, mais se tut. J'insistai :

— Vous avez bien trouvé le sac qui contenait cinquante mille dollars ? Je pense que vous ne les avez pas laissés dans le coussin ? Vous avez eu raison, remarquez… vous en aurez plus l'usage que moi.

— Je n'ai rien trouvé du tout, répliqua Bertrand d'un ton acerbe.

— Voyons, je suis tout à fait sûr d'avoir placé le sac là où je suis assis. Donc, l'argent y est encore, à moins que ce soit vous qui l'ayez…

Il avala sa salive.

— S'il n'y est plus, dis-je, l'explication est simple. À leur dernière visite, comme à chaque fois que mes petites-filles viennent me voir, elles ont enlevé les coussins avant de s'installer dans les fauteuils pour regarder la télévision. Je pense qu'elles les ont échangés en les remettant en place. C'est une erreur qui peut arriver à tout le monde.

Bertrand paraissait subitement nerveux, cependant il s'enquit d'un ton qui ne dévoilait aucune anxiété :

— Quel jour étaient-elles ici ?

J'éprouvai un bref frisson de triomphe. Il mordait à l'appât ! Cependant, il ne fallait pas chanter victoire trop tôt, alors que j'avais envie de pousser des cocoricos.

— Quel jour elles étaient ici ?… Oh !… c'était… hum… je ne me souviens pas du jour exact. Ah oui ! c'était… Non, pourtant… Elles étaient là… Oh ! Pourquoi est-ce que j'ai oublié une chose aussi importante ? Elles ont dû venir…

Bertrand se tortilla sur son siège et s'écria, haletant :

— Nom d'un chien ! Vous savez bien quand ces petites imbéciles vous ont rendu visite ? Dites-le-moi, dites-le-moi ou je…

J'étais beaucoup plus à l'aise.

— Que ferez-vous, Bertrand ? Vous me tuerez ? Je sais que vous avez votre revolver. Un tueur intelligent porte toujours une arme sur lui, n'est-ce pas ? Mais me tuer tout de suite serait vraiment illogique et impossible. Vous ne pourriez jamais quitter votre fauteuil. Si je tombais raide mort, vous ne sauriez pas quand les petites ont échangé les coussins. Était-ce avant ou après que vous ayez placé la bombe ? Je vous conseille de rester tranquillement assis et de me laisser réfléchir.

Il avait les traits tirés et était très pâle. Je me sentais cruel et pourtant enchanté de ménager le suspense.

— Êtes-vous joueur, Bertrand ? Nos chances sont à égalité. C'est comme le jeu de la roulette russe.

Il sombrait dans l'effroi.

— Vous mentez ! s'exclama-t-il d'une voix accusatrice aux accents gutturaux.

— Vous ai-je déjà menti, Bertrand ? D'ailleurs, je n'ai jamais eu aucune raison de vous mentir.

— À présent, vous en avez une.

— Non, mais je vais vous dire ce que je sais.

J'attendis, surveillant chacun de ses gestes. Il essayait de porter le poids de son corps en avant, sans trop oser faire de mouvements un peu brusques.

— Mercredi ! Mes petites-filles étaient là mercredi. Elles sont parties le même jour.

— Ha ! hurla Bertrand. J'ai mis la bombe jeudi à trois heures du matin.

Il était tellement soulagé que je crus bon de préciser :

— Voilà pourquoi vous n'avez pas trouvé le sac à l'intérieur du coussin.

— Ha, ha, haaaa ! rugit-il. Un verre pour fêter ça ! J'aurai pas mal de choses à fêter, ce soir.

Il posa la main sur le bras du fauteuil pour se lever. Je me hâtai d'intervenir :

— Êtes-vous certain que vous ne serez pas blessé par l'explosion ? Si vous restez pas loin de moi, je veux dire…

Il laissa retomber sa main, se cala confortablement dans son siège et me parla comme si j'étais un enfant :

— La bombe est programmée pour vous atteindre, vous seul. J'ai l'intention de profiter du spectacle, lorsque vous mouillerez votre pantalon, crèverez de faim et de soif. Et quand tout ça m'ennuiera et m'écœurera, je deviendrai peut-être méchant.

Il toucha la fermeture de son attaché-case et poursuivit :

— Oui, je serai là au moment où la bombe explosera et je n'aurai même pas une égratignure.

Plus il discutait, plus je prenais de l'assurance. Mon sourire sembla le mettre en colère comme si je lui volais son plaisir. Je fis encore quelques commentaires sur la vue que l'on avait de son fauteuil. Il admit que c'était l'endroit idéal pour admirer le ciel étoile.

J'approuvai :

— C'est vrai ! Ma femme de ménage le dit aussi, mais au sujet du coucher de soleil. Parfois, après son travail, nous buvons un verre ensemble. Elle regarde donc le coucher de soleil tout en me racontant des histoires sur sa famille.

Bertrand battit des paupières. Il paraissait fatigué et ne faisait pas le moindre effort pour feindre que ma conversation l'intéressait. Mais, immobile, il demeurait là, à m'écouter.

— Quelquefois, elle me parle simplement de la pluie et du beau temps. Elle travaille le jeudi. J'avais vraiment besoin d'elle jeudi dernier… avant-hier. Vous ne pouvez imaginer dans quel état est la maison après la visite de mes petites-filles. Un véritable désastre !

Bertrand redressa légèrement le dos, contrarié que je ne le supplie pas de m'épargner, qu'il n'y ait aucune note de désespoir dans ma voix.

— Avant-hier, comme nous venions de nous asseoir, elle eut l'air mécontente, donna un coup de poing dans son coussin, celui de votre fauteuil, et se plaignit qu'il était bosselé. Le mien étant trop mou, nous fîmes l'échange. Ainsi, je suis assis sur le sac, je le sens, les billets font des bosses. Voilà ! vous savez tout. Les coussins ont été déplacés deux fois. La première par mes petites-filles, le mercredi, avant que vous tendiez votre piège, la seconde par ma femme de ménage et moi-même, le jeudi.

Cette mise au point faite, je me levai, me dirigeai vers Bertrand et lui arrachai son verre.

— Je vais nous servir un autre whisky. Ne vous dérangez pas, mais… vous n'avez certainement pas envie d'aller ailleurs ?

The Hot Seat
Traduction de Dominique Sidot

© 1992, Davis Publications.

POUDRE AUX YEUX□

de STEPHEN WASYLYK

Les rapports d'arrestation affluaient sur le côté de son bureau, tels des débris rejetés par la vague de criminalité qui inondait la ville, en un flot seulement interrompu par un rapide examen et l'apposition de sa signature : capitaine C. J. Hardiman.

Il en signa un, le poussa de côté et en prit un autre. Le nom de la personne appréhendée créa un embouteillage instantané qui eut pour effet de stopper net le flux.

Rajah Luzerne Lindstrom ?

L'annuaire du téléphone de n'importe quelle grande ville devait comporter au moins un R. L. Lindstrom. Peut-être même deux. Voire davantage. Mais aucun de ces noms ne se traduirait « Rajah Luzerne Lindstrom », pour la bonne raison qu'un seul d'entre eux appartenait à un enfant abandonné dans un hall d'hôpital, enveloppé dans une couverture, la tête coiffée d'une couche de bébé à la manière d'un turban, ce qui avait fait roucouler à l'infirmière : « D'où nous viens-tu, Rajah ? », ledit Rajah étant par la suite baptisé Luzerne à cause du comté où se trouvait l'hôpital, le troisième nom lui venant de la famille adoptive qui l'avait élevé.

Et voilà qui expliquait peut-être le bonhomme.

Hardiman parcourut attentivement le rapport et se renversa en arrière, les coudes sur les accoudoirs de son fauteuil, les mains jointes, le regard fixé droit devant lui comme s'il visait ce fameux nom : un homme d'un certain âge, au visage encore rond, aux cheveux bruns clairsemés, portant un costume brun, une chemise beige et une cravate marron, figé dans une pose qu'un artiste aurait peut-être intitulée *Étude en Brun,* alors qu'un critique n'y aurait vu que le portrait quelconque d'un individu ordinaire.

Signer le rapport, le poser avec les autres, et le flot reprendrait, emportant le document avec lui. Ou alors, le mettre de côté pour le réexaminer plus à fond.

Laisser filer ou creuser la chose.

Crénom, on aurait pu penser qu'il avait le choix !

Les inspecteurs chargés de l'affaire s'assirent en face de lui. Bowers était grand, mince, noir de peau, impeccable dans le plus beau costume bleu marine qu'il ait pu s'offrir en prêt-à-porter et impatient de pouvoir un jour s'en faire tailler un sur mesure. Il possédait déjà deux diplômes et en obtiendrait probablement d'autres – autant que cela lui paraîtrait nécessaire pour accéder au poste de commissaire. Comme s'il n'y avait que les parchemins qui comptaient ! Mais peut-être serait-il jugé par des supérieurs bardés de diplômes qui estimaient effectivement que le nombre de peaux d'âne était le critère le plus important.

Et Keegan. Plus âgé. Coriace. Malin. Un flic de terrain, essentiellement. Veste sport, jean froissé, chemise à col ouvert. À l'intelligence de Bowers il opposait l'instinct et l'expérience : c'était la raison pour laquelle on les avait mis en équipe. Ses yeux d'un bleu vif éclairaient un visage camus, creusé de rides. Telles des marques de Caïn, les veinules qui striaient son nez et ses joues trahissaient le grand buveur. La gnôle n'avait pas encore noyé ses prunelles, mais le niveau semblait monter rapidement depuis quelque temps. Pourquoi ?

Hardiman devina que l'un ou l'autre avait dû maugréer : « Bon Dieu, qu'est-ce qu'il peut bien nous vouloir ? » La question se lisait encore sur leurs visages.

Lindstrom ? Ils arborèrent une mine perplexe.

D'une voix de baryton, ample et profonde, qui résonna dans le petit bureau, Bowers se jeta

à l'eau avec circonspection. Hardiman s'était souvent fait la réflexion que, avec une voix pareille, il aurait pu facilement devenir lui-même commissaire.

— Lindstrom ? Eh bien… euh… vous connaissez le quartier, capitaine ?

Le quartier. Deux églises – l'une catholique, l'autre luthérienne —, massives bouées gothiques qui empêchaient les habitants d'un rectangle de cinquante blocs de couler comme ceux du secteur dévasté qui entourait ledit rectangle sur trois côtés ; le quatrième côté était occupé par plusieurs immeubles luxueux, le musée d'art et le fleuve. Dans la ville en pleine mutation, il n'y avait guère de changements dans cette zone, où les petites maisons accolées les unes aux autres se transmettaient de génération en génération comme des demeures seigneuriales.

Keegan se passa une main sur la figure. À *son avis,* la question de Bowers n'était pas une question sage – ce qui confirmait la théorie de Hardiman selon laquelle les diplômes n'étaient pas tout. Cependant, malgré ses études supérieures, Bowers était encore capable de se rendre compte quand il avait commis une gaffe.

— Désolé, dit-il avec un large sourire. Je voulais parler de la situation actuelle. Le secteur n'est pas encore envahi par la drogue, mais il y a quand même quelques revendeurs – comme Miller. Une petite ordure sans envergure qui tâche d'ouvrir un nouveau marché pour son propre compte, un cran seulement au-dessus des gosses qui fourguent la came au coin des rues. Il vivait en marge et quadrillait le quartier, faisant savoir partout que, si on voulait quelque chose, c'était à lui qu'il fallait s'adresser. Les stups le connaissaient mais avaient du plus gros gibier ailleurs. Voyant que la police ne voulait pas s'occuper de lui, Lindstrom a décidé de jouer les justiciers. Ce n'était un secret pour personne, par ici, qu'il avait menacé Miller.

— Tout le monde s'attendait que ce soit l'inverse qui se produise, croassa Keegan. On pensait que Lindstrom finirait dans le caniveau avec une balle dans la tête.

Ses yeux bleu vif se plissèrent, son visage se tordit, et il sortit en toute hâte de sa poche de poitrine un mouchoir qui répandit dans l'air une myriade de microbes grippaux avant de se plaquer sur la bouche de Keegan, juste à temps pour étouffer un éternuement.

Bowers croisa les bras.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, capitaine ?

La pointe d'impatience dans sa voix signifiait clairement : *Venons-en au fait.*

Keegan grimaça.

— La confession, répondit Hardiman.

Bowers opta pour la défensive :

— On ne l'a pas arrachée sous la contrainte, si c'est ce que vous insinuez. Bien au contraire. Nous lui avons dit et répété qu'il n'était pas obligé de prononcer un mot. Bon sang, ce n'était pas comme s'il avait tué le curé de la paroisse ! On voulait lui laisser le maximum de chances. Son avocat lui a conseillé de ne pas ouvrir la bouche, de nous laisser réunir des preuves, de plaider non coupable et de voir si on ne pouvait pas s'arranger – mais non, il n'en a fait qu'à sa tête. Il a expliqué que, après avoir sommé à deux reprises Miller d'emporter ailleurs ses saloperies de drogues, il était allé le voir à son appartement pour lui dire une dernière fois que, s'il n'obtempérait pas, il lui collerait une balle dans la tête et le balancerait dans le fleuve, derrière le musée d'art. Pour bien montrer sa détermination, il avait emporté un vieux colt 45 de l'armée.

— Le mec n'a rien d'un John Wayne, intervint Keegan d'une voix enrouée. Il est maigre comme un clou. Mais en prenant des renseignements sur lui, on a appris qu'il s'était battu en

Corée où il avait récolté son lot de médailles. Ça ne paie pas de jouer au plus fin avec ces gars qui ont beaucoup bourlingué, même s'ils sont vieux.

— Miller avait vingt-quatre ans, mesurait un mètre quatre-vingt-huit et pesait cent vingt kilos, poursuivit Bowers. Lindstrom est en bonne condition physique, mais il a soixante-sept ans, mesure un mètre soixante-quinze et faisait cinquante kilos de moins. Miller lui a ri au nez, disant qu'un vieux bonhomme n'aurait pas le cran de tirer, et il s'est avancé. Il a dit qu'il allait lui confisquer son pistolet avant de le balancer, lui, par la fenêtre. Il n'était sans doute pas bien malin mais, d'après le médecin légiste, il était en outre à moitié blindé. Lindstrom l'a abattu de trois pruneaux. L'autopsie a montré que le premier était en plein dans le mille. Miller était mort avant même d'avoir touché le sol. Les deux autres balles n'étaient nullement nécessaires.

Keegan éternua et parla à travers son mouchoir :

— On l'a prévenu que cet excès de zèle ne plaiderait pas en sa faveur.

Ça, c'était certain. Compte tenu de la différence d'âge et de gabarit, un avocat aurait eu beau jeu de plaider la légitime défense pour obtenir, à défaut d'un verdict de non-culpabilité, une sentence légère. Mais les deux derniers coups de feu seraient difficiles à justifier.

— Comment l'avez-vous coincé ? demanda Hardiman.

Le baryton de Bowers résonna de nouveau dans la pièce :

— Miller squattait un trou à rats situé au-dessus d'une boutique abandonnée de la 24e Rue, un endroit où les gens se fichent pas mal qu'un calibre 45 tonne en pleine nuit du moment qu'ils n'en sont pas la cible. Donc, naturellement, personne n'a vu ni entendu quoi que ce soit.

— Ça ne se présentait pas comme un règlement de comptes entre trafiquants, croassa Keegan. On ne l'avait pas zigouillé avec un Uzi ou une mitraillette. Les stups étaient d'accord sur ce point. Ils étaient au courant des menaces de Lindstrom. Ils nous ont dit que ça ne pouvait pas faire de mal de l'interroger.

Bowers opina :

— On a trouvé une vieille femme qui habite dans la même rue que lui. Elle nous a dit – probablement sans se rendre compte de l'importance de son témoignage – qu'elle l'avait vu rentrer chez lui peu après l'heure approximative à laquelle, selon le médecin légiste, le meurtre avait été commis. Quand on a demandé à Lindstrom où il était allé, il a répondu qu'il se baladait. Pas très original. Ses autres réponses non plus, dans l'ensemble. On en a discuté avec le lieutenant Pennock et Ortega, l'assistant du D.A. On s'est dit que ça valait le coup de délivrer un mandat de perquisition pour retrouver le pistolet. Et on l'a déniché dans la maison. Les experts en balistique ont établi, grâce aux pruneaux et aux deux douilles éjectées, que c'était bien l'arme du crime. Et voilà. Ne me demandez pas pourquoi Lindstrom n'a pas marché cinq blocs de plus pour jeter le colt dans le fleuve. S'il l'avait fait, on serait encore en train de chercher.

Keegan éternua de nouveau.

— On avait tout : le mobile, l'occasion, l'arme. Il était cuit. C'est pour ça, je suppose, qu'il a avoué sans se faire prier.

Hardiman soupira.

— Bon Dieu, Keegan, rentrez chez vous, sinon je vais finir par croire que la pègre vous a soudoyé pour contaminer la division tout entière.

Keegan sourit jusqu'aux oreilles.

— Bonne idée. Je vais faire courir le bruit que je suis facile à corrompre.

— Je ne comprends pas, dit Bowers. Nous sommes satisfaits, Pennock est satisfait, Ortega

est satisfait, Lindstrom lui-même est satisfait. On a fait une bourde quelque part ?

— Pourquoi Lindstrom n'a-t-il pas suivi le conseil de son avocat ? (Hardiman jeta un coup d'œil sur le rapport.) Amos Biddle est l'un des meilleurs dans sa partie. Il a certainement dit à son client qu'il pourrait négocier un bon arrangement avec Ortega, mais voilà que Lindstrom avoue d'emblée, sans barguigner, alors même que Biddle a dû lui expliquer que les deux balles de trop feraient mauvais effet sur le juge. En a-t-il assez de la vie, cet homme, ou est-il simplement fou ?

Bowers haussa les épaules.

— Peut-être a-t-il des remords.

— Quand avez-vous vu ce genre de meurtrier pour la dernière fois ? Entendez-moi bien : je ne mets pas en doute sa culpabilité. Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi il nous a tellement facilité la tâche. Que savez-vous d'autre sur Lindstrom ?

— Il vit avec son petit-fils. Celui-ci était là le jour où nous avons arrêté Lindstrom. Un beau gaillard de seize ans…

— Un petit-fils ? Pas de femme, d'enfants ?

— Lindstrom est veuf. Et sans autre famille. On n'a pas alerté l'assistance publique, bien que le garçon soit mineur, parce que la voisine a proposé de s'occuper de lui en attendant que Lindstrom soit libéré sous caution…

Il s'interrompit, frappé par une pensée subite. Hardiman sourit. Bowers n'avait jamais eu besoin qu'on lui mette les point sur les i. La liberté sous caution, c'était pour ceux qui attendaient leur procès. Si Lindstrom ignorait qu'un juge ne relâcherait jamais un assassin déclaré en formulant le vœu qu'il revienne pour le verdict, son avocat l'avait certainement mis au courant.

— Je n'imagine pas un grand-père donnant l'occasion à quelqu'un de le séparer d'un adolescent dont il a la charge, susurra Hardiman. À moins, bien sûr, qu'il ne fasse partie de ces types bizarres qui s'en balancent.

— Vu sous cet angle, vous marquez peut-être un point, dit Bowers.

— C'est à espérer. Sinon, j'aurais gâché bien des années dans un métier qui n'était pas fait pour moi. Je voudrais en savoir davantage sur les antécédents de Lindstrom.

Les deux policiers se levèrent.

— Seulement Bowers, Keegan, quand je vous ai dit de rentrer chez vous, je parlais sérieusement. On trouve dans le commerce mille médicaments contre la grippe, mais de l'aspirine avec du thé bien chaud arrosé de gnôle est une recette qui marche tout aussi bien qu'une autre.

Keegan émit un petit rire.

— D'accord pour l'aspirine, mais l'idée de gâcher de la bonne gnôle avec du thé ne fait qu'aggraver mon état.

Encore des rapports, encore des paperasses. Il y avait des fois où ça ne payait pas d'être un trop bon policier. Vous risquiez de recevoir en récompense un bureau bien peinard parce que, réussissant sur le terrain, il s'ensuivait que votre nom apparaissait trop souvent dans le journal. *Crénom, Hardiman, on parle davantage de vous que du commissaire !* Avant, il était le premier à arriver sur les lieux. Aujourd'hui, presque tout lui parvenait indirectement. Ça ne lui manquait pas de ne plus voir ce que détaillaient les rapports d'autopsie. N'importe quel homme normal pouvait mener une bonne et longue vie sans jamais regretter de manquer ça.

Ce qui lui manquait, en revanche, c'était de parler aux gens, de poser des questions, de séparer la réalité de la comédie – une comédie qui, en fait, était plutôt l'art de jeter de la poudre aux yeux afin que les autres voient ce que vous vouliez leur faire voir.

Pour sa part, il ne reprocherait jamais à personne de recourir à ce procédé. Lui-même ne répugnait pas, de temps à autre, à jeter un peu de poudre aux yeux quand c'était pour la bonne cause.

Il se leva pour contempler la rue étroite, en bas. Il faisait chaud pour un début de printemps ; les hommes étaient en bras de chemise, les femmes avaient ôté vestes et manteaux.

Une vieille dame entreprit de traverser péniblement le carrefour quand le feu passa au rouge. À l'allure où elle allait, elle y arriverait tout juste.

Hardiman retourna s'asseoir à son bureau. Cette silhouette à la démarche traînante lui rappelait qu'il avait un coup de fil à donner.

Bowers ne consulta son calepin que sporadiquement :

— Avant de prendre sa retraite, Lindstrom travaillait comme contremaître dans une entreprise de construction. D'après les voisins, il n'était pas très liant. Il suivait son bonhomme de chemin, ne s'occupant que de ses propres affaires. Il y a six ans, sa femme, son fils et sa belle-fille ont trouvé la mort dans un accident de voiture en allant visiter un pavillon de banlieue que le fils et sa femme envisageaient d'acheter. Lui, il était à son travail. Le petit-fils était à l'école. Le garçon avait dix ans à l'époque. Il vit avec Lindstrom depuis ce moment-là.

— Donc, ils ne *sont* que tous les deux.

Bowers acquiesça.

— Si Lindstrom reste en prison, l'assistance publique va intervenir. Je commence à m'interroger sur cette confession, moi aussi…

Hardiman le laissa parler, observant les papiers sur son bureau, regardant le ciel bleu, songeant combien ce serait plus facile de questionner Bowers au sujet de Keegan s'ils étaient dehors plutôt que de part et d'autre d'une table.

— Allons interroger quelques personnes. Surtout, ne prenez pas ça en mauvaise part. J'ai juste besoin de changer d'air.

Bowers regarda le plafond et exhala un soupir.

Lorsqu'ils sortirent, Monica, la minuscule secrétaire rousse en corsage blanc et jupe bleue qui, assise devant le bureau de Hardiman, s'occupait de toute la paperasserie et lui prenait ses messages, lui tendit un bout de papier.

— Mme Hardiman a appelé. Elle a dit de ne pas vous déranger.

Un litre de lait écrémé, disait le petit mot. *Étiquette verte, capsule jaune. Rayon du milieu, tout au fond du magasin à gauche.* Inouï !

Sa femme estimait que le grand détective auquel elle était mariée n'était pas capable de débusquer une bouteille de lait dans un supermarché si elle ne lui donnait pas des instructions bien précises.

— Arrrrgh ! fit-il en prenant rageusement le papier.

Monica gloussa.

Mme Zementowski, le témoin qui avait vu Lindstrom, était une petite vieille dame au visage carré, osseux, creusé de rides honorablement acquises au cours d'une bataille d'au moins soixante-quinze ans avec la vie. Ses cheveux striés de gris étaient étroitement serrés en

chignon. Elle portait une robe imprimée toute simple, un cardigan fatigué et de grosses chaussures orthopédiques blanches, montantes, qui paraissaient énormes à l'extrémité de ses jambes décharnées.

— Comment ? dit-elle à Bowers. Votre capitaine vient me voir parce qu'il n'a rien de mieux à faire ?

Son regard impénétrable détailla Hardiman.

— Au moins, ajouta-t-elle, vous êtes plus séduisant que l'Irlandais.

Hardiman déploya tout son charme :

— Il m'a dit que vous étiez une femme délicieuse. Quel homme resterait assis dans un bureau alors qu'il a l'occasion de bavarder avec une femme délicieuse ?

Elle eut un fin sourire.

— Une femme préférera toujours écouter un bon menteur que trois hommes honnêtes. Asseyez-vous. Vous voulez de la bière ? Du café ?

Ils refusèrent d'un signe de tête.

Le fauteuil était probablement plus âgé que Hardiman. Les autres meubles aussi. Les innombrables photos encadrées qui trônaient partout, certaines jaunies par le temps, avaient contribué à arrondir les dividendes des actionnaires de Kodak. L'une d'elles, représentant un homme au visage sévère, était placée à l'écart des autres, sous un crucifix accroché au mur. L'objet le plus moderne de la pièce était une télévision dotée d'un écran énorme et d'un magnétoscope incorporé. Généreux, les enfants, pensa Hardiman, mais la vieille dame aurait sans doute volontiers troqué l'appareil contre un petit poste noir et blanc et des visites plus fréquentes.

Pas de prétentions artistiques ni de recherche décorative dans une pièce comme celle-ci : uniquement une atmosphère d'amour familial, aussi palpable qu'une présence physique, et des photos bien plus précieuses qu'un Matisse ou un Picasso éclairés par des spots.

— Nous voudrions vous parler parce que…

Levant la main, elle l'interrompit pour s'asseoir avec précaution dans un rocking-chair installé près de la grande fenêtre donnant sur la rue. La véranda était si petite que Hardiman avait l'impression qu'il lui suffirait de tendre le bras pour toucher un piéton sur le trottoir, derrière la balustrade – ou même de l'autre côté de la rue, si étroite qu'on ne pouvait s'y garer que d'un côté.Les crasseuses façades en brique rouge des maisons alignées au-delà des voitures en stationnement lui parurent rébarbatives.

— Je vais vous répéter ce que j'ai dit à votre collègue, déclara-t-elle. Le soir, je reste assise dans ce fauteuil à cause de mon arthrite qui me donne mal au dos, et je regarde ce qui se passe.

L'arthrite… voilà qui expliquait les souliers orthopédiques, pensa Hardiman.

— Des fois je ne vois rien, des fois je vois beaucoup de choses, mais en tout cas c'est toujours mieux que les gens bêtes et les films porno qui passent à la télévision. En plus, ça économise de l'électricité ! Je suis donc assise là, à une heure du matin, quand M. Lindstrom passe devant ma fenêtre. Je suis sûre que c'est lui parce qu'il habite depuis trente ans à trois maisons d'ici et, comme vous pouvez le constater, il y a un réverbère juste devant ma maison. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas là-dedans ?

— Avait-il quelque chose à la main ?

— Quoi donc ? Une matraque pour se défendre contre d'éventuels agresseurs ?

Elle pencha la tête de côté et esquissa un demi-sourire.

— Comment était-il habillé ?

— Il portait une belle veste et un pantalon. Toujours impeccable, cet homme. Vous pensez qu'il a tué le marchand de came ?

— C'est ce qu'il affirme.

— Il ment, dit-elle d'un air entendu.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Si je le croyais coupable, est-ce que je vous dirais que je l'ai vu dans la rue ? Un bon voisin et un brave homme comme lui ? Non. Je mentirais, mais ce n'est pas nécessaire. Il revenait de chez sa petite amie, comme d'habitude. Trois fois par semaine je le vois. Toujours à la même heure.

Bowers émit un son étranglé et se souleva de son siège.

— Madame Zementowski…

— Sa petite amie ? interrogea Hardiman.

— Elle habite au coin de la rue. Une veuve. Trois fois par semaine, je dis bien. (Elle eut un rire semblable à un caquètement.) On se rouille tous avec l'âge.

— Trois fois par semaine… répéta Hardiman. À la même heure.

— Voudriez-vous qu'il reste toute la nuit pour que les mauvaises langues puissent jaser ? (Elle pointa vers Hardiman un doigt osseux.) Et ne me dites pas qu'elles jasent déjà. Ce n'est pas pareil.

Non, ce n'était pas pareil. Un homme pouvait « sortir » avec une femme, ce qui se passait entre eux restait leur secret. Dès lors qu'ils passaient la nuit ensemble, le secret était éventé. Ce genre de chose n'avait peut-être pas d'importance ailleurs mais, dans ce quartier encore attaché aux anciennes valeurs, ça en avait. Certains appelaient cela « entretenir un mythe ». Même hypocrite. À quoi d'autres répliquaient que les apparences avaient encore leur importance.

— Lindstrom déclare avoir tué Miller parce qu'il craignait de le voir entraîner le gosse dans la drogue, dit Bowers.

Les yeux de la vieille femme se braquèrent sur lui.

— Danny ? Non.

Son visage s'adoucit, comme toujours chez une personne âgée quand elle parle du plus charmant et du plus éveillé des enfants.

— Il a été bien éduqué. I ne pose pas de problème. Lindstrom a pensé aux autres… ceux qui n'avaient pas la force… La fille, par exemple.

Bowers lança un coup d'œil à Hardiman.

— Quelle fille ?

Elle soupira et regarda dans la rue.

— Une jolie petite. Elle s'appelait Beck. La came que lui avait donnée Miller était de mauvaise qualité, à ce qu'on a dit.

— Ça date de quand ? s'enquit Hardiman.

— Ce fut un triste Thanksgiving pour la famille. Je suis désolée pour eux, mais seulement jusqu'à un certain point. (Elle fit un ample geste du bras.) Aujourd'hui, trop de parents disent à leurs enfants : « Ne m'embête pas. Va-t'en apprendre par toi-même. »

Elle parcourut des yeux les nombreuses photographies, savourant chacune d'elles, le visage éclairé par la satisfaction d'une mère dont les enfants ne lui ont causé aucun souci et ont bien réussi.

— Qui a tué Miller, madame Zementowski ? demanda Hardiman.

Elle sourit.

— Comment une vieille dame pourrait-elle le savoir ?

— Elle pourrait avoir vu quelqu'un d'autre passer dans la rue.

— Le dirait-elle si c'était le cas ?

Il lui rendit son sourire.

— Comment s'appelle la veuve ?

— Colucci. Elle est italienne, mais c'est une femme bien. Elle habite la troisième maison au coin de la rue. Si elle n'est pas là, elle ne devrait pas tarder à rentrer du travail. Attendez-la.

— Depuis combien de temps Lindstrom et elle… ?

— Cinq ans, je dirais. Vous irez la voir ?

— Peut-être. Mais quand une femme sort avec un homme depuis cinq ans, elle risque – sans aller jusqu'à mentir pour lui – de ne rien vouloir dire qui puisse lui nuire.

Il se leva et indiqua Bowers, toujours silencieux.

— Il n'avait pas tort. Vous êtes une femme délicieuse.

Elle se tourna vers Bowers :

— Prenez exemple sur lui, dit-elle. Il sait mentir.

Tandis qu'elle les raccompagnait à la porte, Hardiman s'arrêta pour regarder la photo de l'homme au visage sévère qui était accrochée sous le crucifix.

— Quand Simon est-il mort ?

— Il y a dix…

Elle le considéra d'un air stupéfait et plaqua les mains sur ses joues, les yeux écarquillés.

— C'est donc bien *vous !* Je me disais… non, c'est ma vue… c'est impossible… les cheveux sont différents… le visage…

Elle le serra dans ses bras et l'étreignit farouchement.

Bowers observait la scène, les sourcils à mi-hauteur du front.

Faisant volte-face, la vieille dame lui donna une bonne tape sur l'épaule, comme si elle corrigeait un enfant.

— Espèce de mal élevé ! Vous ne m'avez même pas dit son nom… seulement « capitaine » !

Elle se retourna vers Hardiman, un doux sourire sur les lèvres.

— Hardiman… Quand on voyait votre nom dans les journaux, Simon disait : « Tu vois, ils ne sont pas tous stupides au point de ne pas savoir reconnaître un gars bien. » Il faudra que je raconte ça aux enfants. Mikey, il est médecin. Andy gagne beaucoup d'argent à la Bourse et Clarissa, qui se fait maintenant appeler Claire, a cinq enfants qui m'ont déjà donné trois arrière-petits-enfants.

Hardiman sourit jusqu'aux oreilles. Mikey pouvait bien sauver une vie par minute et Andy gagner un million de dollars par an, il était évident que Clarissa – qui se faisait maintenant appeler Claire – était la grande gagnante du concours « Comment les enfants ont-ils réussi dans la vie ? ».

Il l'embrassa sur le front.

— Je suis heureux que ça ait si bien marché.

Bowers commit l'erreur de dire :

— Madame Zementowski, vous ne m'aviez pas parlé de la veuve ni du fait que Lindstrom passait devant chez vous trois fois par semaine à la même heure.

D'un seul coup, la température de la pièce dégringola au-dessous de zéro.

— M'avez-vous posé la question ? répliqua-t-elle d'un ton sec. Quand je vous ai dit que j'avais vu Lindstrom rentrer chez lui, vous vous êtes sauvés, l'Irlandais et vous… (Son index frétillant désigna la porte)… comme s'il y avait dehors une distribution gratuite de whisky !

Lorsqu'ils prirent congé, Bowers, abasourdi, eut bien conscience que le sourire qui les suivait était destiné au seul Hardiman.

— Ça ne s'est pas du tout passé comme ça, maugréa-t-il. Le fait qu'elle ait vu Lindstrom ne signifiait rien. Pour ce que j'en savais à ce moment-là, il pouvait aussi bien rentrer d'un service de nuit. Quand j'ai demandé à Mme Zementowski si c'était inhabituel qu'il soit dehors à cette heure tardive, elle m'a répondu que seuls les imbéciles étaient dehors à une heure pareille et que, si c'était un imbécile, ce n'était donc pas inhabituel. Pourquoi diable a-t-elle maintenant changé sa version des faits ?

— Dieu seul le sait. Peut-être n'a-t-elle pas compris votre question. Ne vous tracassez pas pour ça. Ce n'est pas la première fois qu'un témoin décide d'enjoliver une réponse. J'ai vu la chose se produire au tribunal, et l'avocat général avait failli en avoir une attaque.

— Petite amie ou pas, il y a toujours le pistolet, bougonna Bowers. Il s'en est servi…

Il ralentit le pas et s'arrêta.

— Où peut être le garçon en ce moment ? demanda Hardiman.

— Il travaille dans un Burger King après ses cours. (En deux enjambées, Bowers rattrapa son supérieur.) Mais vous ne pensez quand même pas…

— Je ne pense rien du tout.

— Hmm-hmmm, fit Bowers à voix basse. Vous ne m'aviez pas dit que vous connaissiez Mme Zementowski, capitaine. On joue avec des cartes truquées ?

— Ça n'aurait rien changé, et ça remonte à longtemps. Quand j'étais novice, j'ai patrouillé dans ce quartier. Tous les vendredis soir, Simon Zementowski se soûlait en revenant du travail. Une cible facile pour un voyou à l'affût de quelques dollars. Le fils aîné travaillait matin et soir, le cadet et la fille étaient au lycée : ils ne pouvaient donc pas raccompagner leur père à la maison. Quant à sa femme, elle ne voulait pas l'humilier en l'escortant elle-même. Alors je m'arrêtais pendant ma ronde pour le ramasser et le larguer chez lui avec ce qui restait de sa paye. Jamais elle ne s'est emportée contre lui. Elle savait que quelque chose devait le turlupiner car, à part ces cuites qu'il prenait, c'était le meilleur des hommes. J'ai fini par découvrir qu'il détestait son job. Il était « préposé à l'entretien », ce qui revenait à dire pompeusement qu'il était gardien et homme à tout faire dans un immeuble de bureaux. Ça le foutait hors de lui d'être traité plus bas que terre par des gens qui n'étaient pas plus intelligents que lui – peut-être même moins – mais qui n'avaient pas été obligés, eux, de laisser tomber l'école pour gagner leur vie.

— Ce n'est pas la première fois qu'une situation de ce genre pousse quelqu'un à boire. Ça s'appelle…

— Je me fiche pas mal de savoir comment ça s'appelle, le coupa Hardiman. Ce qu'il faudrait, c'est trouver un nom pour tous ces gens qui s'accrochent et serrent les dents au lieu de se lamenter sur leur sort. Simon et sa femme, par exemple. Quand je leur ai expliqué à tous les deux pourquoi il noyait ses ennuis dans l'alcool une fois par semaine, sa femme a pris le taureau par les cornes. Six mois plus tard, elle travaillait dans un grand magasin pour aider Simon à ouvrir une petite boutique de dépannage dans la 22^{e} Rue. Il n'a jamais gagné beaucoup d'argent, mais il ne s'est plus jamais soûlé le vendredi soir. Sauf peut-être aux

mariages et aux enterrements : là, je ne garantis rien… Mais le propos n'est pas là : soyez sûr que Mme Zementowski ne me dirait rien qu'elle ne vous dirait pas.

Ils tournèrent au coin de la rue et se retrouvèrent dans une artère plus large que celle qu'ils venaient de quitter. Les maisons étaient plus en retrait, les vérandas plus spacieuses.

— Si vous le dites… murmura Bowers. Ai-je raison de supposer que vous connaissez aussi Lindstrom ?

— Oh ! je l'ai connu bien avant cette histoire, répondit Hardiman d'un ton détaché. Il était mon sergent à l'armée. (Il leva les yeux.) Troisième maison, a-t-elle dit.

Bowers s'arrêta net.

— Vous venez de flanquer définitivement par terre votre réputation d'honorabilité, capitaine. Jouer avec des cartes truquées, c'est déjà moche. Et voilà maintenant que vous tirez des as de votre manche !

— N'exagérons rien, dit Hardiman en gravissant les marches du perron. Je n'ai pas revu Lindstrom depuis trente-cinq ans ; je n'ai donc aucune idée du genre d'homme qu'il est devenu, mais celui que j'ai connu n'était pas du genre accommodant. Il avait plus tendance à vous envoyer paître qu'à se confesser.

Il sonna à la porte.

— Il nous a bel et bien envoyés paître, mais pas explicitement, dit Bowers d'une voix lente. Ce type est un salopard arrogant. Il dictait sa confession comme s'il s'attendait qu'on l'applaudisse.

Il lança un regard en coin à Hardiman.

— C'est sans doute une question stupide, mais… puisque vous le connaissez, pourquoi n'allez-vous pas simplement lui parler ?

— Parce que, tout comme Mme Zementowski, il n'en dirait pas plus à moi qu'à vous. Peut-être même encore moins. Il me tenait en piètre estime – ce qui était réciproque – et il se servait de ses galons pour me rendre la vie impossible. Je suis sûr que son opinion sur moi n'a pas changé.

Bowers lâcha un petit rire :

— Dans ce cas, pourquoi ne pas le laisser mariner dans son jus ?

— J'essaie peut-être de prouver que je suis plus doué pour mener une enquête qu'il ne l'était pour commander des soldats.

Personne ne vint leur ouvrir la porte.

— Elle a dit d'attendre ; suivons son conseil. Je vais rester ici. Vous, appelez Monica pour voir ce que nous avons sur la petite Beck. Quand j'ai connu Lindstrom, il n'avait rien d'un bienfaiteur de l'humanité ; quelque chose l'a peut-être poussé à agir – la mort de cette fille, par exemple.

Bowers retourna à la voiture et Hardiman s'assit sur les marches du perron. En cette fin d'après-midi, la température retombait au niveau qui était normalement le sien à cette époque de l'année : un peu trop fraîche pour un simple veston. Bah ! Vu comment il végétait ces derniers temps, si jamais il faisait de l'hypothermie cérébrale, personne ne s'en apercevrait.

La femme qui approchait ralentit le pas, une question dans les yeux. Environ un mètre soixante-cinq, cinquante-cinq ans, cheveux permanentes, d'un noir de corbeau – sans doute grâce à une teinture au salon de coiffure. Elle portait, comme des milliers d'autres femmes, ce qui était presque devenu un uniforme de fonction : tailleur bleu cintré, corsage avec un foulard autour du cou, fard à paupières, rouge à lèvres, une touche de fond de teint.

Il sortit son insigne et se leva pour le lui montrer.

— Mme Colucci ?

Elle hocha la tête.

— Vous avez quelques minutes ?

Elle s'humecta les lèvres.

— Rajah ?

— Vous savez qu'il a été arrêté ?

Elle eut un bref sourire.

— Beaucoup de gens se sont démenés pour me le faire savoir.

— Vous ne semblez pas inquiète.

Elle jeta un coup d'œil à Bowers qui les rejoignait.

— Tout le monde peut se tromper, même la police.

— Pas cette fois. Il a avoué.

Ses lèvres s'entrouvrirent.

— Et l'arme a été retrouvée chez lui, ajouta-t-il.

Elle s'affala sur les marches.

— Évidemment, dit-il, s'il était avec vous…

— Pourquoi aurait-il été avec moi ?

— Mme Zementowski affirme qu'elle le voyait souvent passer à cette heure-là, quand il revenait de chez vous. C'est exact ?

Elle fixa son regard sur lui, puis sur le bout de la rue, comme si elle pouvait voir la maison de Mme Zementowski, après le coin. Puis elle baissa les yeux sur son sac à main.

Elle secoua la tête, chuchota :

— Quand… quand… pourrai-je… le voir ?

Bowers écrivit quelques mots sur son carnet, déchira la page et la lui tendit.

— Le premier numéro est celui du bureau du district attorney. Demandez à parler à M. Ortega. Le second est le numéro d'Amos Biddle, l'avocat de Lindstrom. Vous le connaissez ?

Elle fit non de la tête.

— Les deux vous aideront, mais vous avez peut-être plutôt intérêt à appeler Biddle.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez rien nous dire ? demanda Hardiman.

Elle secoua de nouveau la tête. Ils la quittèrent.

— L'arrestation de Lindstrom ne la tracassait pas car elle croyait qu'il n'était pas coupable, déclara Hardiman. Quand je lui ai dit qu'il avait avoué, ça l'a soufflée.

— Selon moi, s'ils avaient été ensemble au moment du meurtre, elle l'aurait dit.

— Pas forcément. Elle est désorientée et, avant de dire quoi que ce soit, elle veut s'entretenir avec lui pour savoir ce qu'il a derrière la tête. (Hardiman sourit.) Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait une grosse dispute dans le parloir de la prison. Qu'est-ce que Monica a déniché ?

— La petite se prénommait Cathy. Seize ans. Une fille saine, pour autant qu'on sache. Au cours d'une soirée, elle s'est laissé persuader de tâter de la dope. Loin d'être de mauvaise qualité, le produit était en fait de trop bonne qualité. Cathy est morte d'overdose. Le reste, c'est l'histoire habituelle. Officiellement, aucun des invités ne savait quoi que ce soit ; officieusement, il semble qu'un des gosses se soit procuré la came par l'intermédiaire de Miller.

— Pas Danny Lindstrom ?

— Non. Il ne figurait pas sur la liste des invités à la soirée. Mais si Cathy était pour lui une amie de cœur, ça pourrait expliquer que Lindstrom se soit lancé dans cette croisade. Dites, si

vous rameniez la voiture au commissariat ? Moi, je voudrais parler aux parents de la jeune fille et à quelques-uns de ses copains.

Hardiman haussa les épaules.

— C'est votre enquête. Mais d'abord, une question : Keegan picole un peu trop ces temps-ci. Pourquoi ?

Bowers s'absorba dans la contemplation d'une maison, de l'autre côté de la rue.

— Il est OK.

— Ben voyons ! Vous savez fichtrement bien que vous risquez d'en pâtir. D'ailleurs, c'est déjà fait. Vous êtes un trop bon flic pour avoir gobé si vite la confession de Lindstrom. J'imagine que Keegan, lui, n'a pas voulu chercher plus loin. « Allons boire un verre et laissons le bureau du D.A. se dépatouiller… » Vous êtes également trop malin pour oublier que, le cas échéant, votre vie pourrait dépendre du simple fait que sa main ne tremble pas…

— Bon, d'accord, soupira Bowers d'un ton résigné. Il n'y a pas de quoi s'affoler. Sa femme lui a amèrement reproché les heures supplémentaires que nous avons faites ces derniers temps. Elle dit que l'argent, c'était très bien quand ils étaient jeunes : ça permettait de rembourser les prêts plus vite, même si ça l'obligeait à élever les enfants toute seule. Mais aujourd'hui, elle est plus âgée et si elle en est réduite à regarder la télé en solitaire, à quoi bon avoir un mari ? Vous savez que Keegan a toujours fait passer son boulot avant tout le reste. Aujourd'hui, il n'est plus très sûr d'avoir eu raison.

C'était donc ça. Les gosses qui ont grandi et quitté la maison, laissant un grand vide. La femme qui estime avoir droit à un dîner au restaurant ou à une sortie de temps à autre – ou, faute de mieux, à la compagnie de son mari. La solitude de la vieillesse qui approche sournoisement. Et les doutes. On se regarde le matin dans la glace et on voit une inconnue hagarde. Avait-elle vraiment cette tête-là ? Pas étonnant que son mari rentre à la maison si tard ! Il avait certainement une aventure avec une fille plus jeune. Des heures supplémentaires ? Tu parles ! Alors elle critiquait et harcelait Keegan sans lui dire explicitement pourquoi, et le malheureux Keegan, se demandant ce qu'il avait fait pour mériter ces récriminations, cherchait l'évasion dans la bouteille. Quant à Bowers, il le portait à bout de bras, en espérant que la situation s'arrangerait.

La loyauté dont témoignait Bowers envers son équipier n'était certes pas déplacée, mais insuffisamment réfléchie.

Faire en sorte que Keegan arrive au commissariat à l'heure, ce n'était pas un problème. S'assurer qu'il ne s'arrête pas dans un bar en rentrant chez lui, c'était une autre paire de manches.

— Je garderai ce rapport sous le coude jusqu'à votre retour. Je me demandais pourquoi Lindstrom avait avoué ; je ne connais toujours pas la réponse. Il y a la veuve Colucci. Oui ou non, était-il avec elle ? Et pourquoi est-il si pressé d'aller en prison en laissant son petit-fils seul, soumis aux tentations du monde extérieur, lui qui est censé avoir commis ce crime précisément pour préserver le gosse de l'une de ces tentations ? Quand vous reviendrez, faites-moi savoir si vous voulez toujours que je signe.

— *Moi ?* C'est vous, le patron.

— Oui, mais vous êtes l'un des enquêteurs. Pennock et Ortega ont entériné vos conclusions. Peut-être auraient-ils dû vous poser les questions que j'ai posées, mais ils ne l'ont pas fait et ces questions sont restées sans réponse. Par ailleurs, dans la mesure où j'ai connu Lindstrom, je m'interdis d'intervenir dans cette affaire. Nous devons éviter tout procès d'intention.

Monica passa la tête par l'encadrement de la porte :

— N'oubliez pas le lait.

Hardiman poussa un gémissement. Le mal était déjà fait.

En bras de chemise, la cravate desserrée, Bowers fit son entrée et s'affala sur une chaise, les jambes écartées.

— Selon Mme Beck et certains des amis de Danny, celui-ci avait un faible pour la petite Beck. On pourrait dire que c'est ça qui a décidé Lindstrom à agir, mais il y a un autre aspect qui ouvre de nouveaux horizons. Nous savons que le calibre 45 est l'arme du crime ; puisqu'il n'y avait que deux personnes dans la maison où on l'a retrouvée, si ce n'est pas Lindstrom qui s'en est servi, c'est forcément Danny. Pour peu qu'il ait eu un bon motif. Et il est fort possible qu'il ait cru en avoir un. Maintenant, reprenons l'histoire de Lindstrom sous cet angle-là.

— Très créatif.

— J'imagine le gosse arrivant chez Miller et restant planté là, effrayé, tellement tremblant que Miller essaie effectivement de lui arracher l'arme. (C'est plus plausible qu'avec Lindstrom.) Danny presse la détente, effrayé au point de tirer encore deux coups, bien que Miller ait déjà son compte. Tellement effrayé qu'il ne pense même pas à se débarrasser de l'arme : il l'emporte dans sa fuite. Je pourrais poser la question à Mme Zementowski, mais qu'est-ce que vous pariez qu'elle n'admettrait jamais avoir vu Danny courir comme un dératé dans la rue ?

— Elle nous l'a déjà fait comprendre.

— C'est là que Lindstrom entre en scène. Le gosse lui raconte ce qu'il a fait. Glissons sur l'aspect moral de la réaction du grand-père qui ferme les yeux sur le crime de son petit-fils. Lindstrom n'a qu'une idée en tête : éviter la prison à Danny. Mais à ce stade de l'affaire, il ne sait absolument pas si le gosse est à l'abri des soupçons.

— Alors il jette un peu de poudre aux yeux, murmura Hardiman.

— Exactement. Il sait que *lui,* il sera suspect. Si jamais nous sonnons à sa porte, il nous donnera un assassin à nous mettre sous la dent afin que nous n'allions pas chercher plus loin. Il pourrait se débarrasser du 45, mais il ne le fait pas ; il veille simplement à ce qu'il n'y ait que ses empreintes dessus. Quand on l'embarque, Keegan et moi, il nous raconte toute l'histoire en s'adjugeant le rôle de Danny, et il nous sert une confession qui semble tenir debout. Il ne veut surtout pas que nous poursuivions l'enquête, car nous risquerions de dégoter quelque élément nouveau, peut-être même de découvrir les sentiments que Danny vouait à la morte. Donc, pas de compromis. Finissons-en au plus vite… Ce n'est là qu'une hypothèse, bien sûr, mais n'explique-t-elle pas cette confession providentielle ?

— Un grand-père pourrait effectivement avoir cette réaction, dit Hardiman. De son point de vue, il serait suffisamment solide pour supporter la prison, et le gosse serait mieux à l'assistance publique que derrière les barreaux. Cette partie-là est plausible.

Bowers sourit de toutes ses dents.

— Si c'est pour cette raison qu'il s'est mis à table avec tant de facilité, il vous en voudra à mort de ne pas avoir gobé son histoire. Il vous portera encore moins dans son cœur qu'au temps de l'armée. Après tout, c'est votre faute si nous avons creusé l'affaire et si Mme Zementowski nous a parlé de Mme Colucci – qui risque de fournir un alibi à Lindstrom – et de la petite Beck – qui pourrait représenter un mobile pour Danny.

— Je m'en accommoderai.

— Mais pas Ortega. Il dit qu'on aurait dû arrêter les frais tant que nous avions l'avantage. La

confession est désormais suspecte. En conscience, il ne peut pas la soumettre à un juge alors que nous avons démontré que Danny pouvait être le coupable. En plus, maintenant, nous ne pourrons croire ni le grand-père ni le petit-fils. Si on arrête Danny et qu'il nie, nous n'aurons rien gagné ; et s'il avoue, on se retrouvera avec deux confessions pour un seul meurtre, étant donné qu'il pourrait très bien chercher, *lui,* à protéger son grand-père. Le problème, c'est que la seule preuve que nous ayons est l'arme du crime. Elle plaide apparemment pour la culpabilité de Lindstrom, mais ce n'est pas une preuve formelle. Donc, tant que nous ne pourrons pas dire à Ortega lequel des deux il doit inculper de meurtre, nous aurons un bel imbroglio juridique et l'enquête restera ouverte. Lindstrom est libre de rentrer chez lui s'occuper de son petit-fils pendant que nous continuerons à bosser.

— Combien de temps avons-nous ?

— Le lieutenant nous donne encore un jour – *me* donne, plus exactement, puisque Keegan n'est pas encore rétabli. Ensuite, si vous êtes d'accord, on passera à autre chose.

C'était ce qu'on appelait en d'autres termes une judicieuse utilisation des ressources et des effectifs, lesquels étaient déjà octroyés au compte-gouttes.

— Et quelle est *votre* opinion ?

Bowers se frotta la mâchoire.

— J'ai l'impression qu'il y a du louche quelque part, et je voudrais bien continuer à suivre l'affaire. Quitte à y travailler pendant mes loisirs. Tout ce que veut Ortega, c'est un coupable. Si on lui dit : « Ouais, c'est le vieux », il nous suivra. Si on lui dit : « C'est le gosse », parfait. Il saura que faire pour la suite des opérations. En ce qui me concerne, je suppose que j'ai envie de satisfaire ma curiosité. (Il sourit.) Pour lequel des deux votez-vous ?

— Je vous l'ai dit, je ne m'en mêle pas. (Hardiman lui tendit le formulaire non signé.) Le jour où vous serez sûr, rapportez-le-moi et je le signerai.

Sur le seuil, Bowers s'arrêta et se retourna :

— Votre ancien copain de l'armée sera furieux aussi contre Mme Zementowski. Sans elle, il serait encore là où il voulait être : en prison.

Son rire grave, caverneux, le suivit dans le couloir.

Hardiman eut un sourire narquois. Pourtant astucieux d'habitude, Bowers n'avait pas saisi la signification de cette phrase : « *Le jour où vous serez sûr, rapportez-le-moi et je le signerai.* »

Il se demanda combien de questions devrait poser le policier abonné aux cours de psychologie avant de comprendre ce que Hardiman savait depuis l'époque de la Corée – et la raison pour laquelle Lindstrom et lui n'avaient jamais réussi à s'entendre.

Lindstrom était un homme très simple, sans complication. Presque primaire. Dépourvu de toute subtilité. N'ayant aucune nuance de gris dans son caractère, il n'en voyait pas non plus autour de lui. Ce qui était bien était bien, ce qui était mal était mal, et il n'avait fait ni plus ni moins que ce qu'il avait déclaré dans sa confession.

Il avait prévenu Miller que, s'il ne fichait pas le camp, il le tuerait – et c'était exactement ce qu'il avait fait. Il l'avait abattu de trois pruneaux car, comme il le disait toujours : « Refroidir un homme n'est pas suffisant ; on doit s'assurer qu'il reste froid. » Puis il était rentré chez lui d'un air conquérant, tel un héros urbain. Il avait gardé le pistolet. S'était levé quand on était venu le chercher et avait dit : « Oui, c'est moi qui l'ai tué. » Et au diable tout le reste et tous les autres !

Tel était Lindstrom. Une tête de pioche.

En lisant le rapport, Hardiman avait pensé à toutes les familles qui avaient été détruites dans des situations similaires. Cet imbécile de Lindstrom n'avait pas songé un seul instant aux

conséquences qu'aurait sur sa femme et sur son fils le fait de tuer Miller et d'aller en prison.

« *Lindstrom ? N'y a-t-il pas un homme de ce nom qui a commis un meurtre voici quelques années ?* »

En l'occurrence, pas de femme ni de fils. Pis que cela. Cet abruti livrait en pâture à la vie son unique petit-fils de seize ans, seul au monde, sans se rendre compte que le garçon passerait son existence à affronter les regards en coin et les haussements de sourcils, devrait expier lui-même le péché du grand-père avec des…

« *C'est toi, le gars dont le grand-père dingue a tué quelqu'un ?* »

Encore serait-ce là l'un des sarcasmes les moins féroces qu'il aurait à endurer. Nombre d'entre eux causeraient de profondes blessures qui ne cicatriseraient jamais.

Déjà difficile pour un adulte de faire face à cette situation. Encore plus difficile pour un adolescent de seize ans.

Le garçon méritait mieux. Il avait besoin de temps pour mûrir encore un peu, de temps pour franchir le cap des dix-sept ans et poursuivre sa route le plus loin possible. Chaque mois comptait car, à cet âge-là, les mois avaient davantage de valeur que n'en avaient les années pour un homme de quarante ans.

En tuant inconsidérément Miller puis en passant aux aveux, cet imbécile de Lindstrom, incapable de voir plus loin que le bout de son nez, avait condamné Danny à une prison morale tout aussi terrible que celle – munie de vrais barreaux – qu'il s'était réservée pour lui-même.

Le téléphone sonna et Hardiman décrocha. Dès qu'il se fut nommé, la voix amusée de sa correspondante lança :

— Quand est-ce que les deux belles actrices recevront leurs Oscars, Hardiman ?

Crénom, s'il n'y avait pas eu le gosse, c'eût été un plaisir incommensurable de laisser Lindstrom aller en prison.

Confession□

Traduction de Gérard de Chergé

© 1991, Davis Publications.

LE RÊVE DU PAUVRE HÈRE□

par THOMASINA WEBER

L'aube allait poindre lorsque Packer, sac de toile jeté sur l'épaule, quitta sa cabane en plein bois pour cheminer vers la ville ; il avait encore dans la bouche le goût pâteux des flocons d'avoine dont il s'était lesté l'estomac, et, de sa langue, il s'ingéniait à débusquer quelques parcelles désagréablement logées entre ses dents.

Le brouillard le déprimait, qui matérialisait en quelque sorte et accentuait sa solitude en l'isolant du monde extérieur. Il frissonnait ; le bois était tout imprégné d'humidité. Sa « profession » l'obligeait à être dehors de très bonne heure, dans la froidure du petit matin, et c'était bien dommage, mais nécessaire ; il fallait pouvoir fouiller tranquillement et minutieusement poubelles et dépotoirs divers, sans être dérangé par l'éveil d'une cité se préparant à vaquer à ses occupations.

Par une matinée comme celle-ci, il désespérait de jamais voir la fortune lui sourire. Découvrir un diamant, quelque objet ancien inestimable, n'importe quoi de grande valeur – et se voir ensuite soi-même valorisé, respecté, apprécié, ce beau rêve se dissipait, disparaissait dans le brouillard, tout comme s'y évanouissait votre propre image, rendue invisible au reste du monde. Il arrive un temps dans la vie d'un homme, songeait-il, où constater, en s'éveillant, que l'on respire encore, ne satisfait plus.

Passant près du cimetière, sur sa gauche, il adressa son habituel « Bonjour » à ses habitants silencieux. Packer éprouvait un grand respect pour les morts.

Parvenu à la clairière, il en contempla le sol avec une curiosité légèrement teintée d'une craintive révérence. Tessie Kovak y avait-elle réellement vu une soucoupe volante la semaine passée ? Ça faisait trois bons mois que M. Kincaid, le rédacteur en chef du journal, n'arrêtait pas de prêter l'oreille à des concitoyens voulant relater leurs visions, si bien qu'il lui prenait l'envie d'arracher de son mur le fil du téléphone ; à ce qu'il prétendait, tout au moins. Dommage que la première apparition ait suivi de si près la disparition des jumeaux Kovak, se disait Packer. Dans un patelin aussi tranquille que Midville, il était parfois difficile, le soir, de trouver un bon sujet de conversation. Si les deux « événements » avaient été un peu plus espacés, on aurait pu disposer d'une année de palabres à la Taverne de la Lumière Bleue ?

— Quelqu'un déclare avoir aperçu un ovni, et voilà qu'en un rien de temps toute la ville en a vu un, se lamentait constamment M. Kincaid. Si j'avais su ce que j'allais déclencher, jamais je n'aurais mentionné celui que j'ai vu. En tant que journaliste, je ne sais plus qui et quoi croire, je vous le jure, sur la tombe de ma mère.

Il avait sans doute raison, se disait encore Packer. Il a des chances qu'elle n'ait rien vu du tout, Tessie Kovak. Elle voulait seulement accaparer l'attention. Pourtant, on pouvait dire qu'elle l'attirait déjà, l'attention, à la voir tortiller du croupion et se coller presque aux mâles auxquels il lui arrivait de parler. Mais personne ne se risquait à lui parler bien longtemps. Avec ses onze frères dans les parages – non, neuf, rectifiait-il mentalement, vu que les jumeaux de quinze ans ont disparu depuis trois mois – on était sûr d'être repéré et signalé au paternel. Or personne ne tenait à se frotter à l'irascible et farouche Joe Kovak. Cela dit, si elle voulait vraiment attirer l'attention, Tessie, le meilleur moyen eût été de découvrir les corps de ses frères.

Bien que tout le patelin, ou à peu près, se fût mobilisé pour effectuer des recherches intensives, leur père se refusait à les croire morts.

— Ils se sont sauvés, ils ont fui la maison, les ingrats ! fulminait Joe Kovak. Ils trouvaient leur

famille trop moche pour eux. Eh bien, ils ont intérêt à pas revenir mendigoter de l'aide à leur vieux père, pas s'ils savent flairer ce qui les attend.

Packer aurait eu tendance à partager le point de vue de Joe. Ces garçons étaient exceptionnellement brillants, faisant figure d'intellectuels dans leur milieu. Quoiqu'ils fussent de cruels et incurables farceurs prenant Packer pour cible favorite, celui-ci espérait cependant qu'ils avaient su se frayer un chemin vers un avenir meilleur.

Pour Packer, la fouille matinale des poubelles s'avéra heureuse. Il y trouva un beau paquet, impeccablement ficelé de magazines de science-fiction, sa lecture de prédilection. Mais sur le chemin du retour, il fît une découverte encore plus intéressante. Quittant le sentier, il s'était enfoncé dans le sous-bois pour y cueillir une poignée de mûres, lorsqu'il l'aperçut sur le sol, presque recouverte de plantes rampantes à croissance rapide. C'était une ceinture portant les initiales PK sur la boucle. Il s'en souvenait, de cette ceinture ; elle appartenait à Pete Kovak, un des jumeaux disparus. Le garçon en était tout fier, parce qu'il l'avait achetée avec son propre argent, gagné en tondant des pelouses. Une ligne sombre indiquait qu'elle avait été bouclée au dernier trou ; à l'endroit de ce trou, le cuir était déchiré, comme si la ceinture avait sauté en s'accrochant quelque part.

Rentré chez lui, Packer la fourra sous son matelas. Peut-être pourrait-il effacer les initiales et s'en servir lui-même. Il défit ensuite le précieux paquet de magazines, savourant par avance les heures d'exaltante lecture où il pourrait se conduire en héros, accomplir d'intrépides exploits, tout en sachant que rien de fâcheux ne lui arriverait, la fin de l'aventure étant déjà écrite.

Mais ce soir-là, il ne lut qu'une seule histoire ; elle lui suffit. Le lendemain matin, en pénétrant dans les bureaux du journal, il prit conscience pour la première fois de son piteux aspect : barbe hirsute, longs cheveux, vêtements crasseux. Il n'aurait plus longtemps aussi piètre apparence, songea-t-il ; son brillant projet le réconfortait. En ville, on allait avoir une sacrée surprise, lorsque Elwood Packer, ex-pilleur de poubelles, ex-rien-du-tout, allait y devenir soudain le personnage le plus en vue, occupant une place de premier plan dans la communauté. Elwood Packer ne serait plus jamais voué à la solitude.

Une image, celle du visage affligé de Tessie Novak, traversa son esprit et il lui présenta mentalement ses regrets. Mais enfin, elle avait une longue vie devant elle, amplement le temps de s'affirmer, ce n'était pas le cas de Packer. De jour en jour, il se faisait plus vieux, plus faible, plus découragé ; et là-dessus… le magazine… Quelque force supérieure avait dû guider son choix, l'aiguiller vers cette histoire, et voici qu'à présent il était là, une fois de plus envahi par l'espérance. Maintenant que son avenir lui apparaissait tout tracé et pour ainsi dire à portée de la main, il se demandait : pourquoi il avait passé tant d'années à attendre que le sort daigne le combler au lieu de faire quelque chose pour que son rêve se réalise.

À contrecœur, la fille de la réception pria M. Kincaid de venir. Elle parut confuse lorsque le rédacteur en chef se montra, mais il lui décerna un rassurant sourire assorti d'un clin d'œil avant de se tourner vers Packer.

— Que puis-je faire pour vous, Packer ?

Le rédacteur en chef était un homme de haute stature, plutôt mince, dans les trente-cinq ans, sobrement mais élégamment vêtu. Il ne souriait pas souvent, mais lorsqu'il y consentait, son anguleux visage s'échancrait largement, révélant une impeccable rangée de dents blanches. Cela ne manquait jamais de réveiller une douloureuse envie chez Packer dont la langue explorait alors tristement les brèches de sa déplorable denture.

— Je voudrais signaler… (La fille l'observait sournoisement du coin de l'œil ; il lui tourna le dos et baissa la voix)… une soucoupe volante.

Kincaid gémit :

— Non, vous aussi !

— Je ne fais que vous dire ce que j'ai vu, monsieur Kincaid, mais ce n'est pas tout. J'ai vu des gens dedans.

— *Des gens !*

— Eh bien, une espèce de gens. Ils étaient petits. Ils portaient des survêtements luisants.

Kincaid soupira.

— Toujours, ils en portent toujours.

— C'était près de la clairière où Tessie Kovak en a vu une la semaine dernière.

— Je ne crois pas que Tessie Kovak ait vu quoi que ce soit.

— Que Tessie ait vu quelque chose ou non, c'est là qu'elle était, la soucoupe. Elle évoluait assez près du sol, juste au-dessus des arbres.

— C'est bon, je vais en prendre note.

— Vous n'allez pas mettre ça dans le journal ?

— Non, à moins que vous ne la voyiez de nouveau. Si je devais faire mention de toutes les apparitions qu'on me rapporte depuis trois mois, je n'aurais plus de place pour les petites annonces.

Ainsi congédié, déçu, le cœur lourd, Packer fit demi-tour pour gagner la sortie. Derrière lui, Kincaid et la réceptionniste échangèrent quelques paroles en sourdine. Le rire de la fille le frappa très désagréablement alors qu'il refermait la porte. Uniquement parce que ça venait de lui, Packer, automatiquement, ils pensaient avoir affaire à une fumisterie.

Ça ne se passait pas comme ça dans l'histoire qu'il avait lue la nuit dernière. L'homme qui découvrait la soucoupe se voyait emmené à bord faire un tour et puis relâché ; il allait raconter son aventure et devenait riche et célèbre, pratiquement du jour au lendemain.

Bien sûr, c'était seulement de la fiction, mais ça ne voulait pas dire que ça ne pouvait pas arriver.

L'espace d'un moment, Packer fut la proie d'un accès de fureur rentrée. Si c'était le président de la banque qui avait signalé la chose, son récit serait en première page avec sa photo et tout le bataclan. Mais comme il s'agissait de Packer, ce minable chiffonnier, il fallait que ça soit étayé par une preuve, ou pour le moins par une apparition supplémentaire. Bon, très bien, ruminait-il en regagnant le bois d'un pas traînant, très bien, monsieur Kincaid, je n'ai pas dit mon dernier mot.

Avant l'aube, le lendemain, Packer se rendit à la clairière. Il brûla une certaine surface d'herbe, un large cercle, en veillant à ce que le feu ne s'étende pas hors de la circonférence. L'herbe étant courte, le feu ne mit pas longtemps à s'éteindre. Il contempla son œuvre avec satisfaction, puis partit pour la ville.

— Vous dites qu'ils s'apprêtaient à atterrir quand ils vous ont aperçu et qu'ils ont changé d'avis ?

— C'est le sentiment que j'ai eu, monsieur Kincaid.

Le rédacteur en chef secoua la tête.

— Deux jours d'affilée…

— Il y a une preuve. Je peux vous montrer.

— C'est bon, on va jeter un coup d'œil.

Packer se félicita in petto. Kincaid s'adjoignit un photographe ; ils roulèrent aussi loin que possible, puis firent le reste du chemin à pied. Packer alla se placer, digne et fier, auprès du rond de terrain brûlé et attendit la réaction de Kincaid. Ce ne fut pas ce qu'il escomptait.

— Qu'est-ce que c'est censé prouver, ça ?

— Eh bien, ça montre qu'ils se préparaient à atterrir. Il ont dû lâcher la sauce pour changer de direction quand ils m'ont vu. (Le photographe prenait quelques clichés ; Kincaid semblait réfléchir, essayer de se faire une opinion.) J'en menais pas large, monsieur Kincaid. Ces visages, aux hublots, ils étaient impressionnants.

— De quoi avaient-ils l'air, cette fois-ci ?

— Ma foi, c'est difficile à dire, vous savez; tout s'est passé si vite. Leurs visages étaient un peu comme les nôtres, seulement plus plats. C'est-à-dire : s'ils se tenaient de côté, ils n'auraient pas de profil. Voyez ce que je veux dire ?

Kincaid hocha la tête.

— Parfait, Packer, je vais passer ça.

Packer faillit demander si on allait prendre sa photo, mais il se retint. Il ne voulait pas paraître trop avide de publicité. Kincaid pourrait avoir des soupçons. Et d'ailleurs, tel qu'il était fringué, pas question de se faire tirer le portrait.

Toutefois, le nom de Packer fut mentionné à plusieurs reprises dans le compte rendu du journal et il devint le lendemain soir un centre attraction et d'attention à la *Taverne de la Lumière Bleue,* où il obtenait une fois par semaine un peu de compagnie pour le prix modique d'un verre de bière. Les soucoupes volantes constituèrent le principal sujet de conversation, mais la disparition des jumeaux Kovak s'inséra bientôt dans la discussion. À ce moment, il se produisit comme un déclic dans l'esprit de Packer et une idée commença d'y germer.

Il s'était déjà demandé s'il pouvait oser prétendre avoir été emmené faire un tour à bord d'une soucoupe volante. Pour se distinguer nettement de l'ordinaire « spectateur » de soucoupe, il lui fallait en effet trouver quelque détail singulier ; cependant, parler d'un voyage à bord impliquait une aptitude à décrire l'intérieur et le fonctionnement de l'ovni, et Packer ne se sentait pas à la hauteur. Mais les jumeaux… ce pourrait être la réponse au problème posé ! En rentrant chez lui, le trajet lui parut court, tant son cerveau était en effervescence.

Il décida d'attendre un jour ou deux avant de créer la surprise. Ce fut par une matinée maussade, gâtée par une pluie d'été, qu'il gagna la ville d'une allure décidée.

— Je les ai vus ! déclara-t-il avec fougue à Kincaid. Les jumeaux Kovak ! Ils étaient dans la soucoupe volante !

Kincaid le fixa, les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Que ces garçons ont été kidnappés par un vaisseau spatial ?

— C'est ça. Il a reparu tôt ce matin. J'ai vu les garçons qui regardaient par les hublots.

— Savez-vous à quel point ça paraît impossible, ça ?

— Rien n'est impossible, monsieur Kincaid, et j'y peux rien si ça paraît dingue. C'est vrai et je peux le prouver.

Il exhiba la ceinture et la fit danser sous les yeux déconcertés de son vis-à-vis.

— Un des garçons a jeté ça à mes pieds par le hublot.

Kincaid sembla pâlir et avança la main pour saisir la ceinture.

— Je n'aurais pas pensé que, dans un vaisseau spatial, un hublot pût s'ouvrir, émit-il,

apparemment perplexe.

— Les vaisseaux spatiaux, on sait pas grand-chose. Tout ce que je sais, moi, c'est ce qui s'est passé : le hublot s'est ouvert et la ceinture en est tombée.

Kincaid secoua plusieurs fois la tête.

— Il doit y avoir d'autres personnes en ville qui portent ces initiales, lâcha-t-il finalement. Vous êtes sûr que vous n'avez pas trouvé ça dans une poubelle quelconque ?

Packer réussit à paraître offensé, voire affligé.

— Croyez-vous que je pourrais vous mentir, monsieur Kincaid, surtout quand il s'agit de la vie de ces deux garçons ?

Kincaid effleura lentement d'un doigt les initiales gravées sur la boucle. Enfin, il parla.

— Voyons, si vous me la laissiez, cette ceinture ? Je verrai si Mme Kovak peut l'identifier.

— Ça n'est pas nécessaire, monsieur Kincaid. Je le sais, qu'elle appartient à Pete. Je me rappelle quand il l'a achetée.

Il récupéra la ceinture.

— Accordez-moi un délai d'un jour pour réfléchir à votre histoire, dit Kincaid, fronçant les sourcils.

— Qu'y a-t-il besoin de réfléchir, à moins que vous ne me croyiez pas ?

— Je ne dis pas que je ne vous crois pas, Packer, mais convenez que ça paraît difficile à avaler. Si j'appuie votre histoire en la publiant, je mets ma réputation en jeu.

— Oui, sans doute. Bon, eh bien, dormez là-dessus, et de mon côté j'en soufflerai pas un mot avant que vous me fassiez signe.

En regagnant son logis, Packer se sentit d'abord un peu déprimé. Il s'était persuadé que M. Kincaid sauterait sur l'occasion, n'hésiterait pas à publier une aussi remarquable histoire. C'était peut-être par là qu'elle péchait : elle était trop remarquable. Et puis Packer se prit à palper la ceinture de Pete Kovak et son moral s'améliora. Il tenait là ce qu'on appelle une preuve matérielle, et une preuve matérielle, M. Kincaid ne pouvait guère la récuser.

Il passa l'après-midi et le début de la soirée à lire ses magazines de science-fiction. Se méfiant de lui-même, il n'osait pas risquer une incursion à la *Taverne de la Lumière Bleue,* pas après avoir promis de tenir sa langue. À mesure que s'étirait la soirée, il lui devint de plus en plus difficile de se concentrer sur sa lecture. Il était trop agité, obsédé par la pensée du lendemain, où tout dépendait de la décision du rédacteur en chef. Finalement, il se leva et sortit de la cabane. Peut-être qu'une promenade le détendrait suffisamment pour lui permettre de s'endormir.

Eux, ils n'ont aucune peine à dormir, songea-t-il en approchant du cimetière. Il leur adressa un salut amical, enjoué. « Bonsoir », lança-t-il en atteignant le portail. Juste au moment où il passait devant, il vit au-delà de la grille une lumière vaciller et s'éteindre. D'abord cloué sur place, incapable de bouger, il pivota brusquement et fonça à toutes jambes vers la cabane, où il claqua la porte derrière lui et poussa le verrou. Il se coucha aussitôt sans se soucier de dormir ou pas ; peu lui importait à présent, du moment que rien d'insolite ne se produisait.

Au matin, à la lumière du jour, l'épisode du cimetière lui parut moins impressionnant. Il s'était probablement agi d'un couple de jeunes amoureux ou de quelques mauvais plaisants.

Quand il se présenta, M. Kincaid sembla heureux de le voir.

— C'est d'accord, Packer. J'ai pris ma décision. Je vais la passer, votre histoire. (Packer s'autorisa une ébauche de sourire.) Après tout, poursuivit Kincaid, nous ne comprenons pas tout ce qui se passe dans l'univers, et qui suis-je, moi pour me permettre d'affirmer que telle

chose est impossible.

Peu après la parution du journal, le bois de Packer fut envahi par une foule de curieux ; piétinant le terrain, furetant dans les fourrés, lorgnant par la fenêtre de la cabane. Ceux qui frappaient à la porte se voyaient reçus sans réticence, et Packer découvrit bientôt qu'il n'avait plus le temps de faire sa collecte journalière. C'était tout aussi bien, d'ailleurs ; il allait devenir une célébrité et il était résolu à jouer le jeu, à assumer pleinement son rôle. Le lendemain au matin, alors qu'il faisait encore sombre, il souleva une latte disjointe du plancher et extirpa de la cavité en dessous une petite boîte métallique. Ayant prélevé plusieurs billets sur son maigre magot, il les plia en quatre et les fourra dans sa chaussure.

Deux heures plus tard, il était un autre homme. Il s'était offert coupe et rasage, et même une manucure. Portant fièrement sous le bras le carton contenant son nouveau costume acheté d'occasion, il se sentait rajeuni de vingt ans. Il venait d'arriver à hauteur des locaux du journal, lorsqu'il en vit jaillir le rédacteur en chef.

— J'étais en route pour aller vous voir, s'exclama Kincaid avec chaleur.

Packer ne l'avait jamais vu aussi aimable, expansif, de belle humeur ; il devait avoir vendu son journal en masse.

— Je vous ai obtenu trois passages à la télévision.

— *La télévision ?*

— Le premier est pour ce soir, au journal de six heures. Je viendrai vous prendre à trois heures.

Packer revint à sa cabane en marchant sur un nuage. La télévision ! À ce train, qui sait, on lui demanderait peut-être d'écrire un bouquin. Ma foi, pourquoi pas ? Des types moins futés que Packer en avaient pondu, des bouquins. À vous flanquer le tournis, cette perspective ! Il l'avait enfin trouvée, la fortune – et pas au fond d'une poubelle, mais dans les profondeurs de son étonnante et fertile imagination.

Ils arrivèrent au bâtiment de la télé avec une bonne marge d'avance. Packer écouta avec grande attention le présentateur lui donner quelques indications pour le préparer à l'épreuve, tandis qu'assis en retrait, fier de son œuvre, Kincaid prêtait une oreille paternelle.

— Nous avons été déçus que M. et Mme Kovak aient décliné notre invitation à participer, déclara le présentateur.

— Ils sont un peu bizarres, assez sauvages, dit Kincaid. Ils n'ont rien trouvé à dire quand a éclaté la nouvelle. Ils se sont contentés de hausser les épaules et ont continué de vaquer à leurs affaires comme à l'ordinaire.

— Tessie est pas comme ça, dit Packer, souriant, l'air entendu. Je parie qu'elle est furieuse, parce qu'elle aurait pu être assise ici à ma place, si seulement M. Kincaid l'avait crue quand elle a prétendu avoir vu une soucoupe volante.

— Tessie ? fit le présentateur, penché en avant, intrigué.

— C'est leur fille. Seize ans, mais elle en paraît vingt. Et autant vous dire qu'aux hommes, ça ne leur échappe pas.

Au vrai, l'opinion de Packer était qu'elle devait être un peu siphonnée, rien qu'à voir la façon dont elle souriait à tout bout de champ ; mais ça, il ne se serait pas permis de le dire.

— À partir du moment où une apparition est signalée, tout ce qui est aperçu au-dessus de la cime des arbres devient une soucoupe volante, plaça Kincaid.

Mais le présentateur n'entendait pas se laisser distraire.

— Cette Tessie, elle batifole avec les garçons ?

Packer secoua la tête.

— Non, pas Tessie. Sinon, son père la tuerait. Elle n'est jamais sortie avec un garçon, pas une seule fois. Ils ont tous trop peur de Joe Kovak.

— Je devrais peut-être l'interviewer, cette petite, émit le présentateur.

— La famille ne veut pas de publicité, dit Kincaid.

— Eux, peut-être pas, mais Tessie, elle, oui, rectifia Packer. Je l'ai entendue l'autre jour parler de risquer une tentative du côté d'Hollywood.

— Tessie a toujours fait des rêves, dit Kincaid avec quelque irritation, et il est bien naturel que dans un milieu familial sévère, plutôt défavorisé…

La porte du bureau s'ouvrit brutalement et un jeune homme fit irruption, tout excité, les joues empourprées, les yeux lui sortant de la tête.

— Va falloir faire sauter cette séquence ! cracha-t-il. Une fille vient de découvrir les corps des deux garçons disparus !

Packer avait l'impression de s'être ratatiné à l'intérieur de son corps, au point qu'il lui semblait faire, en bougeant, un léger bruit comme une noix desséchée dans sa coquille. Plusieurs mois s'étaient écoulés, irréels, effarants, incroyables, et il n'avait réussi à convaincre personne qu'il n'avait pas assassiné les jumeaux Kovak, pas même son avocat commis d'office. Le fait qu'il fût en possession de la ceinture, la seule pièce à conviction, était accablant, parce que le corps de Jack Kovak portait une ceinture et pas celui de Pete. L'état de la ceinture indiquait qu'elle avait été arrachée du corps, vraisemblablement tandis que celui-ci était traîné à travers le sous-bois.

L'accusation avait fait valoir contre Packer une argumentation assez convaincante. Premier point : les jumeaux, qui possédaient une réputation bien établie de farceurs pervers et invétérés, n'avaient cessé de harceler Packer, jusqu'à lui faire perdre la tête, le rendre quasiment fou. Packer s'était vu contraint d'admettre que cela était vrai, mais il niait farouchement la seconde allégation : comme quoi, lors d'une rencontre sournoisement préparée, il leur aurait servi des boissons empoisonnées, pour aller ensuite les enterrer dans le cimetière. Le procureur s'employa à persuader le jury que Packer, en un tortueux effort pour dissimuler son crime, avait concocté son ahurissante histoire de kidnapping en soucoupe volante, avec le secret espoir de faire fortune par la même occasion.

Les voix du procureur, du président du jury et du juge le hantaient encore, coiffant les bruits de la prison, se mêlant même aux battements de son cœur. Il n'arrêterait pas de les entendre. Pas avant demain, où il n'entendrait alors plus rien du tout

— Je voudrais bien pouvoir faire quelque chose pour vous, lui disait en ce moment Kincaid, s'adossant à la porte de la cellule.

Packer eut un faible sourire.

— Je crois que personne ne peut plus rien faire pour moi à présent. Tout ce que je voulais, c'était attirer l'attention, obtenir un peu de considération, et voyez ce que ça m'a valu !

— C'est un coup du sort. Si Tessie n'avait pas essayé de profaner la tombe de ma mère…

— Je n'arrive pas à comprendre qu'elle ait pu faire une chose pareille.

— Elle l'a fait par dépit, par rancœur. C'est exactement ce que vous disiez – je vous ai cru, vous, et pas elle. La publicité que vous récoltiez, elle la voulait pour elle. Alors, elle a mis à nu le cercueil de ma mère pour déposer dessus un crâne d'animal qu'elle avait ramassé dans le bois. Elle ne voyait pas d'autre moyen de me blesser.

— Je suis désolé de vous avoir fait une ennemie, monsieur Kincaid.

— Non, Packer : elle a depuis imploré mon pardon, en pleurant toutes les larmes de son corps. Non, ce serait plutôt à vous-même que vous avez suscité une ennemie.

Songeur, Packer se dit qu'après tout l'idée de Tessie n'était pas plus farfelue que la sienne.

— C'était pas mal trouvé, comme endroit, pour les cacher, laissa tomber Kincaid.

Packer leva vivement la tête.

— Qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que c'était pas mal trouvé comme endroit, pour les cacher. Les corps.

Packer le regarda fixement, figé.

— Vous pensez que j'ai tué ces garçons et les ai enterrés dans la tombe de votre mère ?

— Que puis-je penser d'autre ?

— Mais pendant tout ce temps où vous êtes venu me voir, je pensais, moi, que vous me croyiez !

— Je vous ai cru au début ; ensuite, j'ai beaucoup réfléchi.

— Mais vous êtes mon ami, monsieur Kincaid ! vous me *connaissez.*

— Quand quelqu'un a vécu dans la solitude aussi longtemps que vous, Packer, cela doit forcément affecter son cerveau. Je croirais volontiers que vous étiez dans un état de démence temporaire, lorsque vous avez tué et enterré ces garçons.

— Je ne suis pas fou.

— Nous avons tous nos moments de démence ; certains courts et réprimés, d'autres pas. (Il tendit la main.) Adieu, Packer. Vous allez me manquer.

Packer sentit de futiles larmes monter à ses yeux. Savoir qu'il allait mourir le lendemain était déjà très dur, mais savoir que son seul ami l'avait abandonné, c'était pire. Maintenant, plus rien n'allait le soutenir. Ce fut à travers un brouillard qu'il vit s'éloigner dans le corridor la haute silhouette de M. Kincaid.

Minuit approchait lorsque Kincaid se gara sous un sycomore vaste et touffu ; seul signe de vie alentour : un drugstore illuminé à quelque distance. À la maison, sa femme et ses enfants dormaient, ignorant son absence. Il repensait à Packer ; il pensait sans cesse à lui depuis qu'il l'avait quitté dans l'après-midi. Vraiment : une vie entière écoulée en vain, sans laisser de trace, rien de valable, et personne pour se soucier de le savoir mort ou vivant.

Pas comme Kincaid. Il avait sa famille, un bel avenir devant lui ; les raisons de vivre, et de lutter, ne lui manquaient pas et, à présent, grâce à Packer, il n'avait rien à craindre. La mort du chiffonnier satisferait la soif de vengeance du public ; et une fois que le malheureux serait enterré, l'affaire Kovak le serait elle aussi.

En un sens, si Packer s'imaginait quitter ce monde en individu totalement insignifiant, sans valeur, inutile, il se trompait. Il ne saurait jamais combien il avait été utile à Kincaid. Il ne saurait jamais ce qu'ils étaient en réalité, les frères Kovak : de sales petits maîtres chanteurs ; et il ne saurait jamais quel affolant effet leur sœur Tessie pouvait produire sur un respectable citoyen, marié et père de famille.

Kincaid avait suscité la rumeur de soucoupe volante pour éclipser la disparition des jumeaux, détourner l'attention, et par la suite Packer, bien involontairement, lui avait apporté sa précieuse contribution. Toutefois, en exhibant la ceinture de Pete Novak, il lui avait fait passer un très mauvais moment. Kincaid était demeuré dans les affres jusqu'à la nuit tombée ; il avait alors pu se rendre au cimetière pour vérifier que la tombe était toujours intacte. Rassuré, il

avait éteint sa torche, mais pas avant que Packer n'aperçoive cette insolite lumière et s'enfuie.

En revenant chez lui à pied, chemin faisant, il s'était maudit pour sa négligence, pour n'avoir pas su remarquer que la ceinture manquait, arrachée au cours de cette autre nuit, cette fatale nuit de violence ; et puis il avait réalisé que Packer, tout innocemment mais de façon parfaite, venait lui assurer une vie paisible à l'abri de la peur. Qui pourrait prouver que les garçons n'avaient pas été enlevés par un vaisseau spatial ? On connaissait plusieurs cas, indices et témoignages à l'appui, portant à croire que pareil incident s'était produit. S'il parvenait à persuader tout un chacun que l'on se trouvait en présence d'un cas de ce genre, il pourrait prévenir de nouvelles recherches ; et de son côté Packer pourrait jubiler, pensant avoir roulé Kincaid.

Mais voilà qu'inopinément Tessie avait failli tout gâcher ; elle ne s'était pas seulement infligé une terrible frayeur en découvrant les corps, elle avait par là même replongé Kincaid dans l'angoisse, jusqu'à ce qu'il entrevoie un moyen de se protéger. La décision de sacrifier le vieil homme lui avait infiniment coûté, mais c'était la seule possible…

Fouillant sa poche à la recherche de cigarettes, Kincaid constata qu'elle était vide ; il descendit de voiture et se dirigea vers le drugstore. Dix minutes plus tard, il rouvrait la portière et se glissait sous le volant. Elle était déjà installée sur le siège avant, à l'attendre. Elle se tenait très droite, contractée, les mains croisées sur les genoux. Lorsqu'elle tourna son visage vers lui, il nota en plus son expression figée.

— Hello, mon petit chou, dit-il avec douceur, tendant la main et l'attirant contre lui.

Elle demeura crispée entre ses bras, tandis qu'il lui caressait les cheveux, de longs cheveux bruns.

— Qu'est-ce qui te rend nerveuse, Tessie ? J'ai une bonne nouvelle pour toi. À propos d'Hollywood.

— Pour ça, je suis au courant, lâcha la voix apparemment calme, égale, de Joe Kovak.

Kincaid sentit comme une piqûre et le froid de l'acier sur sa nuque. Pétrifié, fixant Tessie, il lut dans ses yeux l'affolement et la peur.

— Ma Tessie m'a tout dit, continua Joe Kovak, sur vous, sur elle et sur Hollywood.

La pression de la lame de couteau s'accentua. Kincaid éprouva une sensation d'humidité dans son cou et se demanda si c'était du sang. Il ferma les yeux.

— Conduisez-nous au cimetière, monsieur Kincaid.

Packer's Fortune□
Traduction de Philippe Kellerson

© 1987, Davis Publications.